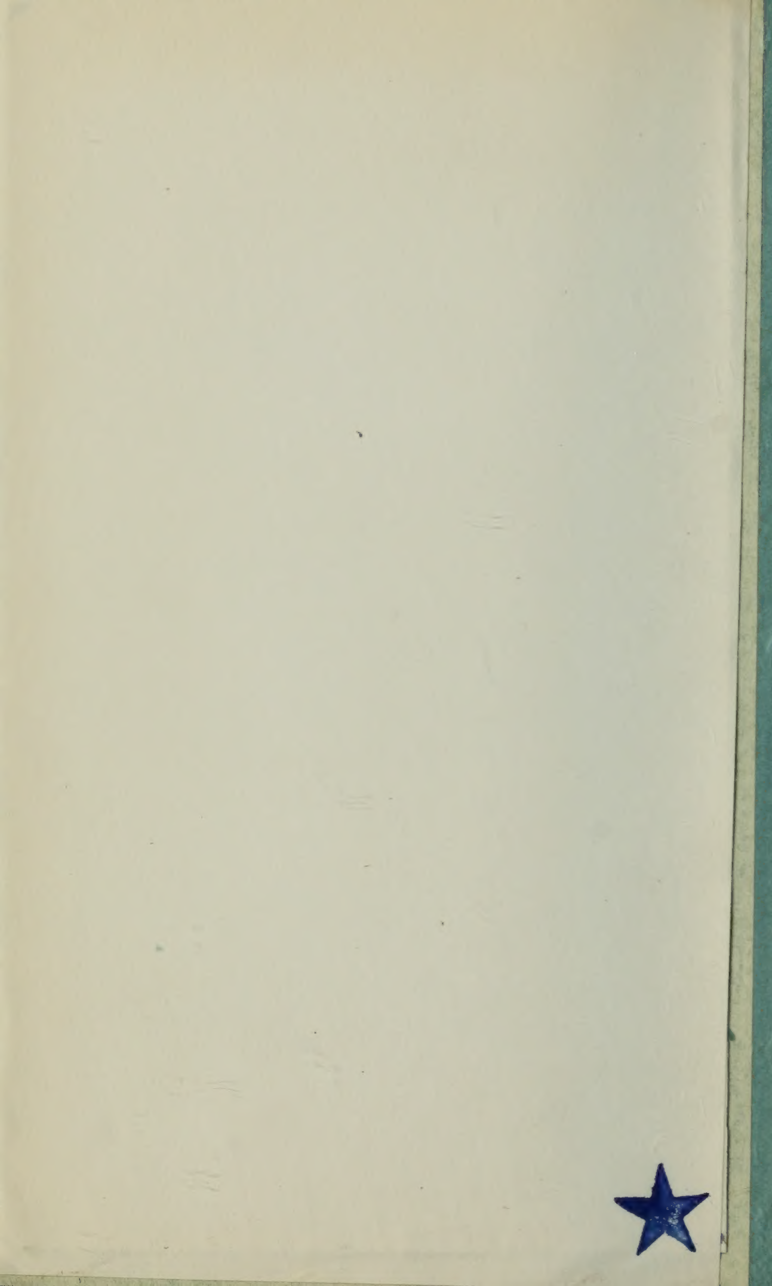

U d'/of OTTAWA
39003001448249



4-12-43

MÉDITATIONS
DANS LA TRANCHÉE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Pierrette, roman. In-16, 11e mille. . . . . . 4 fr.

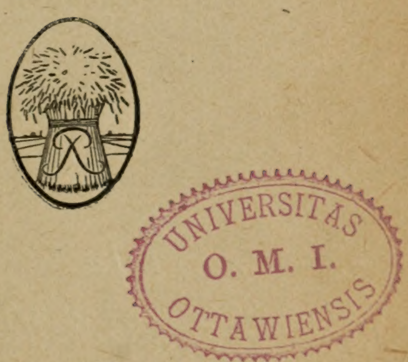
Le Mariage de Lison, roman. In-16, 5e mille. 4 fr.

ANTOINE REDIER

MÉDITATIONS

DANS LA TRANCHÉE

Car que faire en un gîte...



PAYOT & CIE, PARIS
106 BOULEVARD SAINT-GERMAIN 106

1918

A MES FILS

pour qu'ils soient, quand ils auront grandi,

DES HOMMES D'HONNEUR

FORTS, LIBRES ET BRAVES

A. R.

MÉDITATIONS
DANS LA TRANCHÉE

I

LE DEVOIR

Je n'ai jamais entendu dire ni dit moi-même autant de paroles vaines, dans toute mon existence, que depuis mon séjour dans la tranchée. Nous avons, à cause du péril extrême, besoin de beaucoup de divertissement et nous ne cessons, en effet, de nous divertir. Il me semble que ma cervelle est devenue légère, légère. Par moments, je prends ma tête avec effroi dans mes deux mains et je pense : que fais-je ici, si je ne m'améliore pas ?

Je sers mon pays. Je suis à mon poste, à ma vraie place. C'est bien. Si je suis tué, j'aurai fait tout mon devoir. Mais si je dois survivre, aurai-je donc traversé, sans profit pour mon âme, ces heures solennelles de l'histoire du monde ? Nous sommes les témoins, les acteurs d'un des grands drames de l'humanité. On nous enviera plus tard

et peut-être passerons-nous pour des géants. Cependant, ces champs de carnage, qu'on viendra visiter pieusement dans le cours des siècles, nous les foulons sans respect. Nous continuons notre chanson, comme les alouettes, nos voisines, qui n'ont pas vu que c'était la guerre. Nous baissons parfois un peu la voix, si l'ennemi, qui veille en face de nous, est assez proche pour nous entendre. C'est notre seule concession au malheur des temps.

Des gens diront que cette insouciance en face du péril est la marque de l'héroïsme. Ce n'est pas vrai. Nous avons la faculté de nous laisser distraire : nous ne pourrions pas supporter l'existence sans ce don précieux d'oublier. Mais il faut savoir tantôt fermer les yeux et tantôt regarder. Nous regarderons en face de nous quand nous nous trouverons de nouveau, comme aux premiers mois de la guerre, entraînés dans des actions violentes. Aujourd'hui, nos corps sont malheureusement immobilisés dans la boue, et nos âmes, si nous n'y prenons garde, vont s'endormir.

J'ai voulu, cette nuit, pendant mes heures de quart, secouer la mienne. J'ai médité sur la mort et, de là, sur le devoir. J'aurais pu méditer sur la gloire. Mais je n'ai pas voulu me payer de mots et je suis allé au fait. Nous sommes exposés ici, à

toute minute, à une mort glorieuse, mais enfin à la mort ; et si mon être, après la guerre, conserve une empreinte, c'est d'abord cette menace tragique qui l'y aura mise.

Qu'est-ce que mourir au champ d'honneur ?

Hier, un pauvre homme, blessé sous mes yeux, a rendu l'âme à l'ambulance. La veille, à l'officier, qui, l'ayant pansé, l'interrogeait doucement, il avait répondu, avec son accent des campagnes flamandes :

— *Min vinte*, mon lieutenant !

— Qu'est-ce qu'il a, ton ventre !

— J'ai du mal à *min vinte*.

Cette voix plaintive, cet accent enfantin resteront toujours dans ma mémoire. Que la mort de cet homme de près de quarante ans, père de famille, a été triste ! Les siens, qui sont en pays occupé, apprendront leur malheur plus tard, quand on aura le moyen et le temps de les avertir. Lui-même, en s'en allant, n'a pas songé qu'il était un héros, mais un pauvre diable. Il n'a pas fait la guerre pour la gloire : perdu dans la masse, n'ayant point ou guère vu, de ses yeux, l'ennemi, il a vécu, depuis des mois, dans l'attente passive d'une fin obscure. Son héroïsme a consisté à accepter avec résignation son destin.

Nous sommes tous pareils à cet homme. La mort, sur les champs de bataille, est toujours une horrible aventure. Ceux qui sont en campagne depuis le début l'ont vue de trop près pour courir légèrement à elle avec le joyeux aveuglement du mois d'août. On aperçoit, devant les tranchées, trop de cadavres couchés sur le dos ou la face contre terre. Nous avons perdu trop de bons camarades, dont les restes n'ont pas eu, n'auront jamais de sépulture. Et nous savons trop de foyers désolés et ruinés.

J'ignore ce qui se passe dans l'âme des Japonais, dans celle des Serbes, dont on assure qu'ils méprisent la mort. Nous ne sommes pas faits ainsi : peut-être la vie française est-elle trop douce. Et je ne conçois pas qu'on aille volontiers au martyre. Les plus grands saints ont souffert et ne l'ont pas caché. Ils appelaient le ciel au secours de leur faiblesse et leur cœur était cependant d'une qualité supérieure à la plupart des nôtres. Si encore la patrie offrait, comme Dieu, une compensation immédiate et radieuse au sacrifice que lui fait un soldat en mourant pour elle !

Les embusqués, qui se terrent dans les dépôts ou dans les emplois de l'arrière, sont hantés par l'effroi de la mort impitoyable qu'on trouve au

champ d'honneur. Et les autres, ceux qui sont partis volontairement ou parce que c'était leur tour, se bandent les yeux. Leur chair tremble, quand, à certaines minutes, ils entrevoient la fin cruelle. Cependant ils vont vers elle, en héros : que cherchent-ils ?

Est-ce la gloire? Je ne le crois pas. J'en connais bien un, qui s'offre pour elle. Il a vingt ans. Il est le petit-fils d'un des plus fameux soldats de France. L'autre jour, nous rendions visite à des camarades. Il était là, au fond de la petite caverne, où nous nous pressions, joyeux de nous voir un peu et de causer. Après avoir parlé et ri, il fallut chanter. Je ne répéterai pas ici les couplets très français qui nous mirent en joie. Un moment, l'un de nous entonna tout bas le *Wacht am Rhein*. Nous nous regardâmes avec émoi. Certes, la complainte qu'on chante en face de nous, tous les soirs, dans les tranchées allemandes, est grave et mélodieuse. Mais quelle tristesse ! Et comme la race qui rêve et gémit ainsi semble loin de la nôtre, si alerte et si franche! Le tour du plus jeune arriva. J'oubliais de dire que ce soldat, petit-fils, fils, neveu, filleul de soldats et de marins illustres, était à Saint-Cyr à la déclaration de guerre. Il avait choisi la cavalerie. Dès les premières batailles, il vit que, cette

fois, les chevaux risquaient de rester quelque temps à l'arrière. Il demanda et obtint de quitter l'arme de son goût pour l'infanterie et le voilà qui vit maintenant parmi nous, dans un trou, attendant l'heure de se dévouer. Nous l'avions un peu effarouché. Il hésitait. Je regardai son beau visage d'adolescent. Oh ! c'est un homme, et fièrement campé. Son grand corps souple est celui d'un soldat; mais ses joues savent encore rougir. Ses yeux gardent une limpidité de source et, quand il chante certain poème à la gloire, il a beau tirailler nerveusement le duvet épars sur sa lèvre, ce n'est pas un guerrier comme les autres qui émerveille nos regards, mais un jeune dieu, qu'une vision céleste a transfiguré [1].

Je ne sais qui a écrit le sonnet qu'on va lire et que connaissent, sans doute, tous les élèves de Saint-Cyr. Nous retenions notre souffle en entendant ce beau fils de France le chanter dévotement, les yeux agrandis, le front pâli par l'émotion.

LA GLOIRE

Voulant voir si l'Ecole était bien digne d'elle,
La Gloire, un jour, du ciel descendit à Saint-Cyr.
On l'y connaissait bien ! Ce fut avec plaisir
Que les Saints-Cyriens reçurent l'Immortelle.

1. Voir les notes à la fin du volume.

Elle les trouva forts. Ils la trouvèrent belle.
Après un jour de fête, avant de repartir,
La Gloire, à tous voulant laisser un souvenir,
Fixa sur leur schako des plumes de son aile.

Et l'on porta longtemps le plumet radieux.
Mais un soir de combat, près de fermer les yeux,
Un Saint-Cyrien mourant le mit sur sa blessure

Pour lui donner aussi le baptême du sang.
Et depuis, nous portons, admirable parure,
Sur notre schako bleu, le plumet rouge et blanc.

Celui qui chantait ainsi n'aurait que faire de s'inquiéter de la mort. Il aime la gloire pour elle-même et lui voue délibérément sa jeune existence. Il ne sait pas, il ne veut pas savoir si le sacrifice que la patrie demande à ses fils est sans merci. Il est à l'âge des premiers regards sur la destinée humaine : alors on la domine, on la brave, bonne ou mauvaise ; et, n'ayant pas encore engagé sa vie, on peut l'offrir. Le sang, dont j'ai senti mes mains couvertes quand nous relevions des blessés ou assistions des mourants, ce sang cruel, qui ne cessera jamais de m'épouvanter, il y baigne avec exaltation son panache. C'est le sang vermeil, dont lui ont parlé les poètes et les héros. Pour moi, c'est le sang des tristes plaies que j'ai vues.

Je ne peux pas aimer la gloire comme lui. Je sers la gloire française de toutes mes forces. Je ne suis pas ici pour m'occuper de la mienne.

Que fais-je donc à la guerre ? Mon devoir.

Sauf exception, nous n'allons vaillamment à la mort ni parce que nous la méprisons, ni pour les lauriers qu'on jettera sur nos tombes, mais en esprit de discipline. Le premier fruit de cette tuerie aura été de nous rendre la connaissance et le goût, depuis longtemps perdus, de nos devoirs : voilà le grand miracle attendu de nous tous dans les années anxieuses qui ont précédé la guerre.

*
* *

L'autre jour, un adjudant entra brusquement dans notre cave, poussant deux soldats, dont l'un tamponnait avec un mouchoir son visage ensanglanté. Nous dressâmes vivement la tête.

— Blessé ?

— Pensez-vous, mon capitaine ! Ça s'est disputé. Je les amène au poste pour s'expliquer.

Trois curieuses figures. Le battu est ce qu'on appelle un avocat de village. Il racontait que les Boches valaient bien les Français. L'autre avait sauté sur lui. Les voilà devant leurs chefs. L'assail-

lant reste immobile. Il se repent, mais son coup, qui a bien porté, fait honneur à son bras. Il sent vaguement qu'à la guerre la force est d'un grand prix. Il avoue son crime et dit seulement pour sa défense :

— Il nous agaçait avec ses théories. J'ai voulu le corriger. Je ne pensais pas lui faire tant de mal d'un seul coup de poing.

— Alors tu comptais lui en donner plusieurs?

— Je voulais le faire taire, mon capitaine.

A ces mots, l'autre s'avance et riposte :

— Me faire taire?

Qu'il est drôle ainsi ! Il porte, au bas d'une figure maigre, déjà ravagée par l'âge, de grandes moustaches fauves, tombant à la gauloise. Le dos voûté, l'air humble et finaud, tout le corps assez frêle et peu martial, la voix chevrotante, avec des liaisons savantes et des quantités de mots abstraits, il gesticule et prononce des sentences :

— Alors on n'a plus ses droits, ici?

— Tu as le droit de tuer des Boches, vieux bavard.

— Vous, faites silence ! Vous l'avez frappé : laissez-le parler.

— Mon capitaine, reprend l'autre, si on laisse faire cette jeunesse, ça va-t-être la révolution dans

les gourbis. Moi, je comprends qu'on ne devrait pas se batailler, vu qu'on est tous ici pour la misère....

— On est ici pour la France, lui crie l'adjudant, en roulant des yeux terribles.

— Allons ! fait le capitaine, pressé de clore sur ce mot l'incident, serrez-vous la main et sauvez-vous.

Je considère avec curiosité, tandis que s'en vont les hommes, ce sous-officier qui ne permet pas qu'on parle de misère ici.

— Tu as été dur pour le vieux, lui dit l'un de nous.

— C'est sa faute. Ces phraseurs, ça se plaint toujours. Ils ont à tout propos leurs droits en tête, jamais leurs devoirs...

Il nous brosse alors un tableau de la société française, à la ville et aux champs, avant la guerre : peinture violente, mais fidèle. Pour un humble, car il tient modestement boutique, en temps de paix, sur la grand'place de quelque chef-lieu de canton, il voit juste. Les derniers détenteurs de la sagesse se trouvent ainsi chez les gens du peuple. Leur morale, quand ils ont évité les embûches de la vie, tient dans ces vieux souvenirs du catéchisme, où aboutissent, après de savants détours, toutes les spéculations des philosophes.

Il va nous dire le cas que faisaient de leur devoir dans le civil ces héros, qui, d'un cœur ferme, acceptent aujourd'hui de mourir pour lui. Je ne donnerai pas, pour cause, ses mots mêmes, mais sa pensée.

Il commence par les ouvriers. Bien connaître son métier, pour l'exercer avec plaisir ; avoir des goûts simples, afin de les satisfaire pleinement ; élever à son foyer de beaux enfants, dans l'amitié de qui on se réfugie aux grandes heures de la vie : voilà, nous explique-t-il, un programme d'honnête homme. Nos citoyens ont trouvé mieux : travailler le moins possible, parce que c'est fatigant ; exiger le plus gros salaire, parce qu'il est agréable de sentir des écus dans sa poche ; dépenser son gain pour soi seul et, par conséquent, n'avoir pas d'enfants. Droit de vivre sa vie, droit de jouir, droit de flaner, droit de tout saboter, son travail, soi-même, ses proches et son pays : quant au devoir, inconnu.

Voici les paysans. Ceux-là sont encore économes et laborieux comme leurs pères, mais avec une rapacité qui leur tient lieu de toute vertu. Incapables de travailler pour les enfants de leurs enfants, comme les vrais amis de la terre, ils ne sauraient planter un arbre : le profit est trop loin-

tain. Ils abattent ceux des aïeux, pour avoir de l'or, que leurs fils dépensent à la ville. Point de religion. Point de respect pour les femmes. Jamais de vrai repos près de l'âtre : ce sont des bêtes de somme. Et si vous leur parlez de devoir, ces esclaves-nés, qui acceptent par goût les plus viles servitudes, vous disent, en ricanant, qu'ils sont des hommes libres et ne veulent pas de lois morales.

Des gens de la classe riche, notre censeur, devant ses officiers, n'ose rien dire. Mais je continue sans effort sa pensée. Nobles, bourgeois, gens en place, nous tous qu'on appelle arbitrairement les dirigeants, que valons-nous ? La plupart des hommes sont des jouisseurs, exercés à jouer des coudes, et les femmes des poupées. Les premiers gagnent, n'importe comment, un argent fou, que leurs compagnes font sauter en l'air.

S'il s'agit du bien public, à l'égard de qui les devoirs sont plus sacrés, parce que les intérêts en jeu sont plus gros, vous trouvez l'indifférence ou de bas calculs. Jamais les hommes en masse n'ont porté au pouvoir le plus sage, c'est entendu. Mais, chez nous, on choisit volontiers le moins digne, afin de le tenir à sa merci : ainsi on a un domestique, et c'est la France qui paie.

Venez avec moi dans la tranchée. Ils sont là, sous nos yeux, un fusil à la main, de la boue jusqu'à la ceinture, ces ouvriers, ces paysans, ces bourgeois, ces électeurs. Que se passe-t-il sous leurs crânes tondus? Quels projets ruminent-ils pour la paix, tandis qu'ils grognent dans leur barbe ? Les voilà au devoir, cette fois, et tous ensemble. Qu'en pensent-ils ? La guerre les a changés. Elle en a fait sans peine des soldats braves : sont-ils devenus, du même coup, des braves gens pour toujours ?

L'adjudant n'en doute pas : il exagère. Non, nous ne serons pas nécessairement meilleurs quand nous rentrerons dans nos maisons. Mais je pense que nous serons en état de devenir meilleurs et c'est l'important. La notion du devoir, restaurée par la force, ne nous aura pas donné l'habitude définitive de bien faire, mais nous laissera aptes à suivre, si on nous les montre, des directions nouvelles. Si, aux docteurs révolutionnaires, prophètes des droits souverains de l'individu, d'autres docteurs s'opposent, annonciateurs des vérités éternelles, ces amis du vrai droit seront écoutés. Ces maîtres intellectuels d'une France plus sage existent, mais ils professaient à peu près dans le désert. La guerre aura décuplé le courage et la puissance de ceux

d'entre eux qui lui survivront. Ma pensée va vers eux, ce soir, du fond de mon souterrain et j'aperçois l'ère où ils trouveront, non seulement parmi l'élite intellectuelle, dont une notable partie leur appartient depuis longtemps, mais jusqu'au cœur de nos derniers villages, des oreilles complaisantes pour les entendre.

Pour corriger les peuples, comme les enfants, il ne suffit pas de leur enseigner le bon chemin : il faut les y conduire par la main. Les préceptes sans l'épreuve sont vains. Nous aurons, dans cette guerre, fait de dures expériences, après lesquelles les leçons des justes seront comprises.

Nous aurons spécialement pesé deux mots de valeur très inégale. On écrivait le nom du Devoir avec une majuscule et l'on s'en tenait là : c'était une belle abstraction. Par contre, nous revendiquions des droits en foule. A la guerre, on est bien forcé de renverser les nombres. Je crois au Droit, notre sauvegarde à tous, et je vois, s'imposant à moi chaque jour, à chaque heure, des devoirs innombrables.

Les droits et les devoirs, si l'on pouvait négliger la réalité, c'est-à-dire la faiblesse et la folie des hommes, mériteraient d'ailleurs d'être pareillement honorés, car ils se répondent, se lient naturelle-

ment. En fait, il y a des mots dangereux, qu'il ne faut pas livrer à la foule : ici, les droits, mots tentateurs, mots perfides, s'envolent au souffle des obus.

Il n'y a pas une formule révolutionnaire, génératrice de désordre et de douleur, qui ne soit contredite chaque jour dans nos tranchées. Aimez-vous l'égalité, ce droit fameux d'être pareil aux autres et, pour y atteindre, de tout envier, de tout haïr, de tout détruire? En fait d'égalité, nous connaissons, en campagne, notre misère commune devant la mort, qui frappe sans cesse et sur n'importe qui. Si vous êtes jaloux de vos semblables, si vous prétendez jouir de tous leurs avantages, approchez-vous de cette première ligne, où l'injustice est inconnue, où personne n'est exempt de se coller à terre quand passe un projectile, où chacun ne peut offrir que son front, sa poitrine, quelques centimètres de chair mortelle à la mitraille allemande. Egaux sous les coups, certes. Mais, pour le reste, un rang différent à chacun, suivant son mérite. Il faut une patrouille ce soir. Où sont les volontaires? Voici dix hommes qui se présentent. Ils apparaissent, dès cette minute, supérieurs aux autres qui s'inclinent. Inégalité, respect : deux notions nouvelles pour nos gens. Ils s'y habitueront.

Dans le civil, l'argent donnait tous les droits. On n'en a que faire dans nos trous. Le prestige de la gloire a remplacé celui de l'or. Et l'envie, qui salit les âmes, a disparu devant l'admiration, qui les élève. La valeur personnelle, l'intelligence, la force physique, le dévouement, la bravoure, l'héroïsme : ayez un peu de tout cela ou beaucoup et, suivant le degré, vous recueillerez, à la guerre, les honneurs et des joies divines, aux applaudissements des camarades.

Car les mêmes hommes, qui, en démocratie, se conduisent en mauvais frères et s'entre-dévorent, deviennent ici camarades de combat. La fraternité d'armes a rétabli entre eux la loyauté, la bonne humeur et la confiance. Le rire, signe de santé physique et morale, règne, comme on dit au régiment, à tous les degrés de la hiérarchie. Les haines tombent et la religion même recueille les hommages qui lui sont dus.

On dirait qu'une baguette magique a remis chaque chose à sa vraie place. Nous nous gavions de jouissances et nous usions nos forces à la poursuite du bien-être. Voici je ne sais combien de mois qu'en fait de confortable nous couchons sur la terre nue ou sur la paille, avec des souris. Il nous fallait mille douceurs et le plus clair de nos loisirs se passe,

qu'il pleuve ou que le soleil brûle, à creuser des fossés, avec cette consolation que nous pouvons, suivant nos préférences, choisir la pioche qui abat la terre, ou la pelle qui la jette au dehors. Nous faisons cela en sifflant et, l'heure du repos venue, nous avons des sommeils triomphants.

D'autre part, l'ennemi, en ravivant des haines séculaires, a uni nos vivants et nos morts ; et la tradition, qu'on bafouait, a pris à tous les regards une grandeur et une beauté nouvelles : des ministres de la République, pour qui la France datait de 1793, ont évoqué solennellement les noms de saint Louis, de Duguesclin, de Jeanne d'Arc. On bafouait aussi l'autorité, l'ordre, la discipline ; maintenant, nos étourdis voient que c'est avec toutes ces vieilles choses que l'Allemagne a failli nous battre.

Enfin, nous accomplissons ici un devoir et, rare bienfait, un devoir clair. Nous savourons la douceur de connaître notre chemin. De ce devoir, qui s'impose avec éclat, nous tirons de telles joies que nous avons besoin de nous en flatter et de le crier à tous les vents. Que dirons-nous dans nos foyers, après la guerre ? Les fanfarons seront désagréables. Les autres montreront de la modestie, mais aimerons cependant qu'on apprécie à sa vraie mesure l'épreuve vaillamment subie et que personne ne

conteste le caractère et la beauté de leur sacrifice. Ils voudront qu'on professe autour d'eux, à leur exemple, que rien ne vaut le dévouement à la Patrie. Ils ne demanderont pas tous des louanges pour eux-mêmes : tous en exigeront pour les vertus qu'ils auront pratiquées. Et cela fera, dans nos villages et dans nos villes, deux ou trois millions de prophètes intéressés du devoir.

Ainsi nous tous, qui regardons la mort en face et qui nous efforçons, parce que c'est notre loi présente, de ne pas même battre la paupière devant sa redoutable figure, nous reviendrons du champ d'honneur avec l'habitude et l'orgueil de servir.

Les devoirs ne seront assurément pas aussi simples dans la paix qu'à la guerre. Nous les trouverons souvent plus pénibles, à cause de leur obscurité même. Les souvenirs éclatants de nos jours de gloire nous soutiendront alors. Accepter la mort, demeurer jour et nuit, pendant des mois, sous sa menace tapageuse ou crispante, puis, dans des heures violentes, faire mieux que de l'attendre, courir à elle en chantant, la saluer avec exaltation, non pour la gloire, mais parce que c'est ainsi qu'on doit tomber : tous n'auront pas choisi de bon gré ce métier de héros. Qu'importe, puisqu'ils auront tous

fait, avec une allégresse plus ou moins chargée de résignation, leur sacrifice ?

Je me souviens qu'un jour, au mois de septembre, peu après la Marne, un général vint inspecter, dans une région où je me trouvais alors, le dépôt d'un régiment de l'armée territoriale. Il avait pour mission d'examiner particulièrement les gradés et de se rendre compte de leur état d'esprit. Promu le matin même, il avait quitté, quelques heures plus tôt, le champ de bataille et sentait encore la poudre. Il passa devant les sous-officiers alignés dans la coûr du quartier et, à chacun, posa cette question :

— Demandez-vous à partir au feu ?

— Je partirai à mon tour, mon général, répondirent invariablement ces guerriers.

— Eh ! conclut le grand chef, vous parlez comme des poltrons !

Le scandale fut beau parmi ces pauvres hères. Du devoir, de l'occasion qu'on leur offrait de participer au salut national, ils n'avaient cure. Leur tour, leur droit : voilà les grands mots.

Peu à peu, ces mêmes hommes ont quitté le dépôt. Ils servent aujourd'hui dans les tranchées et s'y conduisent bien. Ils y ont enduré, plus d'une fois, des souffrances sans nom, mais gaiement. Ils

vont où on leur a dit qu'était leur place et ne réfléchissent pas plus avant. Est-il absolument besoin que la loi soit comprise, du moment qu'elle est connue et obéie ? Ils sont la foule et suivent l'élite.

Dans l'élite, je vois deux types. D'abord le soldat passionné, que meut l'amour de la France. Il connaît la hiérarchie des obligations et, si tendrement qu'il chérisse son foyer, sa patrie passe d'abord. Cela implique toute une forme d'esprit : un homme ainsi fait sert toujours l'intérêt public avant le sien, même lorsqu'il ne s'agit point, comme ici, d'un cas où le devoir est criant. Avec cette mentalité, on ne peut manquer d'être un fervent de l'histoire et de la politique. On connaît le passé de son pays et l'on révère toutes ses gloires. On ne se désintéresse point de sa destinée présente, ni de ceux qui en ont pris la garde. Et, si la guerre éclate, on y court, sans examen, comme à une affaire personnelle. J'aime ce type, d'ailleurs répandu, et c'est vers lui que, par nature, je tends volontiers pour ma part. Je n'ai aucun mérite à faire mon devoir de soldat, mais je sens que j'en aurais un extrême, si je n'avais devant les yeux cette admirable figure de la France, qui me soutient, m'animе et d'où je tire ma force. J'avoue que

je ressens une joie profonde, quand j'entends parler de la frontière du Rhin : il me semble que c'est à moi-même qu'elle sera rendue. Soutenu par de pareilles pensées, je n'aï aucune peine à offrir mon âme et, quand il le faudra, je donnerai mon sang.

L'autre type est-il plus rare ? Je le trouve, en tout cas, infiniment séduisant. J'en ai ici, dans mon voisinage, un exemplaire charmant. Imaginez un grand jeune homme déambulant dans la tranchée, la capote ouverte, un vieux képi sur une touffe soyeuse de cheveux blonds, des brodequins massifs, le geste brusque, l'allure gamine. On dirait un mauvais sujet, qui ne passera jamais caporal. Il croise des hommes et je ne sais ce qu'il leur conte, mais ils ont tous, après l'avoir regardé et entendu, un bon rire à larges éclats. L'un d'eux s'écrie :

— Mon lieutenant, vous dites toujours des blagues !

Car il est lieutenant, ce jeune soldat, si haut de taille, si mince et si gai. Il commande sa compagnie depuis quelque triste jour de septembre 1914, où fut tué son capitaine. Il a la figure la plus franche, des yeux clairs, le grand nez du roi Henri IV, la bouche fine, un menu duvet sur la lèvre, des rougeurs de jeune fille, une voix ardente, des colères

qui tombent à plat, des coups de poing dans tous les sens et des rires qui n'en finissent pas. Que fait-il à la guerre? Les affaires du pays, sans doute, et de bon cœur. Mais ses yeux ne sont pas illuminés, comme les miens, jusqu'à l'éblouissement, par l'image captivante de la France. Il voit, il regarde surtout un autre visage, plus austère, à qui vont d'abord son culte et sa ferveur : celui du devoir. Quand il a quitté sa mère en larmes, il n'a pas ergoté sur les origines et les conséquences de la guerre, ni cherché ses consolations dans des perspectives de revanche triomphale. Honnête homme dans tous les actes de sa vie, il fut, ce jour-là, honnête comme d'habitude. La loi commande d'être soldat : il est parti. Le sacrifice était dur, par conséquent d'une valeur rare : malheur au lâche qui discuterait ! Toute sa morale de guerre tient en cette formule : un devoir, me voici.

Autour de lui, de nous, de nos camarades, les soldats, venus ici plus ou moins volontiers, s'habituent à la longue à penser comme les chefs. Suivant ses tendances, chaque homme prend modèle sur l'un ou l'autre type. Ils s'améliorent, nous aussi ; et nous sommes heureux.

Je me demandais parfois, avant le mois d'août 1914, si nous aurions jamais la bonne fortune de

faire l'expérience préalable des nobles joies dont il faudrait donner l'appétit aux hommes pour les détourner de leur bassesse. La guerre nous les a toutes apportées.

Allons ! je puis, avec mes compagnons d'armes, reprendre les gais propos dont j'ai, un moment, rougi comme d'un sacrilège. Je puis, tout en veillant sur l'ennemi, demeurer insouciant. Je me perfectionne à mon insu, et les braves gens qui m'entourent font de même. Si, par surcroît, la gloire, de qui je n'implore rien pour moi-même, vient, un soir de bataille, illuminer le front de l'un de nous, je bénirai la belle visiteuse et, les mains tendues, je lui demanderai pardon d'avoir, cette nuit, dans ma tranchée, préféré à sa radieuse figure celle du devoir, plus grave et moins accoutumée au sourire des hommes.

II

TERRASSIERS

— Eh bien ! monsieur le territorial, pressons-nous !

Le commandant, dans la nuit pluvieuse, brandit sa canne. Un gros homme, qui hésitait devant un fossé, la reçoit sur l'échine et s'élance. Le voilà de l'autre côté, mais les genoux et le nez dans la boue. Il rassemble laborieusement sa pelle, son cache-nez, sa couverture. On voit son dos énorme se mettre en rond, puis se redresser. Il avance d'un pas, s'engouffre dans l'obscurité vers l'ennemi et mes yeux le perdent. Un autre passe, fait lourdement le saut redoutable.

Je suis au fond du boyau qu'ils enjambent. Voilà longtemps qu'un à un ils défilent. C'est une compagnie de territoriaux, originaires du Midi. On va creuser ce soir un ouvrage nouveau en avant de nos tranchées. Déjà des tirailleurs sont dans la plaine, aux aguets, pour protéger ceux qui vont faire le

travail. Une section du génie est venue pour le tracer et en exécuter les parties difficiles ; le fossé proprement dit sera pioché par ces gros types, qui, en file indienne, maladroitement et sans vitesse, s'essaient à sauter sous l'œil du commandant.

Le commandant V... est un galant homme et je crois bien que sa canne a seulement caressé la capote du citoyen de Béziers, mais ce n'est pas l'heure des douceurs. Il y a le service et, à quelques enjambées, les Allemands. Alors c'est agaçant de voir ces vieux qui font des manières pour sauter d'une motte de terre à l'autre. Hélas ! les vieux font ce qu'ils peuvent.

Dur métier que le leur. Dans cette guerre de jeunes gens, que sont-ils venus faire ? Retrouver leur jeunesse sans doute, et j'en connais qui portent ici, à quarante ans, des cœurs d'adolescents. Mais d'autres y traînent des membres gourds et des âmes en sommeil. Ils vivaient dans leurs vignes, au pays lointain du soleil. Celui-là tenait boutique et, sans efforts, arrondissait sa fortune. Cet autre pontifiait sur la place de l'église et tout son héroïsme allait à faire sauter le manillon pour sauver la manille. Les voilà dans la nuit, dans la boue et, aux heures de repos, sur la paille. Ils ne voient plus le ciel, car leur travail, comme celui des malfaiteurs, com-

mence quand le jour est tombé. Plus de vin doré dans les verres qui sonnent clair : on boit son quart, on le secoue et l'on parle d'autre chose. Dans les mains, deux outils au choix : la pelle ou la pioche. On traîne bien un fusil, mais sur le dos. Et voilà des mois, des mois, que c'est ainsi.

Ce soir, je les plains un peu. La pluie tombe en rafales. On ne distingue pas à deux mètres devant soi et, si j'ai surpris, au passage, leurs attitudes, drôles ou tristes, c'est que j'étais au fond d'un trou : leurs silhouettes se détachaient, au bout de ma lunette de terre, sur un fond de ciel mouillé.

Mais le tableau change. Le dernier territorial a franchi l'obstacle et j'aperçois, au-dessus de moi, deux hautes ombres d'une espèce plus fine : ce sont des officiers encapuchonnés.

Je reconnais bien le commandant, qui se tient droit, martelle les mots, a des gestes précis. Il parle bas, mais quelle chaleur dans cette voix, qu'il n'arrive pas à étouffer :

— Mon petit, faites vite. faites bien. Et n'oubliez pas que je suis là !

Qui est l'autre ? Il paraît très jeune. Voici qu'une fusée allemande les éclaire. Tous se couchent, sans doute, dans la plaine. Eux, trop attentifs aux paroles qu'ils échangent, restent debout. Je dis-

tingue une figure mince. Point de moustache ; des lèvres qui sourient ; sur un nez petit et droit, un lorgnon ; de la franchise et de la lumière au front ; de l'énergie à la pointe du menton ; des joues qui, devant le commandant, rougissent. Mais la voix nette est d'un homme. Suis-je à la guerre, sous la pluie, dans la nuit hostile ? Voici pourtant une vision de grâce et d'enchantement. Quand il faisait à quelque jolie parisienne les honneurs du bal de Polytechnique, il devait être ainsi, ce brave petit, charmant et grave. Le voilà à son poste d'officier du génie. C'est lui qui va construire l'ouvrage en avant de nos lignes, au risque de sa vie. Ce risque ne l'inquiète guère. Mais il a deux responsabilités : la mission dont l'entretient son chef en cette minute et toutes les existences des vieux que nous venons de voir passer, confiées à son étoile.

Me sera-t-il permis de dire, en saluant ce jeune homme, que je n'ai pas revu et dont j'ignore le destin, toute notre admiration de soldats pour nos camarades du génie ? C'est une arme magnifique. On travaille pour les autres et on reçoit des coups terribles, qu'on ne rend pas. On jette un pont, on meurt, et les fantassins passent, courent vers la gloire. Nous nous flattons d'être au front ; eux font la guerre en avant du front. Il est vain de classer

les mérites, chacun ici faisant de son mieux ; mais ils montrent une belle crânerie, ces soldats-ingénieurs et toute leur armée de menuisiers, de serruriers, de mécaniciens, de charrons, qui exercent leur métier tranquillement sous la mitraille. Et je voudrais qu'une part de la reconnaissance que leur vouera la nation allât à ces bons territoriaux, qui sont devenus, sans l'avoir désiré certes, leurs auxiliaires fidèles.

La guerre de tranchées nous a condamnés tous aux travaux de terrassement. Nous sommes chefs de chantiers et nous commandons à des ouvriers. Encore avons-nous la joie, nos trous faits, d'y veiller en soldats. Les territoriaux font les trous et s'en vont. Au début, des régiments entiers de l'armée territoriale furent employés à la sépulture des morts et à l'enfouissement des chevaux ; je les plaignais. Ils font maintenant des fosses pour les vivants : est-ce plus drôle ?

Ce soir-là, ils eurent bien des amertumes. C'est vexant de sentir son âge, quand il faudrait pouvoir courir, sauter, se jeter vivement à plat ventre et se relever sans courbature. Creuser un boyau n'est rien : il faut en sortir lestement. Avec cela, on n'a plus ses yeux de vingt ans. Et le cœur n'est pas comme celui des petits de la classe 15, qui

méprisent la mort. Dans cette nuit d'encre, ils se méfient. Où sont les Boches ? Ne vont-ils pas les fusiller à bout portant ? Les soldats plus jeunes, qui gardent la tranchée et qui, les voyant si lourdauds, devinent leurs angoisses, s'en amusent :

— C'est malsain, par ici, tu sais, vieux !

— Sont-ils loin ?

— Qui ça ?

— Les Boches ?

— T'occupe pas des Boches. Ils sont au moins à trente mètres.

— Trente mètres ? Pas possible.

Et le vieux s'épouvante. Mais tout de même un orgueil secret l'envahit : au retour, il pourra dire qu'il a travaillé à trente mètres des Allemands. Et moitié tremblant, moitié content, il remue la terre et s'enfonce dans la boue.

Quant à moi et à mes hommes, qui n'étions certes pas venus à la guerre pour nous battre à coups de pelles, nous avons gaîment accueilli le destin baroque. De toutes les professions, celle de faiseur de trous était bien la dernière que j'aurais choisie et plus d'un ici me ressemble ; mais nous aimons notre devoir et tout est là.

Vous ne pouvez pas deviner les joies qu'on goûte

à creuser un beau boyau. Je vous parlerai de l'un d'eux, dont nous fûmes vraiment fiers : un chef-d'œuvre. Je m'efforcerai de rester modeste, sans promettre d'y réussir.

Il s'agissait de tracer, en avant de la tranchée occupée par ma section, un long couloir de cent cinquante mètres, filant, perpendiculairement à notre ligne, droit sur les Boches. Pour quel objet ? Mystère. Nous sûmes, deux jours après, que c'était un chemin vers l'assaut. Ce soir, je ne connais qu'une chose : avancer de cent cinquante mètres, tout droit. Cependant cette ligne rigide nous étonne. Nous courons au téléphone.

— Allô ! mon commandant. C'est bien une ligne droite qu'il faut faire ?

— Oui, toute droite. Hâtez-vous : il faut finir en deux nuits.

Nous avions un morceau de boyau de quarante mètres, déjà creusé, conduisant à un poste d'écoute. Conciliabule avec les sous-officiers : on décide qu'on utilisera le travail fait et qu'on l'allongera de cent dix mètres. Je saute avec eux dans la plaine et nous voilà partis vers les Allemands, comptant les pas. Où allons-nous ? En patrouille, on fait la guerre : on est à la fois prudent et agressif. On rôde, on rampe, on recule et l'on

avance. Ce soir, c'est un autre genre d'émotion. Il faut aller dans le gouffre, sans s'arrêter, comme Christophe Colomb vers l'Amérique. Nous avions, quelques jours plus tôt, avancé nos tranchées et nous ne possédions pas encore des données certaines sur la distance qui nous séparait de l'ennemi. N'allions-nous pas nous heurter à ses fils de fer ? Un à un, je sème mes deux compagnons, pour jalonner mon retour. Je fais seul les quarante derniers mètres. C'est une impression assez singulière, par une telle nuit. Aucun bruit. Et l'air est si noir que j'ignore où je pose mes pas. Si des Allemands nous ont entendus et sont venus s'embusquer là, je marcherai sur leurs corps ou me heurterai à eux, nez contre nez. Il me semble que j'ai bien compté cent dix enjambées d'un mètre. J'en ajoute deux pour ma conscience ou par bravade, je ne sais trop, et je pique ma canne.

A partir de ce moment, tout ce terrain est conquis. Il a fallu vaincre un certain émoi pour y atteindre. Nous allons, moi d'abord, puis les sous-officiers, puis les hommes, courir maintenant le long de cette ligne sans songer au danger ; il est aussi grand, mais nous ne le verrons plus.

Comment faire pour creuser droit ? Prendre une ficelle et la tendre ? Mais il y a les quarante mètres

déjà tracés : si ma ficelle part de la fin de ce boyau d'amorce, j'aurai deux éléments droits, bout à bout, mais, au total, presque à coup sûr, une ligne brisée. Vous me dites de faire partir la ficelle de l'origine du boyau existant ? Vous parlez d'or, mais ma corde est trop courte. Je n'ai jamais fait le cantonnier, ni le géomètre : j'ai cependant vu quelquefois ces piquets rouge et blanc, qu'ils plantent sur nos routes. Ils lancent de l'un à l'autre le rayon de leur regard et cela fait une ligne aussi droite que le cordon le mieux tendu. Je n'ai pas de piquets, mais j'ai des hommes. Je n'ai pas un œil capable de percer cent cinquante mètres d'obscurité opaque, mais je vois à deux mètres. Je prends des types, je les poste bout à bout, à deux pas l'un de l'autre. En se couchant à terre, on arrive à voir sur le ciel une partie de la ligne qu'ils font avec leurs silhouettes immobiles. Vite, deux hommes courent à droite et à gauche de cette file, fichent en terre des piquets jalonneurs, puis on trace à la pioche les deux côtés du fossé et le travail commence.

Ici les caractères apparaissent. Il y a des volontaires pour la pointe. Ils sont mieux là qu'ailleurs, ces braves. Plus loin, les paresseux, toujours à se reposer, les bras croisés sur le manche de la pelle.

Les poltrons, à peine sur la ligne, piochent, piochent, et font un trou pour s'abriter. Une fois terrés, ils s'arrêtent, pensant avec raison que, leur coin fini, on les prierait de recommencer plus loin et d'exposer à nouveau leur peau précieuse. Il y a enfin les bavards, que le voisinage des Allemands ne fait pas taire.

— Si ma bourgeoise me voyait là, ça lui tournerait les sangs.

— Ferme ça !

— Non, mais tu crois que j'en ai peur, de tes Boches ?

— Ferme ça, je te dis !

— Il faudrait d'autres types qu'eux pour m'épater, tu sais.

Essayez donc d'arrêter ce bonhomme. Il parle, crache dans ses mains, cogne dur dans la terre, parle encore et, peu à peu, tandis qu'il jase et peine, le boyau se forme, se creuse, devient profond.

Maintenant les fusées peuvent sauter en l'air : on ne se baisse plus et la partie est gagnée.

A deux heures, tout mon monde va se coucher. Mais je reste, attendant le petit jour. Je veux savoir si ma ligne est droite. Je m'aperçois qu'un des sergents est resté aussi et rôde dans la tranchée.

— Que fais-tu là ?

— Rien, mon lieutenant.

— Je parie que tu as envie de voir si c'est droit.

— Peut-être bien, mon lieutenant.

Il est tenace, ce grand garçon. S'il a un rond d'aluminium au bout des doigts, il lime de tout son cœur et la bague sera bientôt faite. Il limera son boyau aussi.

Quand vint le jour et que, nous plaçant à tour de rôle, lui et moi, à l'entrée du boyau, nous eûmes bien constaté tous deux qu'on en voyait l'extrémité et qu'une balle l'enfilerait d'un bout à l'autre, je goûtai une des joies pures de ma vie et, cinq minutes plus tard, je faisais sur ma paille des rêves de roi.

En nous ramenant, pour de longs mois, à l'âge des cavernes, la guerre aura rendu nos goûts simples et nos ambitions modestes. Nous avons non seulement fait ici des travaux pénibles, mais il a fallu défendre nos tranchées et nos abris contre les violences de la nature et celles des hommes. Sans désespoir, presque sans plaintes, nous avons tout supporté. Supporterons-nous, dans la paix, que des imposteurs recommencent à prêcher aux paresseux la philosophie du bien-être et qu'on insulte à nos souffrances et à celles de nos morts en revendi-

quant, pour une nouvelle génération de jouisseurs, le droit au bonheur et le droit de vivre ?

Il n'était pas question de nos droits, à la mi-décembre 1914. Les Allemands ayant, quelques jours plus tôt, bombardé, puis surpris et bouleversé une partie de nos tranchées, nous les avions chassés, et nous attendions une deuxième attaque, quand une autre ennemie se présenta : la pluie.

Représentez-vous une nuit de veille dans le poste des officiers[2]. Le capitaine dort à terre sur quelques déchets de paille humide. A ses pieds son ordonnance, Joseph. C'est le serviteur fidèle, qui ne parle que de son bon capitaine, de ses bons lieutenants, de la bonne Marie, sa femme. Il n'a jamais eu d'autre oreiller que les jambes et les cuisses de son chef, ramassées en chien de fusil. Ils ronflent tous deux, tas informe sur lequel on tâche de ne pas buter. Un homme de garde, affalé sur des sacs, raconte, d'une voix de berceuse, d'interminables histoires du pays à un petit gaillard, svelte et narquois, qui s'applique à fixer au plafond des toiles de tente pour parer à l'inondation. Nous sommes là, deux lieutenants, assis sur le même bout de planche et la pluie tombe, violente au dehors, traîtresse et froide sur nos crânes, nos mains, dans nos cous : en tout, six hommes, utilisant si habilement

le trou maudit, qu'une souris ne passerait pas entre nous. Voilà deux heures que la pluie coule ainsi. A tour de rôle, mon ami et moi, nous allons dans la tranchée. Point de caoutchoucs : nous ne connûmes que plus tard ce luxe. Pas de lampes de poche, non plus : on était parti à la guerre sans penser si loin. Quand vient mon tour, je vais causer un peu avec les veilleurs. Je les trouve trempés jusqu'aux os. Nous avons subi des pluies plus fortes ou plus longues : jamais nous n'avons vu tant d'eau. De minuit à minuit, pendant vingt-quatre heures, il fallut assister à la débâcle des terres autour de nous et finalement à la destruction de nos tranchées. Pour échapper un instant à la boue qui m'arrive plus haut que le cheville et, par endroits, jusqu'aux genoux, je monte dans la plaine derrière nos lignes et je rince dans l'herbe humide mes souliers pesants. Il y a là une grande fouille, creusée la veille pour y installer notre nouveau poste. On n'a pas eu le temps de la couvrir et je veux voir s'il en reste quelque chose. Je descends : c'est plein d'eau, sauf dans un coin surélevé, qui doit servir de couchette. J'y trouve une vieille caisse et je m'assieds, mélancolique, quand un souffle chaud m'arrive sur la joue. Quelle est cette forme noire aux gestes lents qui sort de l'ombre à deux doigts

de mon visage et va me toucher ? Un chien mouillé, un gros chien silencieux, qui me parle à l'oreille : il est bien malheureux et moi aussi, je sais. Mais, d'où sort-il ? Je le caresse : c'est comme si je touchais une éponge dans un baquet d'eau tiède. Je m'éloigne, il me suit. Jamais rien ne m'a impressionné comme les précautions de cette bête pour ne pas faire de bruit. Il y a des chiens qui aboient à la lune et hurlent à la mort. Le gosier de celui-là devait être serré par le deuil universel. Il descendit avec moi dans la tranchée. Je l'entendais barboter dans l'eau et respirer tristement. Il consentit, à ma prière, à se blottir une heure contre Joseph. On m'a dit le lendemain qu'il avait disparu comme un fantôme.

Car le lendemain, c'est par ouï-dire que je connus le sort de notre abri et de ses habitants. Nous dûmes, mon ami et moi, nous consacrer aux hommes, qui avaient besoin de sentir auprès d'eux leurs chefs, impuissants, hélas ! mais vaillants pour l'exemple. Nous apprîmes que le toit de notre poste, vers quatre heures du matin, s'était effondré sur le capitaine. Le pauvre homme, déjà vieux, avait, avec mille peines, gagné l'abri d'un sous-officier : il fut évacué quelques jours plus tard. Quant au fidèle Joseph, il resta dans ce trou toute

la nuit et tout le jour, veillant sur le matériel et résolu, moitié dévouement, moitié peur, à mourir dans ces marécages plutôt que de franchir les fondrières d'alentour, que, la veille, nous appelions pompeusement le *boyau du commandement*, *le poste des agents de liaison*, *le poste téléphonique*. Il ne mangea, ni ne bougea, jusqu'à la nuit suivante, où il fallut bien l'aller chercher : c'était la relève.

Alors commencèrent une série de déboires, où fut mise à l'épreuve, jusqu'à l'héroïsme, la résignation des hommes. Il y avait tellement de boue dans ce qui restait des tranchées, que des soldats, obligés d'aller chercher, pour s'équiper, leurs fusils abandonnés dans quelque créneau, durent se déchausser et retrousser leurs culottes jusqu'au haut des cuisses. C'était nouveau : ils en rirent. Mais où vint l'envie de pleurer, c'est quand la compagnie, ayant mis sac au dos pour aller se reposer au village voisin, reçut l'ordre imprévu de demeurer en seconde ligne. On veut bien faire cinquante jours de tranchées. Quand, en route pour le cantonnement, on apprend qu'il y a contre-ordre et qu'il va falloir choisir entre demeurer sous la pluie battante ou se coucher tout mouillé dans des caves glacées, pleines de boue, le cœur se gonfle. Les pauvres types se blottirent toute la nuit contre des

arbres nus, qu'à cette époque on n'avait pas encore jetés à terre.

Le lendemain, quarante d'entre eux étaient sur la route proche, se partageant des pelles pour réparer les dégâts du déluge, quand un obus de 77 vint en sifflant tomber au milieu d'eux. Nous nous couchâmes tous. J'étais à quinze mètres : quand je me relève, je vois courir tout ce monde comme une volée de moineaux effarés. Ils disparaissent en un instant, dans la tranchée, sauf quatre qui se traînent. Nous courons à eux ; quatre blessures graves, mais point mortelles. Et savez-vous de quoi l'on parla, tout le long du chemin, qui, le soir, par un temps redevenu meilleur, nous conduisit enfin au repos ? De la pluie et des souffrances sans nom qu'on lui devait, pas un mot. On remarqua qu'un de nos obus de 75, tombant à la même place, aurait tué les quarante hommes ; et l'on méprisa les Allemands.

Quand nous revînmes, quatre jours après, la tranchée était refaite : nos camarades avaient bien travaillé.

Aujourd'hui, de pareils malheurs ne nous arriveraient plus. Nous avons des puisards dans les boyaux, des revêtements le long des parapets de tir, et des abris solides.

Le labeur que fournissent les hommes pour arriver à ces résultats est considérable. Au début, nous possédions une tranchée de tir, le long de laquelle chacun creusait un trou, comme il pouvait, pour essayer de dormir. Puis on fit une autre tranchée, parallèle à la première, avec de petits boyaux de raccord. Dans cette deuxième tranchée, qui ressemblait à une rue, chacun installait, à droite, à gauche, sa maisonnette ou sa cave. On donna toutes sortes de noms à ces cases ; *cagna*, *guitoune*, *gourbi ;* officiellement, ce sont des abris. Cette double ligne était isolée du monde, et l'arrière ne communiquait avec elle que la nuit. On inventa alors les grands boyaux de communication, qui permirent de passer en plein jour du front aux cantonnements. Aujourd'hui, les boyaux se croisent en quantité innombrable comme les rues d'une ville. Il a fallu nommer ces rues : boyau des rats, boyau des Allemands, boyau Castelnau. Essayez de vous reconnaître parmi ces chemins tous pareils. S'il y avait une auberge à ce carrefour et l'épicerie ou la pharmacie à ce coin, on aurait bientôt fait. On a mis des pancartes partout et l'on s'y perd encore.

Evaluera-t-on jamais la main-d'œuvre qu'ont représentée de pareils terrassements ? Nos hommes,

s'ils trouvent quelque sécurité dans leurs chemins creux et quelque repos dans leurs maisons de terre, peuvent en jouir sans remords : ils l'ont gagné.

C'est surtout dans l'architecture des gourbis qu'ils excellent aujourd'hui. Il y a deux écoles : la cave, ou l'abri couvert.

Un instant, on dut, dans certaines régions prohiber les caves, qui s'éboulaient. Chez nous, on les recommande au contraire, mais très profondes et étayées : nous avons dans nos rangs des mineurs du Nord et du Pas-de-Calais qui les construisent.

Au début, on couvrait mal les abris : quelque vieille porte, avec un peu de terre. On n'était pas difficile. Quand on sentait au-dessus de sa tête, dans la tranchée, des branchages et sa toile de tente, on faisait la manille en sécurité. Un obus éclatait : on répondait en jetant un atout. Des hommes furent tués ainsi. Beaucoup périrent dans des gourbis couverts de bois et de toiles, qu'ils croyaient sûrs. Peu à peu, on multiplia les *abris à l'épreuve* et nos hommes, à l'heure qu'il est, passent le plus clair de leur temps à transporter, de l'arrière au front, d'énormes rondins de bois, qu'ils placent ensuite en couches serrées et superposées sur nos toits.

Tout ce que je raconte ressemble peu à la guerre.

Si vous préférez des récits de hauts faits, d'autres vous les diront. Il y a ici un peuple de héros, et nous pourrons, à la paix, nous énivrer de gloire en revivant des souvenirs qui s'accumulent. Mon objet est d'honoror toutes les vertus, même les plus modestes et de déterminer la leçon que tirera chacun de nous de l'épreuve tout entière. Je note donc que nous sommes, quels que soient notre rang, notre fortune, notre éducation ou notre science, devenus des terrassiers ou des portefaix. On se plaignait, au quartier, de la corvée de pommes de terre. Ici, ce sont les cuisiniers qui pèlent nos légumes. Mais à peine a-t-on déchargé son fusil au retour d'un petit poste, où l'on se sentait, avec orgueil, le gardien avancé de la France, il faut aller, par les boyaux boueux, chercher des madriers énormes, les charger sur l'épaule en se mettant à trois ou quatre hommes de même taille et, la tête penchée, le front mouillé de sueur, marcher au pas, non comme des soldats, mais comme des forçats. On donne ses muscles et son amour-propre. Nuit et jour, on se plie à un labeur, que, dans la vie civile, on tiendrait pour dégradant. Mais c'est le devoir : par la vertu de ce mot magique, que nous avions désappris et que nous a rendu la guerre, les tâches viles s'ennoblissent.

La preuve, c'est la gaieté de nos cœurs. Nous tirons de la joie des moindres choses et nous rions sans cesse : signe de santé morale et de bonheur. Ne me faites pas dire qu'il n'y a pas, dans la paix, de plaisirs désirables. Mais, saturés de jouissances, nous avions, comme les enfants riches, trop de jouets sous nos mains. A l'école de la souffrance, nous apprenons à nous contenter de peu. Ce caporal, qui, avec un vieux ressort de pendule, trouvé dans les ruines d'un village, a fabriqué une scie aux dents fines pour mordre dans l'aluminium et façonner des bagues, est plus heureux, avec son outil de fortune, qu'au temps où il usait ses loisirs à courir les brasseries. La leçon est forte : ne la laissons pas passer.

Elle est forte pour tous, du petit au grand. Les hommes font les corvées. Mais les gradés et les officiers, qui les commandent, sont tout au plus des contremaîtres, attachés à un labeur pénible et sans gloire. Ils s'y plient.

Je vois encore le commandant V... surveillant, la nuit, une distribution de pelles et de pioches entre tous les hommes de notre compagnie. Officier breveté, il poursuit maintenant sa carrière à la tête d'un beau régiment. Je regretterai toujours le départ de ce chef, dont la science et les vertus

m'émerveillaient. Il était très dur dans le service, mais dur envers lui-même d'abord. Avec nous, quand il avait donné ses ordres, toujours précis, il se montrait d'une amabilité charmante. Il recevait des siens de gros colis et nous faisait avec joie partager ses richesses. Au bas des petites notes de service qu'il nous passait, nous lisions, presque chaque jour, un article ainsi conçu :

Pour les officiers, un artichaut, un gâteau, trois œufs frais.

Une autre fois, c'étaient une petite boîte de foie gras, des sardines. Il nous envoya les premiers radis du printemps.

Par exemple, s'il s'agissait de faire vivement un boyau, il entendait que le compte d'outifs fût exact, que la répartition entre les secteurs se fît en ordre, en silence et au plus vite. Il pouvait pleuvoir à flots : il était là, dans les betteraves, droit comme un i, ponctuant ses ordres avec son bâton.

Il piquetait d'ailleurs lui-même les travaux. Je passai toute une nuit à ses côtés, pour jalonner ainsi une nouvelle voie de communication, qu'il voulait établir entre notre première et notre deuxième ligne. Deux fois j'essayai de lui dire que je me tirerais d'affaire sans lui : il n'admet-

tait pas qu'un chef prît du repos quand ses subordonnés se trouvaient à la tâche.

Avec mes amis, nous admirions souvent l'attachement de cet homme à d'aussi menus devoirs. Il avait donné, dans les heures tragiques du début de la campagne, la haute mesure de sa valeur. Cela nous encourageait à faire, sans rougir, notre humble métier de cantonniers.

Quant au colonel, je verrai toujours la caverne de brigand où il habitait quand commença la guerre de tranchées. Comme il n'y avait pas encore de boyaux, on ne communiquait avec lui qu'à partir de la tombée du jour. Et, si le temps était bien noir, on errait interminablement dans les betteraves. Les hommes disent, quand on tourne sur place, sans parvenir à s'orienter, qu'on garde les vaches. Cela nous est arrivé souvent, hélas! Enfin, voici un filet de lumière qui paraît sortir de terre. On tâtonne, on descend quelques marches et voici, derrière une toile d'emballage, lourde de toute la pluie du ciel, un réduit carré. On y trouve une couchette de paille, un poêle, de la vaisselle, des livres, des fusils et des casques allemands, des cartes en quantité, un nombre appréciable de bouteilles, un appareil téléphonique, une épaisse fumée de tabac, une table surchargée de journaux, de

notes, de papiers de toutes sortes et, derrière cette table, un homme magnifique, en gilet de chasse, culotte de velours, tête nue. Est-ce un soldat ? On dirait un beau philosophe, enfoui sous la terre pour goûter, à l'abri du monde, ses plaisirs favoris : la lecture et la méditation. Mais il a une puissante mâchoire d'homme d'action, qui me déroute. Et puis sur son visage, je vois trop de gaieté : cet homme n'est pas un ermite. D'où vient sa joie ? Il a connu les horreurs de la guerre et s'apprête à faire cent fois, jusqu'à la paix, le sacrifice de sa vie. Alors les privations et les misères, qui offensent habituellement les mortels, ne l'atteignent pas. Par contre, les moindres distractions prennent, dans son taudis, la proportion d'événements radieux, dont il tire toutes les délectations. Ainsi moi-même je n'ai jamais tant ri, ni de si bon cœur, que depuis qu'a éclaté cette guerre horrible. Ne dites pas : rire nerveux. C'est un rire d'épanouissement.

Un soir, sur la grand'route, trois fous chantaient et couraient, se tenant par les bras : avouerai-je que j'en étais? Nous venions de sortir des boyaux, deux de mes camarades et moi. Il devait être minuit. Les hommes marchaient devant nous, heureux d'aller goûter au cantonnement quelque repos.

Ayant dû passer avec une certaine minutie les consignes aux officiers qui nous relevaient, nous suivions de loin la compagnie, au lieu de la précéder. Quand, ayant monté les marches de terre qui nous libéraient du dernier fossé, nous sentîmes, pour la première fois depuis quinze jours, de l'air vif autour de nous, et, sous nos pieds, une vraie route de pierre, nos cœurs bondirent d'allégresse. Oh ! la joie de tourner le dos à l'ennemi ne nous animait guère. Nous quittions la zone des balles pour celle des obus, et le cantonnement, objet de nos ardents désirs, est constamment bombardé. Mais nous échappions à nos tombes ! Je me rappelle que le ciel était gris, avec de vastes taches sombres, qui paraissaient pleines d'eau et couraient majestueusement. La lune, à travers cet écran humide, jetait assez de clarté pour faire apparaître, en les grandissant encore, deux ou trois arbres solitaires dans la plaine. J'eus le temps, au milieu de ma gaieté, de penser à Corot. C'est ainsi, dans la nuit blafarde, qu'il devait aimer à voir fondre le feuillage et s'étirer les bras des ormes noirs. Le sol dur et blanc d'une vraie route de France nous charmait d'ailleurs plus que la poésie des arbres tragiques. Nous tapions du talon sur ces pierres et Dieu sait si les talons des soldats font du bruit.

Nous gonflions nos poitrines et, un moment, nous nous surprîmes à proclamer, tous trois ensemble, que nous étions heureux. Les fusées belliqueuses, à droite, à gauche, par derrière, dansaient dans l'horizon, qui nous parut en fête. Des canons rugissaient très loin, comme des lions de ménagerie. En sourdine, nous entonnâmes de vieux refrains de chez nous et tous les frais souvenirs de mon adolescence montèrent en moi. J'étais ainsi, il y a bien longtemps, avec d'autres enfants de mon âge, à gambader sur la route qui longe la plage de Midelkerque. Je ne songeais pas alors que Midelkerque serait un jour à l'extrême droite de la plus terrible armée d'invasion de l'Histoire, encore moins qu'à cette heure de désolation, je me surprendrais, comme aux beaux matins d'antan, à chanter *Frère Jacques*, avec des amis tout aussi chers.

III

LA LIBERTÉ

Deux hommes ont été punis ce matin pour s'être absentés la nuit du cantonnement. Tandis que nous retournons aux tranchées, je les observe dans le rang. Ils acceptent mal leur infortune et, l'estomac chargé de vin, la tête lourde de vapeurs, ils échangent, comme des augures, leurs vues sur le destin qui les frappe.

— Vivement qu'on la finisse, la guerre !

— Et qu'on puisse parler...

— Et qu'on *soye* libre.

— Quand on aura la liberté, on saura quoi dire, nous deux.

Je souffre, quand j'entends ainsi galvauder la liberté ; car je l'aime, mais pas comme eux. Ils veulent le droit de tout dire, de tout faire, de tout casser. Je veux moins et davantage : que mon âme reste fière.

Les sages savaient depuis longtemps et la

guerre montre maintenant à la foule que la liberté pure, c'est-à-dire la faculté d'agir à son gré, n'existe pas. Ce qui existe, c'est la servitude, tous les hommes, tous les êtres, même les plus puissants, étant soumis à des lois.

Aujourd'hui, nous avons le choix entre la discipline française et la tyrannie allemande. Tout notre pouvoir est de préférer l'une à l'autre et toute notre noblesse, la bonne détermination prise, de servir sans bassesse. Car on peut obéir dignement ou en se dégradant. Il n'y a pas de liberté, mais des degrés dans la servitude. On voit, sous le joug, des héros et des laquais. Au regard du laquais, le héros est un homme libre.

L'important est de distinguer la bonne et la mauvaise obéissance et de reconnaître, parmi les lois, celles auxquelles la nature de l'homme lui commande de se soumettre. Il y a du mérite, de la beauté, à céder, par raison, à ces lois inéluctables. On commet une faiblesse en se pliant bénévolement aux autres. L'homme libre ne prodigue pas sa docilité.

Mais où sont les lois nécessaires ?

Dans l'ordre matériel, on commence à les connaître. La pesanteur est une loi qu'il faut subir, bon gré mal gré. Si l'on se révolte contre elle, on

ne s'appelle pas un homme libre, mais un fou. Les fous s'élancent dans les airs par la fenêtre. Les gens raisonnables acceptent l'obligation de passer par l'escalier pour aller trouver la rue. Ils savent que l'humiliant esclavage n'est pas d'obéir à la loi qui nous rive au sol. La connaissance d'autres lois nous aiderait à conquérir les airs sans violer la pesanteur. Mais on ne connaît pas encore ou l'on connaît mal ces autres lois : voilà la faute. Des gens hardis et des savants consacrent leurs soins à les chercher ; dès qu'ils les ont formulées, des industriels s'ingénient à les appliquer, donc à s'y soumettre. On nomme cela le progrès, ce qui prouve que, dans l'ordre matériel, le dernier terme du progrès n'est pas la liberté, mais la servitude intelligente de l'homme à l'égard des lois inéluctables.

Dans l'ordre moral, c'est la même chose, et les amis de la liberté n'ont pas à s'insurger contre les lois, mais à les connaître, afin de se soumettre à elles seules.

Ainsi se trouve bouleversée plus d'une notion familière à nos esprits.

Nous aimions à inscrire la liberté dans nos institutions. Rien de plus vain. Il ne s'agit pas d'instituer la liberté, mais l'ordre.

Nous parlions de nos droits d'hommes libres. En matière de liberté, nous n'avons pas de droits, mais deux devoirs : obéir aux vraies lois et nous délier des autres.

Que chacun exerce sur ces formules son intelligence et son cœur : alors on verra des hommes sages et fiers.

La grande loi présente est de sauver la patrie. A la mobilisation, chacun se trouvait en face d'une quantité d'obligations, dont une seule valable. Il a fallu couper les entraves, se libérer des anciens devoirs, s'affranchir de liens considérés dans la paix comme sacrés, et, les mains libres, l'âme maîtresse d'elle-même, s'offrir à une servitude nouvelle : ainsi s'exerçaient à la fois les deux devoirs d'indépendance et d'obéissance. Les belles âmes, dit-on, aiment à secouer le joug : les Français qui ont violemment rompu toutes leurs chaînes pour céder à la plus sainte des lois ont goûté, au milieu même de leurs larmes, une jouissance sans égale. Si vous en doutez, comparez la paix de leurs cœurs aux angoisses des indécis, qui, sous mille prétextes, sont restés à l'arrière. Celui-ci se devait à ses enfants, cet autre à ses affaires, d'autres à leurs habitudes, à leurs vices, à leur poltronnerie. Nous avons toujours des attaches. Il s'agit de les

briser : c'est le devoir de liberté. Que tous les Français deviennent libres de cette manière et la liberté, mot creux dans les institutions, s'appellera, dans les mœurs, une vertu.

Un citoyen se croit libre s'il choisit son souverain. Cependant, avant de voter, il s'informe des préférences du préfet, dont il a peur ; il se préoccupe des services que lui rendra l'élu et s'inquiète, s'il tient boutique, de l'opinion de ses clients ou de ses fournisseurs. Il a une loi auguste devant lui : le bien public. Il s'en affranchit pour obéir à des quantités d'autres, sans valeur. C'est un esclave.

Il est vrai qu'on a tort de proposer à ce pauvre homme un devoir si haut. On ne s'élève pas plus facilement à la connaissance du bien public qu'à celle des grandes lois qui régissent la nature. Voulez-vous que les Français soient libres, c'est-à-dire soumis seulement à des lois raisonnables ? Laissez donc à des gens capables de légiférer sagement le soin de faire régner l'ordre dans la nation. Qu'on exige du souverain des garanties de compétence, de continuité, de responsabilité. Qu'on n'attende pas de lui la liberté, mais des lois prudentes.

Et que les citoyens libres ne se rebellent pas contre les lois, ni contre ceux dont la tâche difficile

est de les édicter, mais contre les basses tyrannies, qui pèsent lourdement sur la plupart des hommes.

Lorsqu'on a occupé les tranchées pendant quarante jours sans relève, on a l'âme un peu folle au cantonnement. On passerait bien les cinq jours de grâce à courir à l'aventure. Pour occuper la troupe, la distraire, donner aux membres engourdis quelque mouvement, on prescrit une promenade à la forêt voisine. Tout ce monde a perdu l'habitude de suivre en rang. Faut-il les obliger à rester bien groupés et alignés ? Assurément. Voici qu'on croise une petite troupe. Ce sont des territoriaux, qui paraissent harassés et marchent à la débandade. Nos types entrent en joie et j'écoute leurs réflexions.

— As-tu vu ces pompiers ?

— C'est des vieux. Ça ne sait plus se tenir.

— Tu parles d'un défilé !

Peu après, nous rencontrons une compagnie de jeunes soldats, de cette jolie classe 15, que nous aimons tous. Les hommes échangent, en connaisseurs, leurs impressions. Ils sont contents et fiers de leurs petits camarades. Ils admirent leur ordre impeccable, leur allure crâne, la tête haute, le jarret tendu.

Feront-ils comme eux ? Livrés à eux-mêmes, je crois que non. Mais les chefs sont là, pour imposer

la belle discipline. C'est bien ennuyeux de rester en ordre. On s'est arrêté pour allumer sa pipe ou pour causer avec un passant : il faut rattraper en courant les camarades. Il fait chaud. On a vidé son bidon ; si l'on était libre, on entrerait, au premier village, chez le marchand de vin. Moi-même, ce matin, je me sentais las à la fin du chemin. Il y avait encore deux kilomètres à tirer, et je voyais, à deux pas à ma gauche, un talus tapissé d'herbe douce ; libre, je m'y serais jeté avec délices. Un de mes hommes, qu'on surnomme le Tunisien, avait grand soif. Il n'a pas été libre de boire, car je lui ai retiré des lèvres le grand verre de vin blanc que, pendant la pause, une bonne femme, malgré la consigne, venait de lui verser. C'est triste, toutes ces entraves à la liberté. Il faut s'y faire. A la fin, ils se mettaient d'eux-mêmes au pas cadencé en traversant les villages. Au retour, nous nous sentions heureux. Si nous avions traîné comme un troupeau, nous serions rentrés fourbus et fâchés.

Faut-il donc faire l'éloge de la servitude et mépriser toute liberté ? Il faut rendre à l'autorité, à la hiérarchie, à l'ordre, un culte fervent et accepter avec sagesse de dures contraintes, mais on peut, on doit, dans la discipline même, garder l'âme libre.

Aux armées, on sent avec acuité le prix de

l'obéissance. Nous savons que nous libérerons la France par notre zèle à servir. Jamais pourtant je n'ai aimé la vraie liberté comme ici.

C'est que nous avons détaché nos cœurs des liens coutumiers. Non seulement les soldats se sont arrachés, pour venir se battre, à leurs affections les plus chères, mais le sacrifice de leur vie est fait, sans retour, depuis le 2 août 1914. Comment, ainsi libérés de ce qui domine légitimement le commun des hommes, accepterions-nous de courber la tête sous des contraintes équivoques ?

Les âmes serviles sont rares dans ces temps héroïques. On en rencontrait beaucoup dans la paix. De certains officiers trop dociles, on disait familièrement entre camarades qu'ils avaient la *frousse*. Ce mot flétrissait une tare, dont je n'ai pas trouvé trace ici. Elle consistait à trembler devant les chefs et à craindre les responsabilités. Un militaire sujet à se laisser diminuer ainsi n'est pas digne de l'uniforme. Il a peur, parce qu'il se méprend sur le rôle et la puissance de ceux qui ont autorité sur lui. Il attend d'eux, sans doute, son avancement ou des avantages divers. S'il leur demandait seulement des lumières et des directions pour son service, il serait un bon soldat et un homme digne. Quant au succès de sa carrière, il

aurait la fierté de le devoir à sa valeur. J'obéis aux chefs, non pour tirer profit de ma docilité, mais parce que c'est ma loi. Le souci de bien servir, trop naturel chez un homme dont la vie est d'avance offerte en gage, détermine mes actes et, hors mes obligations de soldat et le respect que je dois à ceux qui ont qualité pour les prescrire, je n'accepte ici les ordres d'aucun maître.

Les Français, après la guerre, se familiariseront avec cette façon raisonnable de concevoir la liberté individuelle.

Neuf de nos départements paient du plus dur esclavage les libertés que nous avons prises inconsidérément contre l'ordre et la puissance de la nation depuis quarante ans. Nous affranchirons notre pays de la servitude allemande d'abord. Nous nous attacherons ensuite avec fermeté à tous nos devoirs envers la Patrie, mais à nos devoirs seuls : nous deviendrons ainsi des citoyens libres, sans y penser.

IV

FRÈRES D'ARMES

J'ai reçu, au début de la guerre, d'un camarade promu sous-lieutenant, une jolie lettre :

« Mon vieil ami. Me voici transformé en officier. Depuis ce matin, j'ai un képi de sous-lieutenant, un sabre, les mains gantées, un petit galon aux manches. Je reçois les saluts de la troupe et les honneurs des sentinelles. Tu conçois mon émotion. Je ne parle pas du chatouillement de vanité : on est homme, c'est-à-dire un peut sot, et l'on a, même à mon âge, des joies ridicules, comme les enfants, qui voient qu'on admire leur beau costume. Quand j'ai aperçu de loin le premier soldat qui allait me saluer, j'ai rougi. J'ai remarqué qu'il jetait sa cigarette et remettait en place un bouton de sa capote. Je me suis dit : « Ça y est. Il va me saluer ! » Cela n'a pas manqué. Il m'a fait un grand salut, en me regardant dans les yeux, comme si j'avais

toujours été officier. Je lui ai répondu gentiment : j'étais si content !

« Après lui, une quantité d'autres ont passé, aussi gracieux. Presque tous ont mis dans leur geste une belle conviction. Les soldats de tous les pays ont-ils ce regard franc, quand ils saluent ? Je trouve qu'il faudrait avoir le cœur mal placé pour ne pas aimer tous ces hommes. Le salut est une marque de respect, c'est-à-dire le signe de quelque chose qui aujourd'hui n'existe guère que dans l'armée. Rien n'élève un homme comme de sentir qu'on le respecte. Dans ces saluts de soldats, j'aperçois aussi de la confiance, et c'est émouvant. J'ai naturellement envie de répondre à cette confiance et d'être digne de conduire ceux qui se livrent ainsi. »

Oui, les soldats se livrent à leurs chefs. Il y a huit jours, au cantonnement, le colonel réunit tout à coup les officiers. Grand émoi. On va porter les tranchées à 500 mètres en avant. Les deux compagnies qui se reposent ici rejoindront le front dans une heure pour participer à l'opération. Celle-ci peut coûter cher, et les hommes, aussitôt avertis, montent leurs sacs, s'équipent silencieusement : c'est le trouble inévitable des premières minutes. Nous allons et venons par les rues. Les « types » ont le visage tourné vers nous. De toutes parts, des

regards pénètrent au fond des nôtres. On veut savoir ce que pensent les officiers, ce qui se cache dans leurs âmes. Les yeux inquiets se livrent, mais implorent aussi : « Vous venez avec nous, n'est-ce pas ? Vous êtes les chefs. Vous pouvez compter sur nous ; mais, nous aussi, sur vous ? » Comme mon jeune camarade, qui répondait gentiment aux grands saluts, j'ai regardé avec bonté tous ces yeux mendiants.

Nous ne savons pas au juste, en France, quels sont les rapports des officiers et des soldats dans l'armée allemande. Chez nous, la fraternité d'armes la plus étroite existe entre tous ceux qui portent l'uniforme. On a discuté si les officiers avaient tort ou raison de tutoyer les hommes. En fait, dans cette guerre, c'est une pratique à peu près générale.

Du côté des officiers, je vois bien d'où est venu le besoin de tutoyer. A la caserne, en temps de paix, les hommes se tutoient entre eux et ce n'est pas extraordinaire : ils sont du même âge et également jeunes. A la guerre, ils se tutoient aussi. C'est plus remarquable. On trouve, dans la même compagnie, un bleu de la classe 17 et un barbon de la classe 91, avec des cheveux gris, l'épaule voûtée, des rides : ils vivent ensemble comme des frères et, si l'un d'eux disait *vous*, l'autre « l'aurait

mauvaise ». A tous ces gens, si simples entre eux et dont on partage l'existence, on est naturellement tenté de parler leur langage. On ne se tutoie pas entre officiers, sauf entre camarades de promotion de l'active. Cependant, on voit partout des gens qui fraternisent et soi-même on n'a personne à qui dire ce *tu*, ce *toi*, qui viennent si volontiers aux lèvres. Pour moi, c'est très simple : entre soldats on se tutoie ; je suis soldat, je tutoie ; cela sort tout seul.

Mais les hommes me disent *vous* et d'ailleurs ne s'étonnent pas de me parler avec respect. Reste à savoir s'ils acceptent volontiers que je les traite familièrement. En fait, oui. Pourquoi? Parce que c'est la guerre et que les rapports des hommes entre eux sont tout à coup devenus naturels et simples. Dans la paix, dans le civil, un chef observe toutes sortes de ménagements avec ses ombrageux subordonnés. Il dit *vous* à ces messieurs, qui parfois le haïssent. Ici chacun voit en l'officier un maître dans la pleine acception du mot, c'est-à-dire l'homme qui commande et protège. Le chef militaire est le père : les hommes acceptent son autorité, mais avec son affection. Au lieu de les scandaliser, le tutoiement les réconforte.

Si vous voulez connaître quelle conception ils se

font de leurs devoirs vis-à-vis des officiers, écoutez cette sentence, prononcée, un soir de relève, par un homme aviné, qui croyait avoir à se plaindre de son capitaine :

— Il peut bien tomber dans les betteraves ; *c'est pas moi qui ira le chercher.*

Il était bien en colère, le pauvre diable, et venait d'imaginer le châtiment le plus sensible qu'un soldat puisse infliger à son capitaine : le laisser sur le champ de bataille. C'est pourtant vrai que tout homme se considère, au combat, comme le terre-neuve de son chef. Nous savons, nous qui faisons notre devoir vis-à-vis de nos soldats, que chacun d'eux se tient prêt à nous porter, au péril de sa vie, sur ses épaules ou dans ses bras, quand un malheur nous arrivera. Comment voudrait-on que nous ne traitions pas ces enfants, dévoués jusqu'à la mort, comme nos vrais fils ?

L'autre jour, je donnais à mon ordonnance un ordre qui l'étonnait un peu. Ce brave garçon, croyant que je plaisantais, me montra ses dents avec un grand sourire et prononça :

— Mon lieutenant rigole ?

J'ai trouvé la formule charmante. Il y a de tout dans ces trois mots. D'abord, c'est plein de respect. Je n'ai jamais prié cet homme de me parler à la

troisième personne : cela lui est venu aussi naturellement qu'à moi de le tutoyer. Pour rien au monde, il ne dérogerait à cette loi. Quand les ordonnances causent ensemble, l'un dit :

— Mon lieutenant t'appelle.

— Lequel ? Le tien ou le mien ?

— Pas le mien. C'est mon lieutenant N***.

Ce « mon » est intangible et fait corps avec le grade. Il y a la troisième personne pour indiquer le respect ; le possessif pour marquer l'amour et le verbe rigoler pour la joie d'être des frères d'armes.

Des frères d'armes ! On nous raconte depuis bien longtemps que nous sommes tous frères : on l'a même écrit solennellement sur nos murs. Mais c'est la fraternité humaine, celle de tous les hommes entre eux, et les Allemands viennent de nous montrer ce qu'elle vaut. De la fraternité française, nous ne savions pas grand'chose avant la guerre.

Je voudrais faire comprendre quels sentiments d'amitié on ressent pour ces soldats nombreux parmi lesquels on vit, partageant les mêmes émotions, les mêmes dangers.

Un soir, les cuisiniers, qui savent tout, nous annoncent qu'une batterie de 75 va s'avancer jusque dans nos lignes mêmes et entreprendre, le

lendemain matin, de faire tomber la cheminée de H... [2], à trois kilomètres devant nous. Il s'agit d'une très haute cheminée d'usine, qui domine toute la plaine. Nous savons que les Allemands en ont fait un observatoire, d'où ils épient nos moindres mouvements, jusqu'au delà de notre troisième ligne, jusqu'à nos cantonnements de repli. Ils y ont installé de bons appareils d'optique, dont ils sont fiers; ils poussent, en effet, la coquetterie jusqu'à dépenser un ou plusieurs obus sur un seul homme qui se promène à l'arrière : ce n'est pas pour le profit, mais pour nous étonner.

Cette nuit-là, c'était mon tour de veiller. Le lendemain, à l'heure matinale choisie pour le tir, je prenais un peu de repos dans une mauvaise cave, à quatre mètres sous terre. Je n'avais pas un lit fameux : très peu de paille sur le sol dur et, pour oreiller, un sac à terre. Mais je dormais bien, quand un cri me réveilla brusquement :

— Mon lieutenant, qu'est-ce qu'elle prend ?

— Qui ça ?

— La cheminée !

— Allons, laisse-moi dormir.

Je recommençais à m'assoupir, quand un coup sec, un bon coup de départ de 75, fit résonner ma voûte. Un temps, sept à huit secondes, puis un

bruit lointain de tonnerre et, aussitôt, une sorte de crépitement très vif, qui m'étonna. Je me dressai à demi. Etait-ce une fusillade ?

Le silence se fit à nouveau. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis alors. Je verrai toujours cette caverne grossièrement étayée ; à mes pieds, le lamentable édredon, jadis rouge, que, depuis des mois, nous traînions de tranchée en tranchée ; au fond, sur une table sommairement faite avec des débris de porte, notre lampe fumeuse ; accrochée au mur de terre, nos jumelles, nos revolvers, un paquet de tire-feu pour lancer des grenades, des bidons innombrables, des périscopes, des lunettes contre les gaz asphyxiants, des musettes gonflées ; au-dessus de la table, sur une planchette, nos boules de pain, des bouteilles, des quarts. La lampe empestait et dansait. Les bruits du dehors m'arrivaient assourdis et je m'émerveillais d'être seul avec mes pensées, tandis qu'à deux pas on s'agitait si fort. Car le crépitement qui m'avait alarmé, c'étaient des mains qui battaient, comme au théâtre. J'en vins à me louer d'avoir eu la paresse de rester dans ce trou. Je tenais, pour assister au bombardement de la cheminée, la meilleure place. La voir tomber ? Je mets très bien cette image sur ma rétine, avec un bandeau sur mes

yeux. Tout le monde peut se représenter une cheminée qui s'ébranle, des obus qui fument autour d'elle, puis la transpercent, en soulevant une poussière couleur de brique ; tout à coup elle penche, se brise en trois pièces et s'affaisse dans un nuage. Mais entendre le claquement des mains des soldats à chaque obus qui frappe juste ? Je percevais ce bruit grêle et cela me donnait un coup au cœur. Dans le silence profond qui suivait, je pensais à tous ces Français, ivres de joie, tandis qu'on jetait à terre une usine de chez nous.

— Savoir si le Boche est resté en haut ?

Un prisonnier alsacien nous affirma quelques jours plus tard qu'un officier observateur avait été surpris, en effet, par le bombardement et qu'il s'était effondré avec la cheminée. En tout cas, la réflexion du soldat qui courait devant ma cave mit mon imagination là-dessus et je me représentai l'atroce agonie de l'Allemand au haut de sa tour. Les coups se succédaient. Les hommes maintenant n'applaudissaient plus. Sans doute étaient-ils haletants, comme moi-même. Il me sembla que mon âme vivait en communication ardente avec les leurs et j'éprouvai une vraie douceur à recevoir, les yeux fermés, les impressions joyeuses qui les agitaient. Mais voici qu'un cri déchire l'air, un cri pareil à

celui d'une bande d'écoliers rompant les rangs pour la récréation. Tous mes grands enfants chantent victoire ! Ah ! les chers bonshommes, que leur voix m'a paru claire, jeune, charmante et vive dans ce moment de délire ! Il valait mieux que je fusse loin. De près, j'aurais entendu des propos dépourvus de grâce. Ils disaient : *Bravo ! Hourrah ! Vive la France !* Mais ils prononçaient aussi, sans aucun doute, des paroles moins belles et n'envoyaient pas aux Boches des noms d'oiseaux. Qu'est-ce que cela fait ? L'essentiel est de savoir vivre certaines minutes. Il m'apparut, dans celle-là, que nous étions vraiment, eux et moi, des frères, c'est-à-dire les fils, jeunes et insouciants, d'une mère, pour l'amour de qui était poussé ce cri de triomphe. Que sommes-nous devant la patrie ? L'accent candide de leurs acclamations mettait ces hommes et moi-même à notre vrai rang, très humble. Pauvres petits soldats de la France immortelle, nous apprenions, en nous émouvant naïvement ensemble, à unir nos faibles cœurs et à nous aimer.

A vrai dire, il n'y a pas grand mérite à fraterniser avec la foule des soldats. Le peuple est bon enfant. Quand on le laisse à sa place et qu'on ne lui demande pas de penser ni de sentir au delà de ses moyens, il est naturellement docile et confiant.

Le merveilleux, c'est l'accord entre les officiers. Ceux-là, divers à l'extrême, vivent cependant dans la plus étroite intimité. Tout pourrait les désunir : la race, l'éducation, la religion, la fortune, l'âge, le caractère. Devant l'ennemi, les différences s'effacent. Il reste de braves gens, se serrant les uns contre les autres.

Un jour, au cantonnement, on nous annonce l'arrivée soudaine d'un nouveau régiment. Nous courons aux portes pour le voir défiler. Il faut dire qu'à la guerre, où les distractions abondent, on est assez badaud. Quand des soldats passent, on fait la haie, on écarquille les yeux.

Ces guerriers ayant formé les faisceaux et rompu les rangs, deux officiers se détachèrent de leurs camarades, entrèrent sans façon dans la maison dont nous encadrions la porte et, s'adressant à nos ordonnances, demandèrent :

— Est-ce qu'on peut faire « popote » ici ?

— Mais... la place est prise, mon lieutenant.

— Raison de plus. On va s'entendre avec les « collègues. » On paiera, vous savez.

Je m'avançai.

Celui qui avait parlé se campa devant moi. Mes yeux tombèrent alors sur un petit homme au bouc jaunâtre, à la figure hâlée, usée par le travail. Un

chiffon de képi tenait en équilibre sur un coin de sa tête. A chaque bout de phrase, il l'attrapait par la visière, le déplaçant un peu, comme s'il cherchait la manière la plus drôle de barrer son front malin. Court sur pattes, il portait une culotte extraordinairement large. Il avait un bon regard bleu et l'accent le plus pur des faubourgs de Paris.

— Mon cher Monsieur, je me présente : lieutenant B... Je suis officier de réserve. Je travaille dans l'épicerie. Et vous ?

— Moi ? lieutenant R...

— A propos, est-ce qu'on « boulotte » ?

Mes camarades s'étaient approchés. Nous formions le cercle autour de lui et nous commencions à nous divertir infiniment. Nous fûmes vite d'accord et les ordonnances s'apprêtèrent à ajouter des couverts.

— Au fait, dis-je, combien êtes-vous ? Deux ?

— Non, l'ami, vous ne voudriez pas ! Mettez huit, à moins que cet animal de G... ne nous fasse encore le tour de ne pas venir.

Il nous expliqua que G... c'était l'adjudant, un brave type, mais enragé pour le service et qui préférait ne pas manger que de négliger le moindre de ses devoirs.

Un adjudant ? Soit ! On se mit à table. Le joyeux

bonhomme prit la meilleure place, fit entrer la moitié de sa serviette dans le col de sa tunique, posa les deux mains sur ses courtes cuisses, nous regarda, de la joie plein les yeux, et, soulevant d'un geste vainqueur son minuscule képi, nous cria qu'il était de Ménilmontant.

Ce phénomène m'avait d'abord effrayé. Mais on le voyait si heureux d'être officier, de bien faire la guerre, de manger gloutonnement et de boire sec avec des camarades ou, comme il disait, des collègues, que sa joie peu à peu nous gagna tous. Le moins drôle, c'était la place vide de l'adjudant. Dame ! celui-là, je le redoutais vraiment, d'autant plus que son lieutenant ne cessait de nous dire :

— Ah ! quel type !

Je m'inquiétais aussi de l'amitié que professait pour l'absent un autre lieutenant, dont je ne pensais rien de bon. Celui-là s'était présenté assez cérémonieusement. Profession : instituteur dans une commune du bassin de la Loire et secrétaire de la mairie. Je connais la commune : c'est la plus révolutionnaire de toute la région ; son maire passe pour un sectaire redoutable. Je tenais devant moi le collaborateur intime de ce terrible homme. Nous causâmes et j'eus la surprise de trouver un garçon

aimable, posé, tout à son beau métier de soldat. Mais que serait son ami l'adjudant ?

— Le voilà !

A ce cri, jeté par l'épicier, toute la bande se lève, agitant les serviettes. Et l'adjudant fait son entrée.

— Messieurs et dames...

— Allons ! me glisse un camarade, en voilà encore un qui prend la vie gaîment.

Sa place était à côté de moi. Je le regarde : cheveux ras, tête de soldat quelconque.

Il s'asseoit, pose sa serviette sur ses genoux, mange lentement, se tait...

— Un imbécile, me dis-je.

Pourtant il faut recevoir honnêtement ses hôtes. J'avise un fond de bouteille, je le vide dans son verre et lui insinue, pour me mettre à l'unisson :

— Vous vous marierez cette année....

— Non. Pour une bonne raison, c'est que je suis curé.

— Patatras ! fait l'homme de Ménilmontant, à l'autre bout de la table.

Oui, patatras ! J'avoue que je ne m'attendais à rien de pareil.

— Et vous me connaissez, ajoute tout bas mon voisin. Je suis l'abbé G..., vicaire à N...

Il me nomme un des prêtres les plus intelligents,

les plus actifs de notre temps, un type d'apôtre, tout jeune encore et déjà fameux. Je le regarde attentivement : je découvre un beau menton volontaire, nettement découpé, une bouche fine, des yeux perçants, très enfoncés sous un front calme.

Les autres, les poilus, jouissent de notre surprise et les voilà qui demandent à l'adjudant de raconter sa « citation ».

L'abbé se fait prier. Mais, avec ces gaillards, il faut s'exécuter ou dire pourquoi. Il nous explique que personne ne voulait aller chercher un blessé, tombé devant les lignes ennemies. Il y court en rampant, avec l'espoir de donner l'extrême-onction sur place au malheureux. Il se heurte à une patrouille allemande. Il était seul, sans armes. L'officier, un Bavarois, braque son revolver à bout portant. Alors l'abbé regarde son homme bien en face et lui dit :

— Tu ne vas tout de même pas me tuer couché. Attends que je me lève...

L'autre croit que le Français appelle ainsi une troupe à son secours, et, pris de peur, file avec son monde.

Ce qu'il fallait voir pendant ce récit, c'étaient les yeux pétillants de joie de l'instituteur anticlérical.

Le lendemain, je rencontrai celui-ci. Nous par-

lâmes de sa commune pourrie, de son maire, de la politique qu'ils faisaient avant la guerre.

— Bah ! dit-il, on s'occupera de cela quand on reviendra. En attendant, j'ai bien dormi.

— Où ça ?

— Là, en face. Des draps propres. Un bon lit, mais pas très large.

— Comment, pas large ? Je le connais. C'est un lit à deux.

— C'est que justement nous sommes deux.

— Deux ? Avec qui couchez-vous donc ?

— Mais, avec le curé.

V

LA GLOIRE

Quel silence dans la plaine où nous sommes terrés ! Certes les canons font du vacarme et les balles miaulent aux oreilles. Mais il n'y a plus de cloches au sommet des églises voisines, plus de coqs dans les fermes, plus de chiens pour aboyer aux échos, plus de fouets claquant gaîment. J'ai eu souvent ici l'impression d'être au milieu de la mer. Notre cave est étroite et basse comme une cabine. Le grondement de l'artillerie dans le lointain ressemble à celui des vagues par gros temps ; et quand une bombe éclate dans le secteur, nos voûtes de terre frémissent comme la carcasse d'un navire. Si nous sortons la nuit pour prendre le quart dans la tranchée de tir ou aux postes d'écoute, nous croyons monter sur la passerelle et, fouettés par l'air du large, nous fixons les yeux sur l'horizon noir, comme des marins. Surtout cette plaine est morte comme l'océan. L'ouïe est peut-être le plus

aigu de nos sens. Je ne m'étais pas encore bien rendu compte que tous les bruits familiers dont vibre l'air des champs manquaient ici et déjà cette terre, à cause de son silence, me paraissait hostile et froide comme une nappe d'eau salée.

Cependant nos hommes réagissent. Ils sont gais et font, dans leurs trous sombres, des rêves lumineux. Hier, l'un d'eux paraissait morose. Un officier vient à passer :

— A quoi penses-tu, vieux ?

— Au pays, mon lieutenant.

— Tu le reverras bien, ton pays.

— Ah ! je ne sais pas trop. Enfin, quand on se chagrine, on lit les *citations :* ça ravigote !

Alors ce bonhomme, que je prenais pour un soldat d'occasion, s'intéresse aux héros et voudrait, peut-être, devenir un héros lui-même. Est-ce possible ? Mais voici bien autre chose. Nous avons, à la compagnie, un individu particulièrement dépourvu d'élégance. Il a toujours la figure sale et les vêtements mal boutonnés. Il est trapu comme un dogue et vilain à faire peur. Le mois dernier, dès que le jour tombait, il enjambait la tranchée et s'en allait, les mains dans les poches, une petite pelle sous le bras, du côté des lignes ennemies. Il y a là des cadavres nombreux d'Allemands. A chaque

voyage, il en enterrait plusieurs. Il revenait en jurant contre ces mécréants, qui laissent leurs morts dans les betteraves ; et nous lui donnions un peu d'eau-de-vie pour sa récompense. Vous pensez peut-être que nous étions quittes envers lui après cela? Je le croyais aussi. Mais hier, tandis qu'on parlait de je ne sais quel soldat cité à l'ordre pour ses hauts faits, il passa près de nous en grognant et je l'entendis murmurer :

— Ce serait peut-être bien mon tour, d'être cité !

Comment ! lui aussi, le fossoyeur, travaillait pour qu'on l'admirât et voulait que son nom fût affiché parmi ceux des braves ?

Ce diable d'homme m'a donné à réfléchir et j'ai, toute la nuit, tandis que l'ennemi tiraillait mollement en face de nous, médité sur la gloire.

Qu'est-ce que la gloire ? C'est le rayonnement souverain d'un être sur tous les autres. On peut faire une belle action et la tenir cachée. Pour qu'elle devienne glorieuse, il faut le concours de la foule. Un héros mesure la qualité de sa gloire à la quantité de ceux qui lui rendent hommage.

Et c'est pourquoi la gloire est à la fois si belle et si vaine.

Il existe un proverbe populaire qui ne tient pas compte de la gloire : *bien faire et laisser dire*. On

entend par là que nos actes valent par eux-mêmes, indépendamment du jugement des humains. C'est une opinion sage, mais orgueilleuse et méprisante. Serais-je donc seul juge de ce qui est bien ? Et les hommes, faits à l'image de Dieu, n'ont-ils pas des âmes propres, ainsi que la mienne, à s'émouvoir devant la beauté ? Je fais grand cas, quant à moi, de l'estime de mon prochain. Je vois un écueil, l'imbécillité populaire, qui en entraîne un autre, la perversité des batteurs d'estrades. Mais honneur à qui conquiert l'amitié des cœurs simples ! Devant la vertu éclatante ou le génie, toutes les âmes deviennent simples et toutes les admirations sont dispensatrices de gloire. Je plains le héros qui ne savourerait pas, comme une caresse divine, l'hommage d'une foule sincère.

Cependant, pour que la guerre où nous sommes engagés porte ses fruits, nous devons avoir d'autres soucis. Il faut d'abord la faire avec gravité. Les Saint-Cyriens, qui sont allés à l'assaut en gants blancs, ont eu le rôle enviable d'écrire, au début de l'épopée, la page la plus émouvante et la plus jolie. Il faut que nous tracions toutes les autres d'une main rude. L'autre jour, au cantonnement, notre capitaine avait prescrit une théorie morale. Nous l'avons faite sur les devoirs des pères de famille

à la guerre. J'ai expliqué aux braves gens qui formaient le cercle autour de moi que, plus on avait d'enfants, plus on devait se battre avec ardeur. La perte d'un célibataire est plus funeste à la patrie que celle d'un chef de famille, parce que le premier meurt tout entier, tandis que l'autre laisse des enfants pour le continuer. Un père sait, d'ailleurs, mieux qu'un autre pourquoi il se bat : il défend avec tous ceux de son pays, son propre foyer. Et le fait est que, parmi les hommes qui m'entourent, les meilleurs soldats sont ceux qui ont laissé à la maison quatre ou cinq enfants, dont ils montrent, avec attendrissement, les portraits à tout venant.

La gloire, aux yeux de ces gens-là, c'est de la fantaisie. Aux miens, elle a un plus grand tort : c'est d'être, dans un temps où l'on est tenté de faire argent de tout, même de ses vertus, une trop bonne affaire.

La gloire, c'est la renommée aux cent voix, la *fama* antique : et la renommée, avant la guerre, s'acquérait par un autre moyen que l'héroïsme, par la publicité. L'or classe les hommes et nous voulons tous avoir de l'or. A cette fin, nous avons besoin d'être rapidement connus et recherchés par a foule. Certaines agences procurent la gloire commerciale et, par elle, la richesse, moyennant des

versements généralement élevés. Dans le monde des savants, des artistes, des écrivains, on s'enrichit aussi en publiant ses mérites, en paradant, en sonnant la trompette : le cabotinage est la plaie du siècle. Ce que recherchent à grands frais tous les marchands de pilules et d'esprit, un héros peut, en un seul jour, le conquérir par un geste heureux. Un bon coup de sabre vaut alors mieux que cent mille francs d'annonces dans les journaux.

J'aurais honte d'avoir osé ce rapprochement entre la gloire et la publicité. Mais nous rentrerons dans nos cités, après la guerre, avec des âmes régénérées, qu'il faudra garder jalousement de toute souillure. Craignons de faire jamais un usage vil de nos grands souvenirs.

La gloire est un précieux, mais lourd fardeau. Quand on a conquis, par une belle action ou par une œuvre fameuse, l'estime et l'amour des hommes, on appartient à la foule, et la foule est exigeante. Elle n'est jamais rassasiée de gloire et veut que son héros demeure éternellement digne de ses hommages. Pour la plupart des soldats, c'est facile : ils meurent et leur belle image est, dès lors, immuable ; s'ils survivent, ils cessent, du moins, la guerre finie, de se montrer à tous les regards.

Mais je plains ceux qui, ayant, par leur génie,

conquis un jour la renommée, se doivent et doivent à tous les hommes d'entretenir sans répit leur propre culte. Cela ne demande pas, hélas ! que de nobles efforts. Il ne suffit pas de donner de nouveaux sujets d'admiration : il faut se garder sans cesse des mille écueils de la popularité, répondre en souriant à toutes les acclamations et se dérober à des quantités de sommations stupides. On devient le gardien de sa gloire : on la débite, tantôt avec parcimonie, tantôt avec plus de générosité : on use sa vie en marchandages sans élégance. Je ne sais rien, pour ma part, de décevant comme le spectacle que donnent, dans leur cabinet, plusieurs de nos grands hommes, pris entre la crainte de voir tomber leur nom dans un oubli injuste et le dégoût des combinaisons mesquines, où ils doivent entrer pour le maintenir à sa vraie place. Si, comme je le crois, c'est la simplicité du cœur qui permet seule de goûter le bonheur, ceux à qui la gloire a souri un jour risquent de n'être jamais parfaitement heureux.

Faut-il donc redouter la gloire ou la dédaigner?

Il faut, je crois, l'aimer, mais non pour les jouissances qu'on en retirerait soi-même. Il faut l'aimer pour le bien général des hommes, à qui les beaux exemples et les spectacles lumineux sont nécessaires.

Nous venons d'en avoir ici un exemple. Un de nos plus jeunes camarades a fait, il y a peu de jours, un coup de main heureux. Le général commandant l'armée avait prescrit à notre régiment de lui envoyer, coûte que coûte, un prisonnier. C'est notre ami qui est chargé de la petite expédition. Il part avec quelques hommes, enlève un poste allemand, dont il tue le chef à bout portant. Il revient, après une lutte courte, mais très sanglante, et ramène un beau gars tout blond, aux grands yeux ahuris. Il n'y a pas toujours un grand mérite à faire un prisonnier, mais quand on le fait ainsi, sur commande, et qu'on va le chercher dans la tranchée d'en face, non pas à l'heure de son choix, mais à celle qu'a fixé arbitrairement le commandement, l'opération vaut des éloges et notre ami sera cité parmi les braves.

Le lendemain, nous discutions avec une grande vivacité, entre camarades, sur la manière dont il avait conduit l'opération.

Ayant trouvé un élément de tranchées allemandes inoccupé, il y avait placé le gros de sa patrouille pour s'avancer lui-même, accompagné d'un seul homme, vers la tranchée voisine. Il s'agissait de savoir s'il avait bien fait de s'exposer ainsi. Les uns l'en louaient. D'autres estimaient

qu'en s'aventurant aussi hardiment il était sorti de son rôle de chef, au risque de laisser décapiter sa petite troupe et, par suite, de la perdre tout entière.

Nous nous échauffions un peu, quand l'un de nous laissa tomber ces sages paroles :

— Mes amis, ne discutons plus. Nous sommes tous dans un grand état d'énervement : voilà la seule conclusion de nos vains propos. Et si nous sommes énervés, c'est que chacun de nous envie secrètement un heureux camarade. C'est d'ailleurs très honorable pour lui, aussi bien que pour nous. Cela prouve qu'il a été un héros et que nous désirons tous ardemment trouver une occasion prochaine de nous conduire, à son exemple, avec vaillance.

Rien n'était plus vrai. Oui, nos cœurs battaient : salutaire jalousie, génératrice d'héroïsme ! L'envie est haïssable : c'est un sentiment bas et honteux ; et, s'il y a des âmes assez mesquines pour considérer avec dépit les honneurs qu'a mérités un brave, il faut les plaindre. Mais on peut être jaloux de sa bravoure, c'est-à-dire avoir le désir aigu de l'égaler. La gloire met de ces ardeurs dans les âmes et c'est pourquoi elle est aussi bienfaisante à ceux qui la recherchent, qu'elle est parfois funeste à ceux qui l'ont conquise.

Dans nos tranchées, son action est considérable. *Le Bulletin des Armées* publie des informations, des anecdotes, des chansons et, à la fin de chaque numéro, des citations. Ses rédacteurs pourraient supprimer tout le reste et ne donner que les citations. C'est pour elles qu'on veut avoir ce journal et qu'on le lit. J'ai vu de braves gens, à plat ventre sur la paille boueuse de leurs gourbis, qui lisaient chaque citation lentement, mot à mot, en suivant les lignes avec leurs gros doigts.

Ont-ils l'ambition d'être cités à leur tour ? Pas tous. Il en est que tant d'honneur effaroucherait un peu : ce sont les modestes. D'autres, pères de famille, déjà rassis, sont appliqués simplement à leur devoir et leur ambition n'est pas qu'on les nomme dans les journaux, mais de s'en aller, la paix signée, embrasser la femme et les enfants.

Mais tous, sans exception, admirent les camarades cités. Ils admirent, voilà la grande affaire. J'aime la gloire, qui rayonne de toutes parts autour de nous dans cette guerre, pour le grand service qu'elle aura rendu aux âmes françaises en restaurant en elles la faculté d'admirer avec désintéressement.

Ainsi les hommes barbus, qui pataugent dans la terre glaise avec moi, se refont un cœur pur.

Non seulement ils s'accoutument, en servant simplement la patrie, à aimer le devoir, source de toute joie, mais ils s'exercent à porter au-dessus d'eux des regards exempts de haine. On leur avait dit que, pour être heureux, il fallait utiliser tous ses droits et rechercher les jouissances les plus variées. On pourra, après la guerre, leur expliquer, sans risquer d'être bafoué, que les plus avisés sont encore ceux qui aiment le travail et qui, leur journée faite, trouvent, pour s'y reposer, un foyer sobrement meublé, mais bien peuplé. On leur avait conseillé de ne supporter aucune supériorité, tous les citoyens étant égaux, et voilà que leurs yeux s'émerveillent à contempler des hommes plus beaux que les autres.

Que restera-t-il alors des principes sur lesquels reposait la société corrompue où nous vivions ? Pourra-t-on tromper encore, avec des formules désormais discréditées, des gens qu'on avait artificiellement rendus égoïstes, désordonnés et haineux, tandis que, par la vertu de leur bonne race française, ils devaient naturellement demeurer sages et généreux ?

Quant à la gloire, aimons-la, si nous avons le temps. Et vous, dont les cœurs nous suivent, ne soyez pas scandalisés d'un pareil propos. Nous ne

combattons pas pour la beauté du geste. Nous voulons corriger les Allemands et que la France sorte de l'épreuve non seulement sauve, mais agrandie. Tout le reste est de l'accessoire. Nos âmes sentent ainsi. Faites des rêves de gloire pour ceux que vous aimez ; voyez notre image, s'il vous convient, avec des épées flamboyantes à la main et des lauriers au front : rien de mieux, cela doit être. Pour nous, cette guerre est une chose plus positive.

VI

ALOUETTES, COQUELICOTS, SOURIS

Mes parents possédaient une collection reliée de *L'Univers Illustré*, datant du commencement du second Empire, je crois. Quand j'étais enfant, on me permettait de regarder les images et de lire, au-dessous, les légendes. J'ai vu défiler ainsi tous les personnages de la cour impériale et je garde principalement le souvenir des voyages incessants que faisaient LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice des Français pour inaugurer des chemins de fer ou saluer des villes, grandes et petites. J'aimais à contempler l'auguste barbiche du souverain, tracée à coups de petites lignes ondulées, dont chacune figurait à mes yeux un vrai poil d'après nature. Et jamais on ne m'empêchera de mettre ensemble dans ma pensée l'art perdu de la gravure sur bois et la mode, qu'on retrouvera, nous dit-on, des crinolines majestueuses et bouffonnes. A force de tourner les pages, j'arrivai lentement à

la guerre et, peu à peu, à la Commune. Je suivis ces deux drames avec passion. Mes yeux s'écarquillaient à regarder les barricades et je contemplais avec angoisse les mines patibulaires des fédérés, les visages suppliants ou résignés des otages, les étonnantes mèches d'encre noire qui représentaient des flammes sur les toits des Tuileries ou de la Cour des Comptes. Pendant ce temps, ma mère, au piano, jouait *Le Printemps*, de Grieg. Depuis, j'ai souvent entendu cette jolie page, au concert ou dans des salons. Chaque fois mon cœur s'est contracté, comme si des balles de guerre civile crépitaient tout à coup.

Comme les notes de Grieg, qui font à mes oreilles un bruit de mitraille, il y a un petit nombre d'êtres et d'objets, qui sont, dans la tranchée, les familiers, les amis de nos sens : désormais nous ne pourrons plus les voir, les entendre, respirer leur parfum, les toucher, sans retrouver la guerre, dont la hantise nous possédera, par eux, jusqu'à la mort.

J'ai dit qu'on ne percevait aucun son dans la la plaine où nous avions creusé nos trous l'hiver : pas de cloches, pas de chiens, pas de coqs. Le printemps, l'été, qui sont venus, n'ont d'ailleurs ramené aucun de ces bruits. Je sais une cloche voi-

sine [1], mais elle est à terre et en pièces : les soldats la débitent en menus morceaux et en font des bagues, plus recherchées que celles d'aluminium. Je sais un chien tout proche : tandis que j'écris, il veille sur le parapet d'un poste d'écoute. Mais il n'a pas le droit d'aboyer : sa consigne est de flairer l'ennemi, de prendre l'arrêt et de se taire. Quant aux coqs, j'avoue que, l'autre jour, à l'aurore, je les ai cru revenus. Des Hessois de la Garde, en face de nous, se réveillaient en poussant des cris d'animaux. Les fantassins de France répondirent avec éclat, tant et si bien que, de chaque côté et de proche en proche, le chant du coq a peut-être retenti, ce matin-là, vers notre gauche jusqu'à la mer, vers notre droite jusqu'à Belfort.

Une voix s'est pourtant échappée de la terre morte un jour de février. Elle n'a cessé, depuis, de retentir à chaque aube et d'enchanter notre désert : celle des alouettes.

J'étais dans un de ces abris boueux que nous fabriquions maladroitement au début, quand, au lever du jour, je crus entendre un cri d'oiseau. Un homme sifflait peut-être dans quelque cave. Mais la note était si pure, si fraîche, elle se précipitait en appels si vifs et, peu à peu, elle se répandit avec tant de maîtrise dans toute la plaine, emplissant

de joie notre ciel désolé, que je sortis. Je restai longtemps immobile, à écouter....

— C'est joli, ça, mon lieutenant.

A côté de moi, j'aperçus le visage illuminé de mon ordonnance. Etait-ce pour mieux entendre ou pour mieux voir que le brave garçon présentait au soleil levant ses deux rangées de dents humides ? Il paraissait en extase.

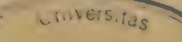
Depuis ce jour, les alouettes sont nos amies. Personne ne vient nous voir au front. Ces petites bêtes seules nous lient au reste du monde. Comment ne les aimerions-nous pas ? Nous n'avons qu'elles.

Est-ce la nouveauté du concert qui nous émerveilla si fort la première fois? Le plaisir était rare. Mais notre émotion venait d'une source plus profonde. Nos âmes participent aux événements sans les voir. Nous avons des lueurs et tout à coup la grandeur de la scène et la signification de nos actes nous apparaissent. En dehors de ces minutes, où nous savons vivre, nous agissons avec la simplicité des enfants. Ils sont sages, sans se douter qu'ils préparent, avec leurs petites vertus, cette merveille de Dieu qu'est une belle vie. Nous sommes disciplinés, attentifs à nos devoirs de soldats, mais insouciants du reste et ne réfléchissant

guère que nous écrivons une épopée. C'est mieux ainsi. Mais il est bon que parfois une secousse éveille nos esprits engourdis. Les contrastes nous donnent cette secousse. Quand nous apercevons soudain la médiocrité d'un être ou d'un objet, auquel nos yeux donnaient une autre taille, nos nerfs se crispent et nous pénétrons, en éclatant de rire, au fond de la misère humaine. Quand une alouette s'élève d'un champ de bataille, elle révèle la douceur de vivre à des gens qui s'étaient familiarisés avec le voisinage de la mort. Ils écoutent, regardent dans l'enchantement et, s'ils baissent les yeux, voient un instant toute l'horreur des lieux où ils sont, toute la farouche beauté de la tâche qu'ils accomplissent. Voilà pourquoi le cœur bat dans ces minutes et pourquoi ce soldat, qui a vu tant d'autres alouettes dans sa vie et ne les a jamais regardées, a dit dans la tranchée :

— C'est joli, ça !

Certaines alouettes sont plus proches de notre cœur et d'autres moins accessibles, mais plus émouvantes. Les bonnes compagnes sont celles qui habitent dans le trèfle, derrière nos lignes. Elles vivent près de nous, sur une terre que nous leur avons gardée avec le rempart de nos corps. Elles bénéficient les premières de la protection



que nous donnons ici à toute cette France, dont les vallons et les plaines s'étendent jusqu'à l'Océan. Elles sont l'avant-garde du pays laborieux que nous couvrons. Laborieuses elles-mêmes, appliquées à leur besogne journalière, ce sont de charmantes ménagères, qui vont, viennent, papotent et vaquent à leurs affaires. Elles ne font point d'embarras, ne s'agitent pas, comme ces petites folles d'hirondelles, si effrontées, si sauvages, que nous ne connaissons pas ici et que nous retrouverons près de nos maisons, Dieu sait quand ! Elles sont la douceur et la grâce mêmes et, quand elles montent au ciel, si haut que nos yeux, pourtant rendus experts par l'habitude de découvrir les avions, ne peuvent plus les suivre, on sent bien qu'elles ignorent la beauté de leur vol, tant est simple, naïf, le cri d'émoi qui s'échappe de leur gorge.

Devant nos lignes, entre les Allemands et nous, il y a les alouettes tragiques. Combien de fois ai-je regardé ces petites bêtes, que tant d'horreur n'épouvante pas et qui chantent sur la mort? Elles nous montrent la vanité des querelles humaines. Des Allemands et des Français se battent : qu'est-ce que cela peut leur faire, puisque le soleil se lève et que la terre, même négligée par les hommes

ingrats et querelleurs, pourvoit fidèlement à la nourriture de leurs petits. Du parapet de la tranchée, quand on interroge la plaine mystérieuse où se terrent les soldats des plus formidables armées du monde, quelle surprise de voir surgir soudain cette chose gaie, qui sautille, fait des cabrioles et, tout à coup, s'enlève, nous transportant au ciel avec elle. Avec très peu d'imagination, nous faisons de ces alouettes françaises, alertes et promptes à dominer les nues à la face de l'ennemi, l'emblème de notre race primesautière et réfléchie, ingénieuse et gaie, qui chante, mais en s'élevant et qui vaincra.

Nous aimons nos alouettes comme des messagères de gloire, annonciatrices de toutes les bonnes nouvelles. C'est leur cri qui nous a révélé le printemps, alors que nous courbions encore le dos sous le poids de l'hiver et vous allez voir quel bon signal elles nous donnent chaque matin.

Imaginez une nuit dans la tranchée et les veilleurs debout, prêtant l'oreille. La fusillade ne cesse guère. Elle est plus molle quelque temps et reprend tout à coup, on ne sait pourquoi. Nos hommes répondent peu. A quoi bon ? Sans cesse les Allemands envoient des fusées éclairantes. Rapides, très vives de lumière, elles sautent d'un bond à cin-

quante ou soixante mètres et meurent. Les nôtres éclairent avec moins de pénétration, mais plus longuement. Elles restent suspendues sous un parachute léger et, pendant des secondes qui paraissent interminables, jettent dans les herbes une lueur blafarde. On dirait que toute la végétation s'anime et que des ombres sinistres se meuvent devant les lignes. Nos hommes tiraillent contre ces fantômes et, de l'autre côté, les fusils partent aussi, mais vers le ciel. Car les Allemands, qui ne perdent aucune occasion de s'exercer au tir, visent la fusée. On dirait des gamins à la fête, qui veulent crever l'œuf sur un jet d'eau. Tout ce tapage de foire n'a rien de belliqueux. Parfois l'artillerie gronde. Si c'est la nôtre, on fait joyeusement l'inévitable réflexion :

— Qu'est-ce qu'ils prennent !

Si c'est la leur, on rit moins. Mais on a des mots qui consolent. Il paraît qu'il n'y avait plus d'aluminium pour les bagues. On en a commandé. Les Boches, bons commerçants, s'exécutent.

Les heures sont longues. Le froid, l'obscurité, le silence, l'immobilité, le danger aussi lassent les plus courageux. Quand on prenait la garde au quartier, dans l'active, les cloches des couvents d'alentour annonçaient l'heure. Ici, point. Et presque

toutes les montres sont cassées. Quand donc arrivera le jour ? Le dos rond, la couverture brune pliée en deux ou en quatre sur la tête et les épaules, on marche en file indienne, tapant fort du pied, faisant dix petits pas à droite, puis, tous ensemble, après un demi-tour, dix pas à gauche. Tout à coup, on perçoit un grondement sourd. On s'arrête, on écoute. C'est une forte canonnade là-bas, tout au nord. Après quelques minutes d'attention, quelques réflexions sur la guerre, quelques blagues surtout, on reprend, avec un soupir, la marche dans la boue, attendant l'heure divine.

Car le jour, c'est la délivrance. Les cuisiniers apporteront la soupe chaude et le café. On reprendra la vie. La tranchée sera, en quelques minutes, nettoyée, décrottée, balayée comme un couloir de caserne. Le service de veille sera allégé. On respirera.

Cependant le jour ne vient pas. Le soleil, qu'on cherche derrière les lignes allemandes, demeure caché. Il est deux heures : c'est le caporal qui l'a dit. Alors on s'accoude sur le parapet, les yeux perdus dans le ciel gris, l'âme lourde.

Soudain, voici un cri, puis un autre, puis dix. Seigneur ! les alouettes s'éveillent ! Est-ce possible ? L'aurore n'a pas encore paru, mais le bonheur

entre dans les cœurs, comme à l'école, quand les élèves entendent la clochette libératrice. Il faut avoir pris la garde, comme nous, de longues nuits devant l'ennemi et connu l'ivresse des belles aubes guerrières au chant de l'alouette : alors on aime pour toujours ces oiseaux charmants, annonciateurs de toutes les gloires : le printemps, le jour, et — Dieu le permette ! — la victoire.

Il y a d'autres bêtes autour de nous, mais silencieuses et terrifiées. Celles-là ne sont pas sacrées et le soldat, qui a un fusil et sait s'en servir, les guette et, de son trou, sans permis, leur fait la chasse. Au petit jour, les bons tireurs se mettent à l'affût. Les postes d'écoute, tout à l'avant des lignes, sont merveilleux pour cela. L'art est de frapper les perdreaux à la tête. C'est très facile, pour ceux qui savent. Les autres, qui passent au large, pensent, en souriant, que la balle n'est pas perdue pour tout le monde et que, là-bas, quelque Allemand s'est peut-être trouvé à point pour l'attraper sur le nez. Tuer un perdreau n'est rien : il faut, pour se le mettre sous la dent, l'aller chercher dans l'herbe, direction de l'ennemi. Des hommes, qui peut-être feraient la grimace si on les priait d'avancer en rampant pour observer ou écouter, sautent sur le parapet et, à quatre pattes, impru-

dents jusqu'à la folie, riant de tout, des Boches et d'eux-mêmes, courent vers la petite proie, la fourrent dans leur poche et reviennent, presque aussi heureux que s'ils venaient de gagner la croix de guerre.

Un jour, un grand bonhomme, fameux tireur, voit remuer des betteraves. Il pousse le coude de son voisin :

— Un Boche, là, regarde.

— Un Boche ? Es-tu fou ? C'est un lièvre.

— Moi, je le prends pour un Boche. Et pan !

Il faut vous dire qu'on avait défendu deux jours plus tôt, à cause du gaspillage des cartouches, de tirer sur le gibier. Il met en joue, tue un lièvre magnifique et, son tour de garde fini, nous l'apporte.

Le joli, c'est qu'au rapport du lendemain figurait la punition d'un homme d'une autre compagnie, avec ce motif :

« A usé, malgré la défense formelle parue au rapport d'avant-hier, deux balles sur un lièvre, qu'il a manqué. »

Le Colonel, passant le même soir dans la tranchée et voyant, suspendue à notre porte, une belle pièce rousse, dont nous nous régalions à l'avance, écarquille les yeux et nous demande :

— Qu'est-ce que vous avez donné au bonhomme qui vous a tué cela ?

— Cent sous, mon Colonel.

— Pas trop cher. Quant à l'autre guignard, qui s'est fait punir, on va lui changer son motif. On n'a qu'à mettre : « A manqué un lièvre. » Ça vaut bien quatre jours.

— En effet, mon Colonel.

De quels oiseaux, de quel gibier pourrais-je encore vous parler ? Pas de corbeaux par ici, mais un nid de pie. La bête, depuis que nous sommes là, n'a pas paru. Son nid est très important : c'est un point stratégique. Quand nous avons appris notre histoire, nous nous sommes représenté les grands guerriers d'autrefois pâlissant sur des cartes, l'œil fixé sur les emplacements des villes fortes ou sur des passages et des défilés. Ici, c'est devant un tout petit tas de fumier, qui s'affaisse d'ailleurs d'une façon désespérante à mesure que les mois s'ajoutent aux mois et devant un arbre, au haut duquel est un nid de pie abandonné, que nous nous tenons en arrêt. Dans toutes les conversations militaires, qu'il s'agisse de patrouilles, de reconnaissances, d'attaque à faire ou à repousser, de tir d'artillerie à régler ou à prévoir, le nid de pie et le petit monceau de fumier reviennent, comme un *leitmotiv*.

Cela nous rend modestes et c'est très bien ainsi. Je tremble toujours qu'après la guerre, si nous avons la joie d'être encore là, nous ne nous prenions pour des hommes extraordinaires et ne soyons insupportables. Pour moi, si l'on m'interroge sur mes hauts faits et que je sois tenté de me glorifier, je penserai tout de suite au nid de pie et, si l'on insiste, au tas de fumier.

*
* *

Après cela, si l'on dit que la guerre était laide, tous ceux qui l'ont faite répondront que les coquelicots devant la tranchée n'étaient pas vilains à voir. Les coquelicots des champs de bataille resteront avec ténacité, toute notre vie, dans nos regards, comme le champ de l'alouette dans nos oreilles.

Avez-vous reçu, Madame, de votre fils, de votre mari, ou vous, Mademoiselle, de votre fiancé, de celui que votre cœur suivait dans les combats, un coquelicot de la guerre, bien étalé sur une feuille blanche, avec une date, une signature ? Conservez pieusement cette belle tache rouge, comme une relique sacrée.

C'est à quelques centaines de mètres en arrière,

aux abords d'un cantonnement[5], que j'eus, pour la première fois, la vision éblouissante des coquelicots de guerre. Nous sortions du village, un camarade et moi. La dernière maison passée, voici qu'à notre droite apparaît, dans un vallonnement tout proche, un immense champ rouge vif.

— Que c'est laid, s'écrie mon compagnon.

Je le regarde, puis les coquelicots.

— Ah ! ça, vous plaisantez ?

— Pas du tout. Ce sont de mauvaises herbes. C'est affreux.

On est officier pendant la guerre, mais on a, dans le civil, un métier ; et mon ami, tout officier qu'il fût, restait un peu l'ingénieur agronome qu'il avait été.

— Monsieur l'agriculteur, fis-je, vous parlez d'or. Cette jolie chose est un champ de désolation, mais tout de même je la tiens pour une merveille. Regardez bien.

Je lui expliquai que c'était aussi beau que de la peinture. L'argument parut irrésistible et je ressentis quelque fierté de l'avoir trouvé. Nos yeux ont des habitudes que la nature heurte rarement. Assez belle, assez riche pour n'avoir pas le goût de nous étonner, elle nous charme sans effort et nous connaissons, depuis l'origine du monde, tous ses

beaux secrets, que chaque saison nous rapporte fidèlement. Les peintres, moins puissants et moins désintéressés, doivent, pour captiver notre curiosité, recourir à des artifices, qui ne sont pas tous également heureux. Le plus grossier consiste à nous jeter dans la vue des couleurs extraordinaires. Ainsi, chaque année, aux Salons, voit-on des violets, des jaunes, des rouges, qui n'existent guère sous le vrai soleil des champs. Un de ces rouges, inconnu de nous dans la paix, parce qu'il se mêlait alors timidement à la blondeur des blés, s'est étalé tout à coup en nappes sanglantes sous nos yeux de guerriers. Quand un peintre a de ces hardiesses, on sourit. Si c'est la nature, on s'émerveille.

Je fus ravi de voir, les jours du repos passés, que, devant les tranchées, il poussait aussi des coquelicots. A l'époque des grandes batailles de l'Artois, ils ont enchanté nos regards et c'est à travers ces moissons sans valeur, mais d'une éclatante beauté, que nos soldats, gais chevaliers dans les fleurs, ont fait l'assaut. Peut-on dire qu'elles étaient sans valeur, ces moissons écarlates ? N'est-ce rien que d'avoir illuminé le dernier regard de tant de fils de France ? La terre sacrifiée, ne pouvant plus fournir de blé pour nourrir nos corps, nous a donné, pour l'éblouissement de nos âmes,

des rayons de lumière triomphale. A certains jours de deuil, la beauté des choses nous révolte. Mais la guerre que nous faisons n'abat point nos cœurs, elle les exalte. Tandis que, sur la dépouille de nos frères d'armes, nous jetons tristement des voiles de crêpe, Dieu, qui sait honorer les morts mieux que nous, répand à profusion, pour le mêler au sang de nos martyrs, le sang des fleurs guerrières.

Mille autres fleurs naissent autour de nos tranchées. Un jour, une fillette, avide de servir à sa manière la patrie, me fait demander par sa maman de lui envoyer le nom d'un soldat malheureux, dont elle sera la marraine. Je tombe sur un brave garçon, dont la famille est en pays occupé et je mets ma petite Française en rapport avec ce filleul un peu rustre, mais sympathique. Voilà la correspondance qui s'engage et les cadeaux de pleuvoir. Mon gaillard est dans la joie. Il me dit :

— Elle veut que je lui écrive les noms de mes enfants, cette petite. Je vais lui mettre ça sur une lettre.

Puis, prenant un air entendu, il ajoute :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mon lieutenant, je pourrais peut-être lui envoyer une fleur.

Huit jours après, la marraine m'apprend qu'elle

est dans l'admiration, que les soldats ont décidément des délicatesses étonnantes, que le sien a cueilli pour elle une belle fleur d'or.

Je comprends que c'est une de ces fleurs des champs, auxquelles les citadins comme moi ne donnent pas de nom, mais qu'ils aiment à regarder dans les herbes du printemps. La fleur était dans une longue lettre poétique, que m'envoie la la chère enfant, émerveillée.

J'avais rencontré le matin même mon bonhomme, accoudé sur un parapet, dans la tranchée d'arrière : sur une feuille blanche, il traçait de grands caractères informes.

— Ça te donne chaud, vieux brigand !

— Dame, oui, mon lieutenant.

— Quand tu pioches, tu n'as pas si chaud ?

— Dame, non, mon lieutenant.

Ce simple était-il donc capable d'écrire de jolies choses ? J'ouvre le papier précieux envoyé par la naïve enfant. Je vois des majuscules moulées avec art et mes yeux tombent avec effroi sur cette phrase : *La main sur mon cœur, Mademoiselle et chère marraine, je dépose à vos genoux, que dis-je ? à vos pieds, cet emblème de votre grâce champêtre.*

Le monstre, aidé de l'écrivain de l'escouade,

avait copié sa lettre dans *Le Parfait Secrétaire* et trompé une brave petite fille. Je fus tenté de me fâcher, mais la lettre, en cette aventure, importait si peu ! Dans sa gaucherie, l'acte de ce bourru me parut, à la réflexion, d'une grâce infinie. Pour un lourdaud, il connaissait assez bien les rites de la galanterie de chez nous : il avait su cueillir une fleur et l'offrir à sa dame.

Un jour vint où nous dûmes faucher sans pitié les herbes folles et leur parure. Toute cette végétation nous barrait la vue des positions de l'ennemi et permettait à celui-ci d'approcher, en rampant, presque jusqu'à nous. Un beau matin, nous lûmes au rapport que la compagnie allait toucher deux faux. Ces armes nouvelles furent reçues avec beaucoup de respect, dans notre poste de commandement, par deux de mes camarades et par moi. Aucun de nous n'avait jamais abordé de face des outils pareils. Je ne dirais pas que nous avions peur : nous étions comme des poulets qui auraient trouvé une brosse à dents. Le soir même, on commença à raser les abords des parapets. Bien entendu, les faux furent cassées dès la première nuit. Alors, on nous confia des faucilles. Quand le rideau de verdure était fait de vieilles betteraves montées, les hommes se servaient de leurs bêches. Il

restait une difficulté : faucher l'herbe dans le réseau de fils de fer.

Représentez-vous une nuit sans lune en pleins champs. Ici, pas de réverbères, ni de magasins. Les fusées éclairantes jettent une lumière folle, mais qu'on reçoit sur le dos, car, au bruit léger qu'elles font au départ, on se précipite à terre, le menton dans la boue. Vous direz qu'on n'a qu'à travailler les jours de lune. Mais la lune donne ses rayons à tout le monde, l'étourdie ; quand elle est là, les Allemands aperçoivent nos silhouettes, comme nous voyons les leurs et nous n'avons qu'à nous terrer tous. Il fait quelquefois tellement noir qu'on ne voit pas à un mètre de soi : alors il est vain de passer sa main parmi les fils de fer entremêlés, pour essayer de couper les fleurs et les herbes.

Un matin, au petit jour, je sors de mon trou : mes yeux se heurtent au brouillard. De la tranchée de tir, on voyait à peine à dix mètres dans la plaine. A cette heure-là, les hommes sont fatigués : c'est leur droit. J'étais pourtant bien tenté de profiter de l'aubaine pour faire arracher facilement ce rideau vert, qui, mêlé aux barricades de défense, nous bouchait la vue. J'attrape une bêche, je saute sur le parapet et je dis à deux ou trois types :

— Faites donc comme moi.

Un quart d'heure après, nous étions vingt devant le front et le travail fut vivement achevé.

En face, on entendait des coups de maillet : les Allemands enfonçaient des piquets en avant de leurs lignes.

Or, la nuit précédente, un caporal était venu dire à notre commandant de compagnie :

— Mon lieutenant, c'est plein de Boches dans la plaine. On devrait demander l'artillerie.

Notre ami, en homme pratique, avait répondu :

— Laisse donc les Boches tranquilles. Nous avons besoin, nous aussi, d'avoir la paix quand nous travaillons aux fils de fer.

Une heure après, un feu de salve partait d'un poste allemand, dans la direction de nos travailleurs. Les pionniers ennemis avaient achevé leur besogne, et n'ayant plus besoin de respect pour eux-mêmes, nous insultaient. Nous rentrâmes en grognant dans nos trous.

Ce matin de brouillard me parut favorable pour une vengeance. Je fis rentrer mon monde et annonçai, à la grande joie de tous mes gosses barbus, qu'on allait corriger les gens d'en face. Mais une inspiration me vint tout à coup. Pourvu qu'il n'y ait point d'hommes à l'arrière, dans la plaine : ils recevraient la rispote certaine des fusils allemands.

— Va donc voir, dis-je à un soldat.

Il revient en courant et me crie :

— Ne faites pas tirer, mon lieutenant. Toute la compagnie est dehors !

— Tu es fou ?

— Pas plus que d'habitude, mon lieutenant. Ils sont tous « après » chercher des fusées.

Le brouillard commençait à se lever ; à cinquante mètres à la ronde, on voyait, en effet, des hommes pliés en deux, qui scrutaient le sol. Çà et là, des groupes de trois ou quatre émergeaient d'un trou de marmite. D'autres, avec une baguette, écartaient les herbes en marchant gravement, comme des sourciers. A cette heure-là, d'habitude, ils viennent d'avaler un repas chaud et dorment dur. Mais il s'agissait de ces petites bagues, qu'on envoie aux femmes, aux sœurs, aux mamans, aux cousines, aux fiancées. Les soldats sont des poètes.

Il fallut bien les faire rentrer. Pour les consoler, je commandai les feux de salve promis.

— Ça va les faire danser, mon lieutenant !

Je ne sais s'il y eut beaucoup d'Allemands qui dansèrent. D'autres, en tout cas, nous fusillèrent rageusement. On put croire un instant à une attaque et mes camarades, réveillés en sursaut, m'auraient bien sauté à la gorge pour la fausse alerte. Ainsi finit

ma petite histoire de fauchage et de brouillard : quelques fleurs de moins, quelques bagues de plus.

Vous parlerai-je des betteraves ? Ah ! celles-là laisseront des souvenirs à tous nos sens : le toucher, la vue, l'odorat. Nous aurons été, dans cette guerre, saturés de betteraves. Nos pieds les connaissent, ces maudites. Je ne souhaite à aucun civil nos promenades nocturnes, faites tant de fois parmi ces plants de racines traîtresses et glissantes. Les plus solides d'entre nous s'y sont cassé les pattes.

Et quel cauchemar pour les yeux, quand, la nuit, au début de la campagne, on prenait leur feuillage sombre pour des silhouettes d'Allemands ! Un de nos jeunes amis, malin comme tout et qui vraiment n'a jamais eu peur, me disait l'autre jour :

— Je n'ai fait le sacrifice complet de ma vie qu'une fois. J'étais en avant de ma section. Je vois une ligne de tirailleurs ennemis, tout à coup, à dix pas de moi. Je fais coucher mes hommes. Je regarde avec acuité. Nettement je distingue des casques qui bougent. Alors je prends, dans cette situation désespérée, le seul parti possible. Je paie d'audace et, revolver au poing, je me précipite en avant, seul, criant de toute ma force, en allemand : *Ren-*

dez-vous! Vous êtes prisonniers! C'étaient des betteraves, qui hochaient la tête sous le vent.

Un seul souvenir agréable de cette plante pourra rester à quelques-uns d'entre nous : son parfum.

Un jour de juin, par une forte chaleur, je parcourais hâtivement des boyaux. J'allais rejoindre, à cinq cents mètres de mon poste, les officiers d'une compagnie voisine. Tout ce qu'on peut demander à de pareils chemins, en été, est de n'avoir pas d'odeur : vœu stérile quand il s'agit d'un passage fréquenté. Quelque rat crevé, quelque fond de gamelle pourrit toujours au fond d'un trou mal bouché. Dans les tranchées et dans tous les cheminements qu'on a creusés à leurs abords, on met des sacs de chaux et des baquets remplis de solutions antiseptiques pour sauvegarder la santé des hommes ; mais il n'est pas question de flatter leurs narines. La végétation de la plaine débordait au-dessus de ma tête et des plantes légères, à droite, à gauche, me caressaient le visage. Il me sembla soudain que je respirais un air tout chargé de miel. Peu à peu la sensation devint si forte que ma tête en fut grisée. J'eus envie de fermer les yeux pour jouir davantage de cette merveille. Etais-je en Grèce, à goûter les parfums de l'Hymette ? Un obus vint, avec un fracas désobligeant, me sortir de mon rêve. Je

me haussai pour regarder dans les champs. On n'y voyait que des betteraves montées en graines ; sur les tiges très hautes et touffues, des millions de clochettes vertes, fleurs ou grains, je ne sais trop, s'échauffaient au soleil de midi : elles embaumaient. Je ne pourrai pas, à l'avenir, mettre le nez sur un gâteau de miel, sans que mille souvenirs de la guerre ne montent à ma tête aussitôt.

*
* *

Si mes yeux tombent sur un nid de souris, ce sera moins gai, mais l'effet sera pareil. J'écris *souris* par euphémisme. Je veux parler de toutes ces petites bêtes malpropres, que le commun appelle des taupes, des campagnols, des mulots, des rats de divers calibres. Au début, nous ne connaissions guère ces compagnons d'infortune. Les premiers visiteurs de nos caves furent les vers de terre. Dans une caverne, sur une chaise boiteuse, volée par les Boches aux civils et reprise par nous sur les Boches, on était attablé, le dos contre le mur, l'estomac coupé par la table. Devant les yeux, à quarante centimètres, un pan de terre humide. Pour s'éclairer, une bougie de mauvaise qualité, piquée de travers dans une encoche de cette muraille.

Comme menu, des frites froides, ce qui est triste, ou de la purée de pommes de terre froide, ce qui est encore plus triste. Tout à coup, dans son plat d'étain, on reçoit un serpentin de terre molle. On lève la terre : voici un petit morceau de chair, bien lisse et pointu, qui sort de terre, se tortille, s'allonge et pend comme une larme rose.

— Vite, une allumette !

Une ordonnance fait jaillir la flamme, l'approche du lambeau pendant. Alors, comme des enfants, nous rions. Nous rions, parce que la bête, qui n'a pas l'habitude du feu, fait comme les jeunes chiens : d'un mouvement preste, si drôle et si vif qu'il agit électriquement sur nos nerfs, elle se contracte et disparaît. Des boîtes d'allumettes entières y ont passé. Parfois, quand, entassés pêle-mêle, officiers et ordonnances, dans le même trou, à écouter la pluie qui tombait au dehors, nous commencions à nous lasser un peu, un des soldats disait :

— Ah ! on va rigoler.

Il prenait la bougie et léchait les murs avec la flamme. A chaque ver qui rentrait chez lui sans prendre le temps des adieux, on riait et les heures passaient.

Maintenant, les vers ne viennent plus dans nos beaux abris confortables. Mais on voit des taupes

dans les boyaux. Le ventre en l'air, les petites mains roses ouvertes, ces mortes ont plus de tenue que leurs frères les mulots. Une fourrure soyeuse couvre entièrement leurs corps rondelet, gras et court comme une saucisse de Francfort. On dirait qu'elles portent mitaines. On ne voit de leur frimousse qu'un point blanc dans le cou : c'est la bouche. Pourquoi tous ces petits cadavres, chaque matin, au fond des boyaux ? Si elles sont tombées dans ces grands couloirs et n'ont pas eu l'agilité de fuir, en courant, le pied brutal du soldat qui passe, ne pouvaient-elles creuser le sol et s'enterrer ? Je les croyais plus habiles. A côté d'elles, des quantités de mulots écrasés, étripés, jalonnent le chemin. Ce n'est pas plus laid à voir, Mesdames, que les chevaux des *picadores* dans les arènes d'Espagne.

L'autorité militaire, qui veille sur l'hygiène de la troupe, désigne, dans chaque boyau, un soldat, qu'on nomme le taupier, pour enlever tous les matins les bêtes crevées et les enfouir. Je connais un coiffeur pour dames, qui remplit avec une grande distinction cette fonction guerrière et qui ne le dira pas à ses clientes.

Etranges petites bêtes ! La guerre les a multipliées. Le pain, les détritus de viande et de légumes

que jettent les hommes autour des cantonnements et des tranchées ont gavé déjà plusieurs générations de rongeurs. Trouvant la vie bonne, ils se sont reproduits à la vitesse accélérée. Dans les villages, les rats, gros comme des chats, dansent la ronde au milieu des granges où dorment les troupiers.

— On dirait des veaux, mon capitaine.

Celui à qui était adressée cette déclaration eut un sourire.

— Tu exagères, mon petit.

— Pas beaucoup, mon capitaine. Mais ça ne fait rien. Ce ne sont pas encore ceux-là qui m'auront.

Et le voilà content.

Dans la petite chambre où je vais, de temps en temps, faire des rêves de roi, je vois bien que je dérange un peu les souris. J'y prenais garde au début, faute d'habitude. Je les laisse batifoler maintenant. Une seule fois, je leur ai donné tort. L'une d'elles venait de me traverser le visage et je sens encore le trot agile de ses pattes froides sur ma joue ; une autre faisait des cabrioles dans ma cuvette vide, dont elle s'efforçait de sortir ; la plus pratique dévorait à belles dents mon éponge toute neuve. Croyez-vous qu'en temps de paix, dans le civil,

j'aurais accepté ces manières ? La guerre fait de nous des philosophes.

Les rats des champs sont moins heureux. Les tranchées les attirent, mais pour les perdre. Une tranchée, dans le royaume des mulots, est un précipice redoutable. On descend sans dommage la pente d'un fossé : la paroi d'un boyau ressemble à une falaise abrupte, du haut de laquelle les bêtes imprudentes, qui sont en chasse dans la nuit, font des pirouettes tragiques. Arrivées en bas, un peu étourdies, elles courent à la recherche d'une issue ; peu à peu, elles s'affolent, mettent leurs pattes de devant sur le mur et portent vers le ciel leur figure pointue, pleine d'angoisse. Elles sont dans la fosse de mort. Combien de fois, sous le disque de ma petite lampe électrique, ai-je vu s'enfuir de ces bestioles éperdues, qui s'arrêtaient haletantes, repartaient d'un bond, se précipitaient à droite, à gauche, puis voulaient revenir et se seraient jetées d'elles-mêmes sous mon pied, si, plus horrifié qu'elles, je n'avais pris mille soins pour les éviter. Les soldats ne font pas tant de façons.

— Vlan ! encore une.

Il est vrai qu'à la guerre on n'a pas de souliers fins et qu'on ne va pas, au sortir des boyaux, frotter sa semelle sur des tapis de Perse.

Les souris mortes ont pris tant de place dans les préoccupations du commandement, qu'un jour un chef de bataillon de notre voisinage envoya, par son agent de liaison, au capitaine d'une compagnie du front, une note ainsi conçue : *Urgent. Il y a un rat crevé dans le boyau F. Me dire pourquoi.* Il fallut prendre un huitième de feuille et rendre compte dans les formes. Enquête faite, ce rat était un mulot, un mulot maladroit, tombé dans le boyau après l'heure prescrite. Le taupier passe, conformément aux ordres reçus, avant huit heures du matin. A partir de ce moment, il n'y a plus une bête crevée qui traîne. Il fallut bien avouer que, ce matin-là, on avait « touché, » à la compagnie, un mulot de « rabiot » et qu'on n'y avait pas pris garde. Mauvaise affaire.

Toutes ces bestioles auront été pour nous des compagnes de misère, dont nous nous souviendrons, avec un mélange de répulsion et d'attendrissement. J'errais, hier soir, dans un élément de tranchée, quand, tout contre mon oreille, une herbe se mit à remuer. Je me tournai vivement et, nez à nez, je me vis devant une souris, petite et drôlette. Impossible d'imaginer quelque chose de plus baroque que notre entrevue cérémonieuse. Je gardai mon sérieux : elle me dévorait de ses yeux

vifs. Assise sur son derrière, les oreilles droites, le nez en mouvement, elle cherchait à comprendre : moi aussi, ma foi.

— Que faisons-nous là tous deux ? semblait-elle dire.

— Eh ! souris, je crois bien que nous attendons pareillement quelque mort brutale et que je suis aussi misérable que toi. Avec tout mon orgueil et mon bel uniforme, dont je tire vanité malgré la poussière et la boue qui le couvrent, je ne pèse pas plus sur ce bout de terre que ton petit corps gris, tout tremblant. N'aie donc pas peur de ma moustache ni de mon gros soulier et soyons amis.

— Soyons amis, opina-t-elle.

— Bonsoir, petite. Je te promets que, si j'en réchappe, tu auras, après les alouettes et les coquelicots, un coin dans mon cœur de guerrier.

VII

LA FORCE

Cette guerre nous rappelle que la force est une vertu.

On nous enseignait le contraire depuis longtemps. Sous le régime des Droits de l'Homme, on n'avait ni le goût ni la permission d'être fort. Des êtres conscients de la supériorité de leur raison ne sentaient nul besoin d'être bien bâtis et ne désiraient pas qu'on le fût autour d'eux. Ils se flattaient d'être débiles, mais de penser. La vérité régnait et, sous son talon, gisait le dieu Mars. Nos sages méprisaient la raison du plus fort et se tenaient, sans doute, pour supérieurs aux lois.

Car il y a des lois naturelles, dont l'une commande au fort d'écraser le faible. Ces lois sont inscrites au livre de la science. Les démocrates connaissent assurément la science, puisqu'ils en parlent toujours. N'ont-ils jamais remarqué qu'elle détermine le jeu des forces et que, dans le rapport

de ces forces entre elles, les plus vigoureuses dominent et détruisent les autres ? Dans l'ordre physiologique, on donne à ce phénomène le nom connu de sélection. Ce que la nature règle avec cette rigueur ne paraît pas avoir retenu l'attention de nos philosophes. Avides de vérité démontrée, ils repoussent ainsi l'une des plus certaines. Ils idolâtrent le progrès et ne veulent pas voir que son dernier mot est l'apothéose des forts. Le moins qu'on puisse dire est qu'ils ont tort de professer ensemble l'amour de la science et le mépris de la force.

La force leur déplaît, parce que c'est une réalité, qui se jette au travers de leurs rêveries. Ils ont décrété la fraternité des peuples et l'indépendance béate des nationalités : la guerre leur répond cruellement.

Pour la force de chacun de nous, c'est la même chose. Ils ont institué l'égalité : leur homme égal ne veut pas qu'on le dépasse et ne doit lui-même dépasser personne. Il est libre, mais à la condition de prendre garde à la chatouilleuse liberté des autres. Voilà de belles formules : qu'un seul individu entretienne un peu ses muscles, et elles s'écroulent.

Aussi l'envie démocratique fait-elle bonne garde

contre les gens robustes. Malheureusement les supériorités légitimes sont suspectées les premières et le champ demeure libre pour les puissances usurpatrices. Nous vivions, quand éclata la guerre, sous la loi des brigands, des ploutocrates, des cyniques et des rhéteurs. On s'acharne contre les forces bienfaisantes; cependant la nature garde ses droits et des pouvoirs néfastes s'élèvent.

La guerre va remettre chaque chose à sa place, et les justes rendront à la force le culte qui lui revient.

Aucune opposition essentielle n'existe entre le droit et la force. Un homme qui a raison est digne de respect. S'il se montre fort, il devient magnifique. Ses bras servent sa pensée et sa beauté physique développe sa beauté morale.

La force musculaire n'implique pas la débilité intellectuelle, et la force morale ne gagne rien à s'accompagner de débilité physiologique. Les athlètes ne sont nullement des imbéciles, ni les savants des gens malsains. On voit des hommes au front bas qui font la parade dans les foires, mais les lutteurs les plus intelligents sont encore les meilleurs et les raisonnements d'un homme bien portant m'inspirent autant de confiance que ceux d'un impotent. La santé du corps et celle de l'in-

telligence sont liées naturellement et j'aime toute force, parce que j'aime la santé.

Par quelle disgrâce nos philosophes ont-ils vu, dans les années qui ont immédiatement précédé la guerre, une partie de la belle jeunesse du pays renier leurs enseignements et se faire patriote, religieuse, raisonnable et forte ? Quand cette rénovation aura produit tous ses effets, encore décuplés par la vertu des champs de bataille, il sera profitable d'en discerner les causes lointaines. Je ne doute pas que l'une d'elles ne se trouve dans le goût qu'ont eu les enfants de cette génération, dès leurs premières années, pour la culture physique.

Ici, j'admire nos jeunes soldats. Un rassemblement considérable attira l'autre jour notre attention au cantonnement. J'avais déjà vu autant d'hommes réunis l'hiver dernier, mais dans quelque salle d'auberge, fumeuse et puante; par les fenêtres, la voix nasillarde d'un soldat cabotin laissait arriver jusqu'à nous des refrains ineptes. Cette fois, pas un mot, pas un bruit. Toute la place du bourg pleine de soldats gris-bleu, qui se taisent et regardent en rond, le cou tendu.

— C'est Courbier qui fait la lutte, mon lieutenant.

— Il est bon ?

— Epatant...

— Laisse-nous passer.

Ils s'écartent et, lentement, perçant cette foule dense, nous approchons.

Courbier est un fantassin et le cantonnement regorge d'artilleurs, qui regardent et s'émerveillent : première gloire. C'est un fantassin de notre régiment, de ma compagnie : jouissance suprême ! Le joli gars ! Il s'ébat, le torse nu, les membres souples, l'œil clair. Oui, son regard demeure limpide, tandis qu'il dompte son adversaire essouflé : cela surtout m'a frappé. La force donne, même en pleine action, une sérénité, qui ressemble à celle du bonheur. Tour à tour, les plus robustes se présentent, ôtent leur chemise, gonflent les bras, plissent le front et se font tomber par ce beau petit. On applaudit. Chacun, la séance finie, chante les louanges du vainqueur, lui prête des exploits encore plus merveilleux. Ces Français, qu'on dit envieux, aiment la force de leur camarade.

Pourquoi n'ont-ils pas tous, comme lui, développé leurs muscles ? Le goût ne leur en manquait point : leurs maîtres avaient autre chose en tête. Voilà cinquante ans qu'on débite, à tous les carrefours, des sophismes et de l'alcool. La race serait belle, mais on l'abîme ainsi. A la guerre, on voit

renaître les vertus profondes ; le sang reprend sa couleur, sa richesse. Des hommes de trente-cinq ans, débiles, vieux avant l'âge, se relèvent peu à peu. Le caporal de jour, qui doit chaque matin rassembler les malades pour la visite, demeure souvent inoccupé. Comme il serait facile de donner son essor à la force latente de tous ces hommes !

Ils m'ont enchanté, un matin de janvier. La neige couvrait alors le village désolé qui nous abritait pour trois jours. Des marmites éclataient, faisant çà et là, dans les jardins, sur les routes, des taches énormes, comme des pâtés sur une feuille blanche. Nous sortîmes pendant une accalmie et l'un de nous, entendant des cris dans une cour de ferme, y courut, puis revint, nous disant :

— Venez vite, ça cogne !

On se battait, en effet. Je trouve les hommes de ma section, vieux et jeunes, dans le feu de l'action, dépensant toute leur force. Les munitions abondent, Dieu merci ! Ils n'ont qu'à se baisser, ouvrir leurs grosses mains, les refermer dans la neige. Et les boulets, lancés d'un geste large et puissant, vont s'écraser dans le dos ou sur le crâne des camarades d'une autre section. Un caporal barbu, habituellement silencieux et sage, crie et se démène plus que les autres.

— Comment, lui dis-je, toi aussi ?

— Ce sont des Boches, mon lieutenant !

— Mais tu n'en peux plus...

— Laissez donc ! c'est la guerre.... Et nous les « aurons ! »

Je ne sais quel camp « eut » l'autre. Nous restâmes longtemps à nous régaler de ce spectacle rare. On a trop célébré les « poilus », informes, crottés et lourdauds. Ils sont beaux quand ils veulent, nos types.

J'ai trouvé, un jour, de la beauté au plus vilain de la compagnie. On nous avait envoyé, au printemps, un réformé, peu préparé au service militaire. Il portait sur son visage et dans sa structure les stigmates de l'hérédité alcoolique. Après quelques semaines, son chef de section déclare que ce raté fera un bon soldat, courageux et appliqué. J'essaie en vain, plusieurs fois, de l'interroger. Il répond vraiment comme un simple et je m'étonne que cet être, cérébralement et physiquement imparfait, tienne à peu près sa place. Mais le voici dans un boyau, la pelle à la main. Il a ôté sa tunique ; sa chemise est ouverte, ses manches retroussées, son képi en arrière. Sur son crâne en sueur, les cheveux se collent. J'admire l'ampleur et la noblesse de son geste, quand il charge sur son outil la terre

lourde qu'a piochée son camarade et la rejette avec aisance sur le haut talus. On dirait qu'il fait jouer ses muscles avec un art consommé pour le plaisir de mes yeux. Il n'y a pas de danse aussi harmonieuse que le geste du forgeron battant l'enclume, ou celui du laboureur en lutte avec la terre. Que serait ce pauvre hère, sans sa force ? Une épave, indigne de vivre. S'il ne succombe pas à sa misère intellectuelle et à la décrépitude apparente de sa guenille, c'est qu'on lui a appris, tout enfant, à tenir vigoureusement une pelle. Il pourra porter jusqu'à la tombe la marque des fautes ou des vices de son père : parce que ses muscles ont été cultivés, un peu de beauté brillera toujours sous le masque ingrat qu'il doit à ses parents.

Comment n'aimerions-nous pas la force ici ? L'ascendant, sur les champs de bataille, appartient au plus hardi, mais à condition qu'il ait des membres exercés, pour servir son courage. La guerre est une école pour les âmes et pour les corps. Nous ne sommes pas de bons soldats parce que nous avons raison, mais parce que notre tête bien faite commande à des poings solides.

J'avais vingt ans, je préparais à la Faculté des lettres d'Aix ma licence ès lettres ; un soir, je conversais, sous les arbres séculaires du cours Mira-

beau, avec un camarade et nous souhaitions la guerre.

Nous ne faisions pas de politique, mais de la philosophie. Nous trouvions la vie molle et cherchions le moyen de rendre du courage aux hommes de notre temps et à nous-mêmes, qui ne valions pas mieux que les autres. Nous convînmes qu'à la base des lâchetés humaines agit un instinct, que Dieu a mis dans nos âmes, mais sans nous prier d'en abuser : l'instinct de conservation. Pour nous conserver, pour épargner notre vie précieuse, pour demeurer intacts et préserver notre chair de toute égratignure, nous avons organisé la vie confortable. Le terme de nos ambitions est devenu le bien-être matériel, et, le bonheur c'est un lit d'ouate bien douce.

— A cela, mon ami, un remède : s'en aller, la poitrine nue, devant les baïonnettes prussiennes.

— Et se laisser défoncer ?

— Non pas. On les défonce, mais on a porté son corps au-devant de la mort. Alors on ne trouve plus que le bonheur est de bien dormir, mais de vivre hardiment.

Ainsi le culte de son épiderme avilit l'homme et, quand sa peau a affronté le fer et le feu, il redevient un être noble.

De ce jour, je conçus un grand respect pour la force, sans laquelle toute hardiesse est vaine. Cette conversation de ma jeunesse a laissé dans mon âme une trace impérissable. Je connais encore le nom de mon ami d'alors, mais j'ignore ce que la vie a fait de lui. S'il sert aujourd'hui, avec quelle ardeur il doit combattre et se dépenser!

La force de la nation est faite de celle des individus. A cette heure, où il s'agit de vaincre, de prendre sur la race allemande, si nombreuse, si méthodiquement entraînée, un ascendant implacable, les fautes passées pèsent sur nos armes. Mais nous sommes un peuple fort, qu'on a vainement tenté de dégrader : nous dominerons l'ennemi et saurons, la paix venue, entretenir notre puissance.

Nous la méconnaissions, pour notre malheur et celui de l'Europe. Si nous avions su nous appuyer sur les robustes colonnes de la France immortelle et si, les bras vigoureux, la tête saine, nous avions connu et montré notre valeur, croyez-vous que les peuples seraient en guerre aujourd'hui?

Tous ceux de nous qui reviendront enseigneront à leurs fils que la force est belle.

VIII

LE DIEU DES ARMÉES

Un officier entre, à six heures du matin, dans la cathédrale d'A***[6]. A onze heures, il sera au front, dans sa tranchée. Il y restera quinze jours, quinze jours sans pouvoir se recueillir dans la petite église de V...[7] où il cantonne habituellement. Son train part dans quarante minutes. Il a le temps de visiter hâtivement la basilique, de dire une courte prière et de se sauver. Mais la grandeur du lieu l'arrête. Le jour se lève à peine et n'a pas pénétré sous ces voûtes. Au fond de l'immense nef, la flamme d'une bougie vacille. Près d'elle, un prêtre officie, seul et lointain ; son visage se détache en noir sur la page vivement éclairée du missel. Un soldat va, vient, lui répond. Une vieille femme remue et époussette quelques chaises. L'heure est bonne et le lieu choisi pour s'approcher de Dieu, dont les âmes sont avides dans ces jours tragiques. Le visiteur botté examinera la cathédrale une autre

fois. Il vient de déjeuner, mais la loi du jeûne est abolie pour ceux qui sont à la guerre. Il fait son examen de conscience un peu vite, militairement, et s'approche de la chaisière vieillotte :

— Un confesseur, Madame.

— Pas à cette heure-ci, tout de même !

— Et pourquoi?

— Il n'y a que le vicaire de semaine et c'est lui qui dit la messe; vous pouvez bien attendre.

Charmante créature. Il la considère sans haine, car on gagne toujours à demeurer calme dans l'adversité. Et sa sagesse trouve aussitôt sa récompense.

— Il y a un soldat là-bas, si vous voulez. C'est un prêtre.

Vous dire qu'il n'eut pas un moment, un tout petit moment d'émoi serait trahir la vérité.

— Soit, fit-il, demandez-lui.

La bonne femme s'en va, trottinant, vers le « poilu, » qui est en prières derrière une colonne, échange avec lui quelques mots et fait signe à l'officier d'entrer à la sacristie.

L'homme a précédé le chef et l'attend dans la position du garde à vous. Il relève timidement sa tête barbue, regarde son supérieur dans les yeux et lui fait un grand salut militaire.

— Mon lieutenant, c'est ici.

Il montre un prie-Dieu. Ayant salué à son tour, le pénitent tombe à genoux.

Jamais les paroles sacrées de l'absolution ne lui parurent plus augustes. Je ne voudrais pas, comme faisaient les romantiques, vous attendrir avec ses larmes. Le fait est cependant qu'elles lui brûlaient les paupières, quand le prêtre prononça doucement :

— Allez en paix, mon fils, et priez pour moi.

Le soldat fut aussitôt debout, les talons joints, la tête haute. Il salua. L'officier lui rendit gravement son salut.

Un instant après, il avait reçu la communion et nous nous rencontrions à la gare.

Nous sautâmes dans le même train. Je venais de passer deux jours à l'arrière. J'avais revu mon foyer, couvert mes enfants de caresses et je retournais au feu comme un pensionnaire au collège. Mais on est plus raisonnable à mon âge et, au lieu de gémir sur la nouvelle séparation, certainement longue, peut-être éternelle, qui m'était imposée, je revivais avec ravissement, une à une, les heures qui venaient de m'échoir. Le train s'arrêta : il le fallait, la station suivante étant aux mains des Allemands. Nous prîmes, à pied, le chemin du can-

tonnement. Nous marchions d'un bon pas, seuls au milieu d'une route encaissée, perdus dans nos pensées, quand un grand fracas nous réveilla brusquement. A deux cents mètres, un 105 fusant venait d'éclater. Ainsi la guerre nous arrachait à des rêves aimables et s'imposait, par un coup de violence, à nos sens et à nos âmes.

Je ne cherche pas à vous étonner. Je dirai simplement ce que nous avons ressenti alors, et me croira qui voudra.

Nous avons tous deux salué la guerre comme une amie perdue, qu'on retrouve. Notre allégresse était si vive que j'en fus d'abord scandalisé. Et puis je me souvins qu'un jour, après une longue traversée, où j'avais couru quelque danger et connu de très exceptionnelles émotions, le port de Dunkerque m'était apparu dans le lointain, sous un ciel paisible et mon cœur s'était serré.

C'était le phénomène inverse, mais avec la même cause : le goût du danger.

Nous avons tous horreur du sifflement des balles et le jour est à peine tombé que nous grimpons cependant avec plaisir sur le parapet des tranchées : le sentiment qu'on éprouve à braver le péril, à se tenir bien droit, sans perdre un pouce de sa taille, dans ces plaines, où la prudence vulgaire comman-

derait de se coucher, n'a rien à voir avec l'héroïsme.

On n'appelle pas un héros le chauffeur qui risque sa vie pour la griserie de faire de la vitesse. Je savoure, dans l'attrait du danger, un goût de fruit défendu et peut-être y a-t-il plus de vice que de vertu à s'y complaire.

Je reconnus, Dieu merci ! autre chose, et de qualité plus noble, dans notre joie de retrouver la guerre.

Tout ne m'avait pas également plu à l'arrière et je me souviendrai longtemps de ma stupéfaction, quand, pour la première fois après bien des mois de front, m'était apparu un civil en paletot et chapeau rond. Il faut comprendre la laideur qu'on trouve à ce déguisement quand on en a désaccoutumé ses yeux quelque temps.

C'était dans un faubourg d'A*** [8], où nous arrivions, deux camarades du génie et moi, en automobile.

— Seigneur, que c'est vilain !

— Et, la paix venue, faudra-t-il s'habiller ainsi ?

Réflexions naïves, mais pleines de sens. On ne peut nier que la guerre soit, d'une certaine manière, plus belle que la paix. Elle est belle comme un incendie. Encore la nature pacifique nous montre-t-elle des couchers de soleil, qui embrasent tout le ciel et ne font pas de mal aux hommes,

tandis que la paix des cités et des peuples traîne habituellement sa beauté dans la médiocrité ou le vice. L'impudeur des toilettes féminines, la sombre hideur de celle des hommes : si la paix est ainsi, la guerre vaut mieux.

Je revenais à elle, comme au plus passionnant spectacle. L'univers entier la regarde avec avidité. Ceux du premier rang seuls la voient et j'allais reprendre ma place à ce premier rang. Le front, c'est la rampe sur laquelle s'accoudent les privilégiés, tandis que la foule se bouscule en vain par derrière. Je m'étais détourné deux jours de ce poste de choix et déjà ma tête fragile avait pris d'autres soucis. L'obus éclatant sur la route fut comme le coup de marteau du régisseur et mon âme aussitôt redevint attentive.

Pieuse aussi. Car la guerre secoue les cœurs, les sort de la poussière et ils montent. Vers qui ? Heureux ceux qui croient en Dieu. Je plains les autres. Il y a ceux que ronge la désespérance et ceux qui se raidissent, qui rendent à de grands mots, bien vagues, bien sourds à leurs ardeurs, le culte que nous donnons au Maître.

Ce qu'on ne voit pas au front, ce que, du moins, je n'y ai pas vu, ce sont des ennemis de Dieu. L'anticléricalisme commence timidement du côté

des cuisines. Il est plus hardi aux abords des gares de ravitaillement. On m'a écrit de l'arrière qu'il sévissait sérieusement au Café du Commerce. De la Lys aux Vosges, inconnu.

C'est le voisinage de la mort, qui, sans doute, opère ce miracle. Et vous allez trouver qu'il n'est ni très noble, ni très flatteur pour la religion, ce goût qu'on prend pour elle quand on a peur d'être frappé. Voyez cependant les marins, qui passent pour dévôts parce qu'ils courent plus de dangers que les autres hommes : j'ai connu un vieux capitaine au long cours, qui ne croyait ni à Dieu, ni à diable ; je naviguais à son bord un jour qu'il traversait par gros temps le Raz-de-Sein ; c'était une imprudence, mais il avait aussi, celui-là, l'amour du risque et, pour gagner un peu de temps et passer au plus court, il s'exposait à perdre son navire, corps et biens ; jamais un homme n'a pareillement juré devant moi. J'étais jeune et je ne pouvais comprendre qu'on blasphémât ainsi, sous l'œil de la mort. Prenez d'autres exemples, qui vous ramèneront à la guerre. Considérez-vous les grandes armées victorieuses, qui, à travers l'Histoire, ont fait la France, comme des assemblées de saintes gens ? Trouvez-vous que les grognards de Raffet aient des mines de bigots? Si la vertu, traquée par-

tout, vous suppliait de lui offrir un refuge, oseriez-vous la conduire dans un camp?

Ce qui mène à Dieu, ce n'est pas le danger, pas même la menace immédiate de la mort. Nous sommes tous, notre vie durant, en grand danger, et la mort, dès notre berceau, nous épie : nous le savons et, pour la plupart, nous n'y faisons pas attention. Les mousses, sur leurs bateaux, sont plus exposés que les gardeurs de vaches; ils font le signe de la croix en quittant le port et puis l'oubli vient. Les soldats, aux premières balles, entrevoient ce qu'il adviendra d'eux s'ils sont touchés : l'habitude agit, la frivolité les reprend. Troupiers, matelots, gens de l'arrière, nous sommes tous, un peu plus, un peu moins, des condamnés. La question est d'y penser.

La religion est florissante dès que les hommes réfléchissent : voilà la vérité. Cette guerre, faite par des gens dont ce n'est pas le métier, a sorti chacun de sa voie, par conséquent de la routine. Elle nous a mis dans une position si nouvelle que les plus bornés eux-mêmes, anxieux de comprendre ce qui leur arrivait, ont dû songer un peu à leur destin et, bon gré mal gré, se tourner vers le Dieu que, sur les genoux de leurs mères, la plupart des Français ont appris à connaître et à prier.

Alors on a vu des choses curieuses. Un jour, un camarade reçoit d'une dame pieuse, qu'il connaissait assez peu, un gros colis. Il ouvre, étonné. Nous l'aidons à couper les ficelles, à faire sauter le papier. A l'heure du courrier, nous sommes tous là, penchés les uns sur les autres : ce sont les grandes minutes de la journée. Il sort, nous sortons, tour à tour, des paires de chaussettes, du savon, des crayons, des cartes postales patriotiques, une bougie, une pipe, une boîte de chocolats, du papier à cigarettes, des paquets de tabac, de grands mouchoirs à carreaux, des passe-montagnes et, tout au fond, une grande enveloppe avec cette suscription : *A un soldat de France*. Nous ouvrons. C'est la lettre classique de la bienfaitrice inconnue : « Cher soldat, prenez ces souvenirs. Soignez-vous et restez courageux. Nous vous aimons bien et prions pour vous. » Epinglée au haut de la lettre, une médaille de la Vierge, une médaille d'un sou, assez vilaine, mais de grand format et très brillante.

Il s'agit de distribuer cela aux hommes. Le lendemain, notre ami est dans la tranchée. Il avise un groupe de soldats et s'avance, la main ouverte. Il y a, dans cette main, la pipe, un paquet de tabac, un beau savon et la médaille.

Les regards brillent. Ces hommes hésitent.

Parmi eux se trouve un type extraordinaire. C'est un voyou des environs de Lille, avec une face de brigand et les yeux les plus noirs, les plus perçants qu'on puisse voir. Les filles du Nord ont quelquefois de beaux yeux bruns, joli souvenir de l'ancienne domination espagnole. Mais ce garçon exagère. Imaginez une petite tête osseuse, une barbe de Christ, une lèvre maligne et, sous un front bas, couvert de la plus broussailleuse tignasse, deux quinquets fureteurs. Sa joue, suprême élégance, est gonflée, car il aime le jus de tabac pour lui-même. Chaque fois qu'on le rencontre, il vous demande :

— Et ch'toubaque ?

Ce qui signifie : « Mon lieutenant, donnez-moi un peu de tabac ! » Je vous assure que c'est cela même qu'il veut exprimer, le plus gentiment du monde, avec son jargon. Il n'y a qu'à regarder ses yeux habiles, qui se font si humbles, si drôles, et l'on ne peut pas lui refuser.

— Il va sauter sur le « toubaque, » me dis-je.

Je ne me trompais guère, car il sauta bien sur quelque chose et le premier de tous, disant :

— Mi, j'prinds l'médal.

Prestement, voilà la Vierge enfouie dans le plus crasseux des porte-monnaie.

Cela se passait tout au début de l'hiver. Je n'avais

pas encore vécu assez longtemps avec tous ces hommes pour les bien comprendre. J'avoue que mon ahurissement dépassa toutes limites.

Aujourd'hui, je sais qu'ils portent tous des médailles, les uns au fond de leurs poches, les autres autour du cou, d'autres épinglées à la chemise, quelques-uns sur la capote, beaucoup en plein milieu du képi. Ils ont aussi des drapeaux du Sacré-Cœur et des écussons d'émail : bordure bleue, fond blanc, cœur rouge surmonté d'une croix.

On m'avait dit d'un caporal : « C'est un anarchiste. » D'un soldat : « Méfiez-vous, il est antimilitariste et révolutionnaire. » Et tous deux, comme les camarades, ont accroché de ces emblèmes à leur poitrine.

Je connais un sergent, un grand gars de l'active, au sang vif : il a toujours trop chaud et la capote d'ailleurs gêne ses mouvements. Il ne cesse d'errer, au cantonnement ou dans les tranchées, en tricot de laine et, sur son tricot, j'ai compté, accrochées à deux ou trois épingles anglaises, onze médailles de toutes couleurs et de tous formats.

Ce sont les femmes, les mères, les sœurs, qui les leur envoient de l'arrière, sans doute.

Mais pourquoi les portent-ils si volontiers ? Et que signifie cette ostentation, alors que, dans le

civil, ils n'avaient certes pas de plus grand souci que de dissimuler leur fragile christianisme ?

J'ai eu d'abord une pensée mauvaise. Je me suis souvenu que les paysans normands attachaient des médailles au cou des veaux malades, pour les guérir. Ils sont tous superstitieux, me dis-je, et cette ferblanterie ne vaut pas cher aux yeux de Dieu. Ils craignent la mort et, pour s'en préserver, se couvrent de fétiches et d'amulettes.

C'est vrai, un peu. Mais ce n'est pas toute la vérité. Il y a une part de piété réelle dans toute dévotion envers les médailles. Ici on révère beaucoup d'entre elles en mémoire de ceux et de celles qu'on a laissés à la maison et qui, le 2 août, ont dit : « Prends cela et garde-le bien sur toi. » C'est le seul souvenir du foyer, avec les photographies graisseuses qu'on traîne dans sa poche. Et ce souvenir est une image religieuse : alors on est tout prêt à s'attendrir sur Notre-Dame, sur saint Michel, sur Jeanne d'Arc, à cause de la vieille mère, ou de la bourgeoise, qui pleurent là-bas et qui écrivent des lettres émouvantes.

Ne médisons pas de l'arrière. C'est de là que viennent ces lettres, qui remontent les courages. Un soldat, ce matin même, m'a montré l'une d'elles. Sa femme y parlait, dans des termes auxquels il

ne comprenait rien, d'une difficulté survenue au sujet de l'allocation. Je n'ai d'ailleurs pas saisi un traître mot de l'histoire. Mais j'ai vu que cette pauvre femme était malheureuse et résignée. Elle attend un bébé, et cela l'attriste de n'avoir pas son homme auprès d'elle, pour cette naissance : « *Enfin* dit-elle, *prions le bon Dieu, pour que l'enfant que je porte soit un bon chrétien.* »

Cette phrase est belle. Je me suis demandé, en la lisant, si la pauvresse, qui l'avait écrite, ne réalisait point la plus parfaite manière de servir Dieu. Sa religion, comme celle de mes porteurs de médailles, m'a enchanté.

Il y a deux éléments dans le culte : l'esprit et la discipline. Un chrétien parfait pense et agit religieusement. Il pense : c'est la vie spirituelle. Il agit, c'est-à-dire qu'il s'adonne aux pratiques et obéit aux prescriptions de l'Eglise. Mais la plupart des chrétiens sont imparfaits : ce sont des hommes.

Alors, préférez-vous celui qui néglige la discipline et entend demeurer dans les régions supérieures de l'esprit? Il y a vingt ans, des messieurs bien intentionnés avaient inventé le *néo-christianisme* : toute leur religion consistait à chercher Dieu, avec un pieux élan, dans je ne sais quel ciel nébuleux. C'était le temps où Paul Desjardins

publiait *Le Devoir Présent*, singulier petit opuscule, qui troubla quelques jours la jeunesse. On parlait d'esprit nouveau avec le ministre Spuller, de rénovation morale avec Melchior de Voguë, mais on n'aurait pas eu l'idée de s'agenouiller dans une église. Ces intentions louables se dispersèrent au premier vent.

Une autre rénovation chrétienne, tournée particulièrement vers la discipline, s'opérait depuis quelques années quand la guerre éclata. Des jeunes gens nombreux, fils de mécréants ou de sceptiques, se mirent à réciter le chapelet, à assister aux offices de l'Eglise, à communier fréquemment. Dans la vie courante, ils se montraient bons vivants, gais, amis des sports. Santé physique, santé morale et pas d'inquiétudes mystiques, ni de spéculations à perte de vue. On est chrétien : on pratique et voilà.

Cette manière convient à souhait au temps où nous vivons. Que deviendrions-nous, si nous ergotions sur le devoir militaire? Nous l'exécutons de toute notre âme et sans regarder plus avant. De même pour le devoir chrétien : ce n'est pas l'heure de délibérer, mais de prier.

Ainsi l'ont compris ces deux officiers, plus galonnés que moi, vraiment beaucoup plus, et qui, l'un artilleur, l'autre fantassin, se promènent parfois, à

la nuit tombante, dans quelque boyau écarté ou aux abords du cantonnement, la main droite dans la poche de la vareuse. Ils égrènent des *Pater* et des *Ave* et sont fort en peine quand il faut saluer. Un jour, je les ai croisés tous deux, l'un après l'autre. Chacun a dû se dire :

— Quel est ce gêneur ?

Cependant on s'aborde, on bavarde. Quand je les quitte, ils ne savent plus trop où ils en sont. Mais je les vois contents, parce qu'ici les moindres mots qu'on échange font naître de la joie. Puis ils oublient tout, la guerre, les soucis et le reste, pour répéter à la Vierge, à la face des étoiles, qu'ils la saluent et que son Fils est béni.

Je n'ai jamais assisté à une messe en plein air. Je crois que, tout comme les autres, je retirerais de ces cérémonies émouvantes une grande impression; car je ne suis pas un esprit fort et j'ai une imagination, qui veut bien qu'on la flatte. Je n'ai guère connu jusqu'ici, à la guerre, que cette chose toute simple : au cantonnement, le matin, la messe basse dans une pauvre église ; quelques troupiers çà et là, par groupes de deux ou trois ; au premier rang, un officier, quelquefois deux ; sous la chaire, une bonne femme ; à l'autel, un prêtre moustachu, dont les ornements religieux, trop courts, laissent

voir des jambes de drap rouge et d'énormes brodequins. Après le *Domine non sum dignus*, toute une petite armée s'ébranle et va recevoir la communion. Ces fidèles ne sont pas nombreux, mais il suffit : leurs prières protègent les autres. Et je prétends que Dieu veille avec bonté sur les cantonnements, d'où montent ainsi vers lui, chaque matin, quelques oraisons.

Le dimanche, quand nous sommes au repos, ce qui arrive à de très longs intervalles, l'église est pleine. Le jour de Pâques, nous cantonnions à M...[9]. Là, les obus ont fait des dégâts. La grande nef est percée. Le maître-autel s'ouvre à plein ciel et la maîtrise, qui y avait pris place, campait parmi les platras, la ferraille et les morceaux de toiture. L'autel de droite porte une blessure béante de deux mètres de large. Celui de gauche demeure intact et c'est vers lui qu'était tournée l'attention de la foule en uniforme qui se pressait là, bravant les courants d'air, toussant fort et priant peu. Mais ils regardaient de tous leurs yeux, ils écoutaient de toutes leurs oreilles. Ils se soumettaient à un exercice du culte et obéissaient à une prescription de la religion séculaire. Voudriez-vous leur demander davantage, à ces pauvres gens, dont les avocats de village et ceux de Paris ont depuis tant

d'années « bourré le crâne »? L'expression est un peu militaire, mais vous m'entendez bien. A ceux qui ont la responsabilité de guider l'opinion, il peut être demandé des comptes sévères. Pour les autres, la bonne volonté, la simplicité de cœur tiennent lieu de tout. Quand ils épinglent, avec quelque conviction, une médaille à leur chemise, ils font un acte positif, devant lequel s'écroulent les monceaux de livres des philosophes négateurs.

Et quand une pauvre femme, prête à devenir mère, pense à prier Dieu pour que son enfant soit un bon chrétien, il faut crier au miracle ; car il y avait beau temps qu'on ne parlait plus ainsi chez nous. Elle ne demande pas un saint, mais un brave garçon et les vieux mots des aïeules lui sont venus naturellement aux lèvres : elle dit bon chrétien pour bon fils et rend ainsi à Dieu et à la religion un hommage, auprès duquel le plus beau monument d'apologétique est sans valeur.

D'où viennent ce renouveau de piété réelle chez les uns, ce retour aux pratiques et au parler d'autrefois chez les autres ? C'est le fruit de tous les efforts antérieurs, des prières, des sacrifices, des souffrances accumulés pendant les années difficiles qu'a traversées la France. Je ne médirai jamais de l'œuvre des docteurs. Mais les pasteurs plus

humbles, qui ont « tenu », comme nous disons à la guerre ; qui ont été, contre vents et marées, les bons pilotes, comme disent nos frères les marins ; qui se sont faits, en face des sophistes, les simples mainteneurs de la tradition et de la discipline chrétienne, ceux-là trouvent aujourd'hui leur récompense. Ils ont construit, à tous les carrefours, de grands calvaires, auprès desquels la foule passait sans respect. Aujourd'hui, dans la dévastation générale, qui, de quelque côté que je me tourne, désole mes regards, un seul objet reste debout et c'est une croix.

Venez la voir avec moi[10]. C'est au milieu d'une immense plaine, que bordent, du côté allemand, de très légers vallonnements. Dans un rayon de quatre kilomètres, on n'aperçoit, de toutes parts, qu'une terre naguère fertile et devenue sauvage. En face, un mince fouillis de verdure abrite un village que tient l'ennemi. A droite, tout au loin, de petits arbres en ligne paraissent border une route. Sans doute est-ce leur taille grêle qui les a sauvés. Il y avait, un peu de tous côtés, des bouquets de peupliers, des ormes. Jugés propres à boiser les caves, à couvrir les abris des tranchées, ils ont été tour à tour abattus. On ne rencontre pas un être humain, car les gens qui vont au front

ou en reviennent circulent dans des boyaux, dont ces champs sont mystérieusement sillonnés. Venez ; les balles, à cette distance, arrivent en mourant. Si les Allemands, qui ont des longues-vues pour nous épier, nous saluent d'un coup de 77, il sera temps de nous jeter dans ce conduit, que vous n'avez pas vu et qui, à quatre mètres d'ici, longe la route. Regardez cette croix de fer forgé, qu'un pli de terrain vous cachait en partie et qui, devant vous, dresse maintenant sa silhouette fine sur le ciel. Le Christ penche douloureusement la tête. A ses pieds, quatre souches énormes, coupées à cinquante centimètres au-dessus du sol, sont tout ce qui reste des beaux arbres qui abritaient ce calvaire des champs. Il demeure seul, au milieu d'un carrefour de boyaux. Tout autour, les trous de marmites sont comme des cuvettes qui se remplissent d'eau boueuse à la pluie. La nuit, les fusées éclatantes des Allemands apparaissent de trois côtés à la fois, en face, à droite, à gauche. Leurs tranchées, dans cette région, forment un creux dans la grande ligne : on dirait que l'ennemi a été contraint de dessiner une demi-couronne respectueuse autour de l'image du Christ. Approchons encore. A hauteur d'homme, reposant contre les pieds percés de clous, voici un bouquet de fleurs

desséchées. Qui l'a mis là et depuis quand ? Peut-être le soldat qu'un élan de piété conduisit à ce geste est-il maintenant parmi les morts, qui, çà et là, dans la plaine, autour de la haute croix en fer, reposent sous des croix de bois blanc. Ou bien, vivant, est-il là-bas, à piocher dans quelque boyau ; ou, dans la tranchée, à veiller pour que, derrière lui, toute la France se repose. Un homme, en tout cas, a levé les yeux vers cette image. Un jour, il a prié ici. Aux soirs de relève, nous passons, pour aller en première ligne, sous les bras étendus de ce Christ. Je ne sais si beaucoup d'entre nous songent à l'implorer en coupant son ombre au clair de lune. Il suffit qu'un soldat, le plus humble de tous, l'ait fait une fois tandis qu'il déposait ces fleurs, pour que Dieu s'en souvînt. Il a permis que son image ne fût pas détruite et restât seule sur notre horizon. La tête inclinée doucement et les bras grands ouverts, il veille ainsi les morts de la plaine et bénit les vivants, dévots ou non, qui, poussiéreux et le dos courbé sous le sac, s'en vont, en longues colonnes silencieuses, à leur poste de combat.

IX

LA BRAVOURE

D'où vient que les Français montrent tant de bravoure à la guerre et si peu dans la paix ?

Tous ici sont courageux. On a discuté s'il fallait plus d'héroïsme pour aller à l'assaut ou pour tenir sous le feu de l'artillerie. Je n'hésite pas : la vigueur morale de certains territoriaux, qui ont gardé la plus belle tenue sous d'impitoyables bombardements de tranchées, est plus admirable encore que l'ardeur offensive de leurs jeunes camarades courant à la baïonnette. Cette guerre a demandé à la masse de la nation, venue sous les armes, des vertus, dont aucune armée, dans aucun temps, n'a eu besoin.

Tous les régiments ont recueilli, dans les villages abandonnés, quelques pauvres chiens. Notre compagnie en possède deux ou trois, dont l'un vit chez es officiers. C'est un joli animal, souple et joueur. Il fait à merveille la chasse aux rats. Il est aimable

avec les hommes, mais batailleur avec ses pareils et se jette sans façons sur ses congénères plus gros et mieux armés. Cette bête, ardente à l'assaut, héroïque à l'arme blanche dont est pourvue sa mâchoire, offrirait le modèle des vertus guerrières si le canon ne lui faisait peur. Pauvre chien! Qu'il est piteux quand éclate une bombe! Il baisse les oreilles et la queue; ses pattes deviennent flasques; ses yeux se voilent et nous le sentons sous nos jambes, collé contre nous, tremblant, timide et ruiné. Presque tous les chiens font ainsi.

De même les noirs, qui veulent bien se battre au couteau et que n'effraie pas le plus sanglant corps à corps. Sous les obus, on les a vus perdre contenance.

Il faut être raisonnable et civilisé pour résister aux coups de l'invisible artillerie, tandis que l'instinct suffit pour se battre à visage découvert. Je ne méprise pas l'instinct. Le courage naturel est un don de Dieu. Il serait aussi sot de le déprécier que de dédaigner l'intelligence. C'est un privilège enviable, inégalement réparti entre les hommes. Ceux qui le possèdent ont, sur les champs de bataille, une maîtrise incontestée et sont des conducteurs. Mais si je veux mesurer quel effort a donné ici la masse des Français, je fais un cas plus grand

de la bravoure acquise. L'ennemi le plus dur à abattre n'est pas en face, dans la tranchée allemande, mais en chacun de nous. Vaincre sa peur : voilà la noblesse de l'homme.

Il ne s'agit pas de la vaincre une fois. Des combattants de 1870 m'avaient raconté dans mon enfance qu'on saluait les premières balles et qu'on s'accoutumait ensuite à demeurer droit quand elles passaient en sifflant. Ce n'est pas toujours vrai. Je sais des officiers dont l'habitude du champ de bataille a, au contraire, usé le courage. Il faut, à chaque menace, faire un effort nouveau et je ne crois pas que le baptême du feu ait la vertu de tremper définitivement les âmes. A l'heure présente, ceux qui ont passé à travers tout depuis tant de mois ont pris goût à la vie. Elle leur paraît d'autant plus chère qu'ils l'ont arrachée à plus de périls. Tous fermaient les yeux au début et s'offraient au destin. Ceux qui ont survécu aiment à se croire marqués pour les joies ineffables du retour triomphal. Combien de fois les plus humbles soldats, songeant avec émoi à ce jour attendu, n'ont-ils pas dit, dans leurs dialogues des tranchées, que j'entends toujours avec plaisir et profit :

— Il y en a un que je plains : c'est celui qui sera tué le dernier !

On a répété mille fois qu'il s'agissait de tenir. Ce n'est pas si facile. Car chaque heure apporte de nouvelles tentations. Si, les jours de combat, on ressent une ivresse qui transporte l'âme et l'élève au-dessus de toutes les faiblesses, la guerre passive des tranchées renouvelle impitoyablement les angoisses.

C'est tellement vrai que je n'oserais classer l'intrépidité devant la mort parmi les vertus que nous garderons nécessairement tous après l'épreuve. Nous sommes comme des gens qui circulaient sans inquiétude en chemin de fer. Un accident tout à coup les terrorise et les voilà, pour longtemps, voués à voyager en tremblant. On méprise les premiers obus : c'est la période de l'inconscience par laquelle nous passons presque tous. Un jour le vacarme devient tout de même un peu fort. Les dents claquent et c'est irrémédiable. A mesure que se prolonge la guerre, il en est dont le désarroi physique s'accroît au lieu de diminuer. Ils ont, chaque fois, plus de mérite à réagir et se montrent donc, chaque fois, plus courageux. Mais, la paix venue, ils se sentiront sans doute un peu las et l'odeur de la poudre ne leur donnera nul plaisir.

Ce ne sera pourtant pas l'heure d'abdiquer. Car

le jour où nous aurons échappé aux risques de mort qui nous assaillent ici, il s'agira de demeurer braves devant la vie.

Y réussirons-nous ? Le même mot ne désigne-t-il pas, dans les deux cas, deux ordres différents de vertus ? Comment se fait-il, par exemple, que l'amour-propre éveille les courages à la guerre et que, si tant d'hommes se conduisent lâchement dans la paix, ce soit aussi par amour-propre ?

Dans un village, on enterre une pauvre femme. Elle jouissait de la vénération universelle. Tous les hommes, vêtus de noir, affublés de leurs beaux vêtements des grands jours, viennent saluer gauchement sa dépouille et se ranger derrière le cercueil. Le cortège s'ébranle. Je suis là, de passage, et je m'incline. J'admire l'hommage unanime que rendent à cette aïeule les notables et les humbles, se pressant pour la suivre au champ du repos. Voici l'église. La petite place est pleine de soleil. Le surplis du prêtre, les aubes légères des servants, qui faisaient des taches éclatantes, disparaissent sous le porche. Les chants s'étouffent et meurent parmi la fraîcheur des voûtes. Le corps entre dans le lieu saint, suivi des enfants des écoles, puis des femmes. Quand arrive le tour des hommes, je les vois avec surprise obliquer légère-

ment à droite et se masser à quelques mètres, sous un arbre, tandis que se ferment lentement les portes de la maison de Dieu.

Ces hommes voient-ils combien ils offensent la morte ? Se rendent-ils compte qu'ils commettent, parce qu'ils ont peur les uns des autres, un acte déplaisant, déloyal et lâche ?

Il ne m'a pas semblé joli, ce jour-là, le troupeau des citoyens conscients. Seront-ils braves à la guerre ? En tout cas, leur courage tombe ici d'un seul coup, parce qu'un délégué de la sous-préfecture pourrait les voir, parce qu'un malin pourrait sourire. Je me rappelle que je les ai longtemps regardés avec pitié comme de tristes épaves et que j'ai désespéré d'un peuple capable de s'affaler ainsi par amour-propre.

Ici le même amour-propre fait des merveilles. Il faut distinguer la bravoure volontaire et la bravoure par contrainte. La première est de plus belle qualité. Elle consiste à choisir, de plein gré, le poste dangereux : les engagés, ceux qui, pouvant rester à l'arrière, ont demandé à venir au front, les intrépides, qu'on trouve toujours prêts à partir en patrouille ou dans les missions périlleuses, sont braves entre les braves. Tous les autres, qui auraient aimé qu'on les oubliât à la mobilisation,

qui, dans les heures dangereuses, se mettent au second rang et se font petits pour passer inaperçus et n'être pas désignés, deviennent braves quand ils ne peuvent plus faire autrement. Ne méprisons pas leur courage. Les gens innombrables qu'on appelle la foule n'en ont pas d'autre. Quand on s'écrie : les braves Français ! c'est d'eux qu'on s'émerveille. Ces assauts, qui font l'admiration du monde et dont nos adversaires parlent avec respect, la troupe qui s'y précipite en furie, poussant des cris de victoire, ne demandait pas à les faire. Il faut marcher coûte que coûte. Alors chacun s'avise de devenir un héros. Ce pauvre diable, qui tremblait, se grise. Il va mettre son orgueil à tenir tête au péril. Il n'a pas cherché cette aventure, mais l'y voici jeté : hardi donc ! Il sent le coude de ses voisins. Il les regarde et s'en sait regardé. Il rougirait de marcher moins vaillamment que les camarades et, l'amour-propre donnant à son sang le dernier coup de fouet, il tâchera d'arriver avant les autres et de se montrer le plus beau de tous.

Il n'y a ni deux bravoures ni deux amours-propres suivant qu'on est en paix ou en guerre. Ce qui change, ce sont les conducteurs, ceux qui manient la foule et font jouer, pour le rendre lâche ou valeureux, les mêmes ressorts du cœur humain.

On agit sur l'homme par l'amour-propre. Mais dans quel sens ? A la guerre, ceux qui commandent ont l'âme tendue vers le salut public. Ils montrent à tous le bon chemin et créent ainsi l'émulation vers le devoir. Dans la paix, le bien public devrait occuper aussi la première place. Nous savons que le contraire a lieu. Chacun suit alors les maîtres du jour. Quelque audacieux les brave çà et là, mais la masse se met piteusement à leur solde. Je ne blâme plus la masse, maintenant que j'ai vu comment on l'entraîne à l'assaut. Mais je garde une rancune impitoyable à ceux qui disposent d'elle et l'abaissent, quand ils pourraient la mener à tous les sommets. La guerre nous montre que les hommes sont bons ou mauvais suivant qu'on sait ou non les diriger et que les bonnes institutions font les grands peuples.

Si, après la victoire, nous nous donnons un statut nouveau et que les forces de la nation soient enfin ordonnées et conduites, l'héroïsme déployé ici aura préparé nos âmes aux mâles vertus de la paix, remises en honneur. Que les meilleurs s'appliquent donc, dès le champ de bataille, à cultiver leur bravoure, non seulement devant la mort, mais devant tous les risques et toutes les responsabilités.

La vie se chargera d'éprouver durement le cou-

rage des soldats les plus hardis. S'ils reviennent couverts d'honneurs, de rubans et de médailles, il ne faut pas qu'ils tombent, au premier tournant, dans les défaillances anciennes. Souvenez-vous de la peine qu'un honnête homme éprouvait à rassembler des témoins en justice, pour l'aider à défendre son bien, son honneur. Un crime jette l'effroi dans un village : chacun lève les bras au ciel, mais personne n'a rien vu. On pourrait, avec un peu de fermeté, venir, par un témoignage sincère, au secours de son voisin. On a peur : on se tait.

Autre lâcheté. On fonde un foyer, sachant parfaitement que tout commande d'avoir des enfants : l'intérêt de la patrie et celui même de sa maison ; les enfants donneront de la joie et de la force au père ; mais il faudra qu'il dépense, pour élever et nourrir une famille nombreuse, de la peine et de l'argent. Il a peur.

La mère aussi. Elle redoute les souffrances de la maternité. Elle veut bien goûter aux jouissances du mariage, mais qu'on ne lui parle pas de douleur, ni de soucis. Hommes et femmes sont également faibles devant la vie. S'ils la regardaient en face, ils donneraient à leurs fils, à leurs filles, des âmes robustes. Au lieu du pécule péniblement amassé pour le fils unique, qui le gaspillera, ils leur

lègueraient les seules richesses valables : de bons bras et du cœur.

La France se dépeuple par la poltronnerie de tous ces braves, que l'univers admire, que nous couvrirons de lauriers au jour béni de la paix et qui redeviendront craintifs et misérables, si les meilleurs ne s'acharnent à leur montrer l'exemple et à flatter, sur la place publique ou dans leurs foyers comme à travers les champs de bataille, leurs plus nobles instincts.

X

L'ENNEMI

Au début, c'était Guillaume.

Le train qui, à la mobilisation, me conduisit à Arras, longeait des plaines opulentes, couvertes de moissons. Tandis que quelques vieillards, quelques enfants, accablés de chaleur, liaient çà et là des bottes de froment, des quantités de femmes s'alignaient contre les barrières de la voie et, sous les chapeaux de paille ou sous les mains posées à plat devant le soleil, on voyait des visages rouges et des bouches ouvertes, d'où sortait ce cri :

— Les *orelles* à Guillaume !

Plus d'un mobilisé a rêvé alors qu'avec de la chance il arriverait, dans quelque mêlée, assez près du Kaiser pour lui couper les oreilles et les offrir à ces dames.

Les Anglais ne manquaient jamais, quand on acclamait leurs trains au passage, de faire deux gestes : ils retroussaient leur moustache absente

et se coupaient le cou du revers de la main. La tête de l'empereur d'Allemagne fut ainsi abattue en effigie pendant toute la mobilisation de la première armée britannique.

Il faut comprendre que la colère populaire avait besoin de se fixer. La veille, la paix régnait. Non seulement on ne s'attendait pas à la guerre, mais on ne voulait même pas penser qu'elle fût possible. Elle éclate tout à coup. A qui la faute?

Pas aux Allemands, bien sûr. Est-ce qu'il y a encore des Allemands ? On parlait des Prussiens autrefois, mais c'est une si vieille histoire. L'ennemi n'est pas là.

Je vais vous dire où se trouve l'ennemi. Je connais dans le Cotentin une jolie maisonnette en bordure de la route. Son propriétaire possède la plus belle richesse : beaucoup d'enfants. Il a dû, pour les loger tous, mettre deux étages au-dessus de la grande salle. Le site est gai et quand les marmots s'écrasent le nez aux carreaux, ils voient de jolis coteaux, des arbres, un ruisseau, et, tout près, au premier plan, les canards, les dindons et le poulain du pays qui habite de l'autre côté du chemin. Les enfants sont contents : le voisin s'en inquiète, se fâche qu'on regarde chez lui, construit un mur de briques haut de dix mètres, large comme la

maison trop curieuse et, le coup fait, se frotte les mains. Je ne sais rien de laid, mais rien non plus de symbolique comme ce pan de maçonnerie, fameux dans la contrée, dont l'objet est de nuire et de déplaire.

Quand la guerre a éclaté, chaque homme du peuple ressentait bien plus de colère et de haine contre son voisin que contre des gens lointains et hypothétiques comme les Allemands. Le général Maitrot pouvait écrire de grands articles pour annoncer que l'invasion germanique se ferait par la Belgique et supplier qu'on mît la place de Lille en état de défense : le Normand madré assurait sa basse-cour contre les vues de l'ennemi proche et se moquait du reste.

On connaissait un Allemand toutefois : ce Guillaume. On s'en prit à lui.

Il semblait d'ailleurs naturel qu'un fléau pareil fût déchaîné par un tyran. L'ignorance de la foule servait là son préjugé. J'ai chanté la *Marseillaise* le 2 août tant que j'ai pu, mais pour l'air plus que pour les paroles. Quelques mots, quelques cris m'ont cependant, sur les quais de la gare du Nord, arraché des larmes :

Le jour de gloire est arrivé !
Aux armes, citoyens !

D'autres formules me parurent moins heureuses :

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.

Or, beaucoup de braves gens ont pleuré, en hurlant ces mots hors d'usage. Un despote étant dans l'affaire, ils ont pensé que, contre l'empereur Guillaume en personne, toute la France, d'un seul élan, se ruait en chantant.

Des sots ont fait mieux. Ils ont pris l'Allemagne en pitié à cause de son mauvais maître et sont partis en campagne pour arracher ceux de Francfort et de Berlin au despotisme. Les journaux n'imprimaient-ils pas que nous étions les champions de la liberté contre l'esclavage ? Vous et moi, nous comprenions qu'il s'agissait de la liberté française, rebelle au joug allemand. Eux, voyaient avec orgueil une République germanique instituée par nos armes, et Guillaume bien puni. Si l'on fait là-bas une République ou si, ce que je souhaite davantage, on en crée plusieurs, j'espère que le plus frappé ne sera pas l'empereur, dont je me moque, mais son peuple, mon ennemi.

Un jour, un mot nouveau courut de bouche en bouche. Nos troupes avaient rencontré l'adversaire, non sous la forme d'un César, mais d'une foule

innombrable. D'où venaient ces hommes armés, débordant de partout en masses enveloppantes et profondes ? On les nomma les Boches. Et dans les cris, dans la haine, dans les cauchemars des nuits de fièvre, ce nom remplaça l'autre : l'ennemi ne s'appelait plus Guillaume.

Pourquoi ce surnom aux Allemands ? Bien peu de mes camarades le connaissaient avant le mois d'août. J'avais appris son existence à la fin de 1913, au retour de Saverne, où je venais de voir opérer Forstner et de comprendre combien la guerre se faisait inévitable et prochaine. Passant à Nancy, j'échangeais avec de jeunes amis des impressions, quand l'un deux me dit vivement :

— En somme, les Boches sont indécrottables.

— Les... quoi ? fis-je.

— Les Alboches...

Je suis bien sûr que se sont fourvoyés tous ceux qui ont cherché une étymologie ingénieuse à ce mot nouveau. On a d'abord dit Alboche pour Allemand et c'est resté, parce que cela rimait avec *caboche*, *moche*, *bidoche*, une foule de vilains mots. Le radical est tombé ensuite, par la faute des gens pressés, et le suffixe à consonnance injurieuse a subsisté seul. C'est très bien ainsi, puisque la faveur universelle a prononcé.

Quels sentiments ont montrés nos hommes à l'égard de l'ennemi de chair et d'os qu'ils ont ainsi trouvé tout à coup devant eux ?

On hait l'Allemand. Mais est-ce à cause de sa race, ou parce qu'il se trouve de l'autre côté de la ligne ?

Quand on met face à face deux équipes de joueurs, elles se méprisent immédiatement l'une l'autre. Esprit de corps entre les partenaires ; colère à l'égard de l'adversaire : le cœur humain le veut ainsi. L'émulation, qui rapidement tourne en jalousie et mène aux hostilités, existe entre tous les groupements et jusque dans une même armée. Un artilleur se moque d'un fantassin et le « poilu », qui croupit dans sa tranchée, traite de « viande protégée » le servant du 75, parce qu'il est à quelque distance en arrière. Dans un régiment, des compagnies peuvent se prendre de querelle. Un capitaine fit un jour passer une note à son voisin de secteur pour le prier de prendre garde à ses hommes, qui furetaient un peu partout à la recherche de bois de chauffage. Il ajoutait qu'il serait impitoyable pour les soldats appartenant à une compagnie *étrangère*, qui seraient pris chez lui. On dut lui demander si sa note visait bien les rôdeurs français ou ceux d'en face.

En fait, la plupart de nos hommes, pris au dépourvu par la guerre, ne sont pas en état de reconnaître dans l'Allemand un ennemi de leur sang ; ils détestent seulement l'adversaire et ce n'est pas assez.

Il y a parmi nous un brave garçon, dont le visage est doux, les traits habituellement reposés, le regard limpide. Au début de la campagne, tandis que sa section se trouvait à très courte distance d'une ligne de tirailleurs ennemis et dans la situation la plus critique, il aperçoit un trou de marmite et s'y jette. De là, il peut, sans grand danger, tirer sur les diables casqués qui s'avancent. Ses camarades, abrités à quelques mètres à sa droite, dans un ravin, ne voient pas l'ennemi. Condamnés à une prudence sans gloire, ils attendent l'ordre de paraître à la crête. Mais, pour occuper leur impatience, ils jouissent d'un rare spectacle : l'homme du trou épaule, tire posément, charge à nouveau son arme, épaule encore et, sans se lasser, fait comme à la cible. Il obtenait, nous a-t-il dit ensuite, des « cartons épatants ». Rien ne saurait donner une idée de l'expression à la fois gloutonne et rayonnante qu'il prenait à chaque homme abattu. Sa bouche se fendait jusqu'aux oreilles et ses yeux jetaient des flammes. Imaginez la figure d'un petit

garçon devant toute une armée de gâteaux. Cet homme, qui, dans le civil, n'a peut-être jamais voulu regarder la mort en face, riait tout seul en tuant des Allemands.

Un soir, au cantonnement, je fis la connaissance d'un petit sergent, qui, blessé sur la Meuse, dans la grande retraite, revenait au front après guérison.

— Grillons-nous la dernière ? me dit-il.

Il me tendait une cigarette. Il avait cru si souvent, dans les premières semaines, sa fin prochaine, qu'à chaque cigarette qu'ils portaient aux lèvres ses camarades et lui répétaient gaiement :

— C'est la dernière.

Son mince visage entouré d'un nuage bleu, le jeune brigand me raconta des horreurs. Je me souviens surtout de l'histoire d'un grand officier saxon, qui s'était montré tout à coup, revolver au poing, à dix mètres d'une colonne française.

— Il abritait son corps derrière un gros arbre, me raconta son bourreau. Il allongea, au bout d'un cou interminable, une figure grimaçante et nous visa. J'étais en tête. Je l'épaule. Il tombe avec un cri affreux. Alors, fou de joie, je me jette sur lui et le retourne en tous sens pour bien voir la blessure que je lui avais faite. La balle l'avait charcuté, mon Boche. Je vous réponds que c'était du beau travail.

Je le regardai : il avait les yeux au ciel et paraissait goûter une joie presque surnaturelle.

— Ah ! çà, vous travaillez chez un boucher, dans le civil, mon ami ?

Il me répondit avec douceur qu'il était séminariste. Depuis cette histoire et celle du vicaire-adjudant, je n'ai plus aucune assurance pour demander aux gens leur profession.

Il n'y a pas un soldat au front qui ne puisse raconter vingt anecdotes pareilles. Elles prouvent seulement que nous faisons, contre l'ennemi qu'on nous a désigné, une guerre farouche et sans quartier.

— Mon lieutenant, vous ne pourriez pas m'avancer dix francs sur un Boche ?

Le Général commandant l'armée, voulant des prisonniers, pour en tirer certains renseignements, avait fait connaître que tout soldat qui ramènerait un Allemand dans nos lignes recevrait une prime de cinquante francs. Un poivrot fameux décida, pour avoir du vin, d'aller gagner la prime et tint parole. Mais il aurait bien voulu un peu d'argent d'abord, afin de se donner du cœur. Il était bien drôle, les mains tendues, l'air narquois. Nous nous mîmes cependant d'accord, avec mes camarades, pour refuser.

Quelques jours après, nous nous flattions de cette prudence, quand une patrouille fut prescrite, dont il demanda à faire partie. Il ramena son prisonnier. C'était un Boche remarquable, un grand bonhomme blond, paraissant instruit et d'éducation assez fine. Il se disait employé dans une banque importante de Dresde. Il nous montra les portraits de sa femme, de ses trois enfants : jolie famille, bonnes figures. Nous ne résistions pas à la curiosité d'examiner cet exemplaire intéressant de la race innombrable terrée devant nous. Ils sont à la fois si proches et si lointains ! Un tel abîme nous sépare de ces gens, qui, à portée de voix, respirent notre air, foulent notre sol. Et puis cet homme, derrière ses yeux bleus, cachait une émotion si violente. Pour le tenir vivant, il avait fallu tuer deux ou trois de ses camarades. Pourquoi la jeune femme, dont voici le portrait, n'était-elle pas veuve à cette heure? Exactement, parce qu'on achète, avec cinquante francs, du vin pour bien des jours.

— Allons, toi, raconte-nous comment tu l'as pris ?

— J'ai mis la main dessus, mon commandant, et j'ai serré. Il a bien voulu se défendre, *le fumier !* Alors je *m'ai* mis en colère !

Il s'arrête, prêt à se jeter sur le prisonnier.

— C'est bon, fait le commandant. Continue.

— Je l'ai obligé à passer devant moi et au trot. Je lui ai bien fourré tous les coups de pied que j'ai pu, mon commandant. Soyez tranquille, il a eu son compte....

Alors, entre le grand Allemand, au teint clair, à la mine rêveuse, et le petit voyou français, gouailleur et agité, le plus cocasse échange de regards eut lieu.

— Ça ne fait rien, ajouta l'homme, cinquante francs pour un gars de ce poids-là, c'est mal payé!

Et voilà un gaillard qui n'est pas, malgré ses mots violents, un ennemi bien déterminé de l'Allemagne même. Ivrogne et bon soldat, il fera toujours bien la guerre, mais où l'on voudra et contre n'importe qui.

On regarde quelquefois l'ennemi sans haine et j'ai vu la foule des soldats s'en aller visiter les champs de bataille tout fumants, comme des badauds se promènent à la foire. Une de nos lignes eut à subir le 2 mai un bombardement intense, puis l'assaut d'une grosse reconnaissance. La résistance des camarades fut vive et victorieuse. Un officier allemand tomba dans la tranchée même et trente-cinq cadavres restèrent sur le parapet, à quelques mètres. L'affaire avait éclaté dans la soirée du

samedi. Le lendemain, il faisait beau, la plaine était parée de coquelicots : de tous les secteurs voisins, des soldats, des gradés, des officiers vinrent, en file indienne, voir les morts.

C'est peut-être la seule fois où je ressentis, un dimanche, une impression de fête. Les dimanches, au front, sont des jours pareils aux autres : donc plus tristes. Celui-là se distinguait : on eût dit que tout ce monde flânait, attendant quelque musique. Cependant l'officier tué, un lieutenant de la Garde, décoré de la Croix de fer, était couché dans un étroit passage, à l'abandon. On apercevait d'abord ses pieds débottés, chaussés de laine ; puis, sur un corps robuste, une tenue maculée de sang et de boue, déchirée par les fils de fer. Qu'ai-je vu ensuite ? Des cheveux roux, taillés courts, sur une tête énorme et pâle ; une moustache rouge, tondue à la mode américaine ; de fortes mains crispées, salies, mais soignées ; des ongles coupés et polis, révélateurs des soins efféminés dont certains lourdauds aiment à caresser leurs grosses personnes. On enjambait ce cadavre et l'on passait. Dans les conversations, nulle trace d'émotion. On est à la guerre pour tuer des Boches : on les tue donc.

Si je m'adresse au sergent-major, il me dira cependant qu'il a eu bien de la peine le jour où fut

abattu sous ses yeux un jeune officier badois, aux cheveux ondulés, au nez mince, portant lorgnon. C'était presque un enfant. Il avait montré du courage et de la noblesse. Il fallut assister à sa triste agonie dans la plaine.

Allons interroger ce sergent tout en longueur, qui se hausse encore pour mieux voir de sa tranchée.

— Qu'est-ce que tu regardes ainsi, avec ton grand nez ?

— Il y a un Boche là-bas, qui fait le zouave. J'ai bonne envie de le tuer.

— Eh bien ! ne te gêne pas.

C'est un tireur très sûr. Il épaule. Nous regardons tous. La silhouette chancelle et disparaît. Je quitte la place en frissonnant.

Quand donc tous ces guerriers, si courageux, si ardents à combattre, sauront-ils exactement pourquoi ils sont ici et quelle race de proie ils ont mission de corriger ?

Je vois deux manières de considérer les Allemands.

Ils ont des qualités qui nous manquent : il faut les connaître, pour essayer de les acquérir. Ils ont des tares que nous ne leur prendrons jamais : il faut les publier, afin de marquer la source éternelle de notre inimitié.

Des qualités, nos soldats ont reconnu d'eux-mêmes la principale, la seule qui importe.

Les Allemands sont organisés. Tout leur grand pays est une ruche, où chacun travaille, à sa place, au bien de la patrie. Les affaires des particuliers y sont subordonnées à celles de l'Etat. Mais, l'Etat étant bien conduit et vigilant, tous les intérêts sont servis à leur tour, et la fortune des individus découle de celle de la nation.

Nos soldats ne voient pas exactement tout cela : ils connaissent l'existence de l'Allemagne depuis quelques mois. Mais ils se sont heurtés à une machine d'une telle puissance et si parfaitement ordonnée qu'ils en ont été d'abord éblouis. On comprend mal comment le moral des Français a résisté à la sorte d'effarement produite par cette double révélation : l'outillage et la méthode allemande. Ne ménageons pas les éloges : je ferai assez de restrictions tout à l'heure. L'Allemagne s'est, au moment de la marche sur Paris, imposée à l'admiration du monde. Son échec, immortel aussi, sur la Marne et l'année de déboires qui a suivi pour elle n'ont pas encore effacé le souvenir des premiers jours.

Le don d'organiser est-il d'essence germanique ou tout un peuple a-t-il bénéficié, par accident,

des qualités d'un chef, d'une dynastie ? Les Allemands, laborieux, méticuleux, mais d'esprit confus, sont naturellement enclins au désordre intellectuel. Alors que la France, reine des nations quand elle est gouvernée, s'abandonnait aux chimères révolutionnaires importées d'outre-Rhin, eux s'offraient le profit d'un régime monarchique grossièrement imité du nôtre. L'anarchie est allemande, l'ordre est français. Des institutions passagères ont pu renverser les rôles. D'autres institutions les rétabliront quand on voudra.

Notre ciel est le plus clair : on le sait. Mais il y a la foule, toujours ignorante, et tant de meneurs, qui la trompent. Il fallait une grande leçon, pour l'instruire et les démasquer. Nos ennemis nous l'ont apportée.

Avez-vous voyagé ? Êtes-vous jamais entré dans quelque grand port d'Europe ou d'Amérique, sans un serrement de cœur ? L'effacement de notre marine marchande est un fait : tous les Français s'en désintéressent. On ne s'occupe pas de ces bateaux-là chez nous. Mais si, Français, on se trouve un jour dans une des rades immenses où les nations les plus diverses affichent leurs pavillons, on est atterré de voir toutes les couleurs claquer au vent, sauf la nôtre. On revient au pays,

résolu à crier cette honte, à supplier les gens de regarder autour d'eux, de sortir de leur torpeur. On se heurte à des bavards, qui raisonnent sans voir et nient les faits quand ils gênent leurs principes. Il y aurait un moyen : les mettre tous sur de grands paquebots ; payer à la France entière un voyage autour du monde. La vue des nations florissantes nous donnerait peut-être à rougir et nous serions corrigés.

Les Allemands, sans qu'on les en priât, sont venus nous rendre ce service. Il a fallu les voir sur notre sol, mais du moins les avons-nous regardés avec intensité. Chacun de nos soldats a écarquillé les yeux au spectacle de ce peuple en armes, organisé pour l'invasion et pour le meurtre.

Il n'y a pas un homme dans nos tranchées, qui ne rende aujourd'hui justice à la méthode et à la discipline allemandes, pas un qui ne déplore le relâchement des institutions françaises en face de l'organisation puissante de pareils voisins et qui ne sente la nécessité d'un retour à l'ordre et à la force. Voilà ce que la vue de l'ennemi nous a appris : c'est quelque chose.

Nous avons en face de nous un régiment d'infanterie de la Garde. L'honneur est grand. Ces gens de choix ne parlent pas tous élégamment le

français. Il en est parmi nous, qui savent l'allemand : quand la conversation s'engage d'une tranchée à l'autre dans cette langue, on se comprend plus vite et mieux. Pour la joie du plus grand nombre des nôtres, les séances en français sont cependant préférables. La grande affaire est de s'entendre pour échanger du tabac, des journaux. Mais qui sortira des lignes ? Le Boche invite un camarade français au premier pas.

— Approche donc ! *Nus ne dirrerons pas !*

Il prononce *dirrerons* en roulant les *r* et accentuant l'*i*. Il laisse tomber dédaigneusement le mot final, *pas*.

— Non, viens ! J'ai des cigares.

L'affaire aboutit rarement, parce que, du côté allemand ou du nôtre, un officier passe et impose silence.

Nous demandions un jour à un type audacieux, que nous avions surpris ainsi à marivauder de loin avec un Prussien, pourquoi il hésitait si fort à aller dans la plaine, entre les deux lignes, bavarder un peu. Un autre l'avait tenté quelques jours plus tôt. Les deux hommes, le Français et l'Allemand, étaient sortis debout, en plein midi, sous le regard perçant de quelques centaines de camarades des deux camps. Plus d'un doigt, sans doute, était

sur la gâchette du fusil, prêt à tirer si quelque mouvement des deux compères devenait trop brusque. On avait parlé de la guerre, de la misère des soldats ; on avait allumé deux cigares, et voilà.

— Moi, mon lieutenant, je ne m'y fie pas.

— Et pourquoi ?

— Ils ont trop de méthode, ces gens-là...

Il nous expliqua que le Boche serait fort capable de se coucher soudain à plat ventre pour laisser tirer ses amis. C'est l'histoire des mitrailleuses, qui a tant frappé nos hommes. Au début, nous allions à l'assaut sans prudence. Les Allemands paraissaient fuir devant la baïonnette et cela nous donnait du cœur. Mais leur fuite dégageait soudain des mitrailleuses, qui fauchaient sans merci. Les gars tombaient. Ceux, bien rares, qui revenaient, ressentaient de la colère, mais aussi de l'admiration.

— Ils ont tout prévu, ces coquins !

Je mets coquins par politesse. Ce qu'ils disent est, du reste, bien plus drôle. Ils le répètent, ce refrain, nos pauvres soldats français, si braves, si consternés qu'on ait laissé les Allemands s'organiser ainsi.

— Tenez, mon lieutenant, c'est boche, cette espèce de ballon, là-bas. Il n'y a qu'eux pour imaginer des choses pareilles.

C'était au début de la guerre, quand nous vîmes pour la première fois une de leurs saucisses. On ne pouvait pas facilement déterminer, de loin, si cette sorte d'aérostat au bout de sa ficelle se trouvait sur nos lignes ou sur les leurs.

— C'est boche ! C'est sûrement boche ! Ils ont pensé à tout, allez ! Et puis c'est assez laid : c'est à eux.

Laide ou non, la saucisse a du bon. Et nous en possédons maintenant. Mais le soldat aurait aimé qu'on n'eût pas laissé les Allemands nous donner cette leçon, parmi tant d'autres.

Notez que nous les dépassons dès que nous voulons les imiter. Ils avaient des fusées éclairantes : les nôtres valent mieux à l'heure présente. Mais, un moment, ils lançaient seuls des feux d'artifice dans la nuit : humiliation pour nos soldats.

Un de nos camarades fut blessé dans une bataille de l'Artois à la fin d'août 1914, pendant la marche allemande sur Paris. Il reçut cinq balles, au bras, à l'épaule, aux jambes. Les Allemands gagnèrent le terrain où il était tombé et c'est dans une ambulance ennemie qu'il fût soigné d'abord. Vint la retraite après la Marne. Les envahisseurs fuyaient en vitesse, abandonnant nos blessés. Notre ami, guéri depuis longtemps, a donc repris rang parmi nous.

Mais il a vu de près la fameuse armée de von Klück et voici ses deux premières impressions.

Il est à terre et voit s'avancer dans sa direction les tirailleurs ennemis. Ils marchent coude à coude, le fusil à la main. Ces vainqueurs, qui arrivent comme une marée, respecteront-ils un officier tombé ? Ses pieds sont tournés vers eux. La ligne approche. Deux hommes blonds s'écartent un peu, ouvrant le rang, et, à droite, à gauche, longent son corps, sans le toucher. L'ont-ils vu seulement ? Ils l'évitent comme une botte de paille. Leurs yeux fixes, pleins d'angoisses, paraissent perdus dans le lointain. Leurs mains tremblent. Sur leurs visages pâles, décomposés, la terreur n'essaie même pas de se cacher. Ces guerriers sont fous de peur. Nos malheureuses troupes, prises dans une embuscade, sont obligées de se replier et voilà comment on les poursuit, en claquant des dents, en se serrant les uns contre les autres. Il y a des braves en Allemagne et nous n'avons pas le monopole de l'héroïsme. Mais la foule y est poltronne et moutonnière. C'est un des prodiges de l'organisation allemande que d'avoir discipliné jusqu'à la mort des gens pareils.

Mais l'infanterie avance toujours et voici les artilleurs qui accourent. Des pièces de 77 sont mises

en batterie à quelques mètres du blessé. Des officiers allemands s'approchent et l'entourent. On l'interroge avec quelque politesse. Un lieutenant va chercher un peu de paille pour lui faire un abri contre le soleil. Et le feu commence, sur les camarades, qui, là-bas, battent en retraite. Quelles minutes douloureuses ! A ce moment, les cinq blessures saignantes de notre ami lui faisaient moins de mal que le contact de ces hommes affairés, s'acharnant à tuer des Français. C'est alors que l'un d'eux croit opportun de venir le distraire et lui tient ce langage :

— Vous êtes perdus, c'était fatal ! Nous aurons Paris, mon ami. Je connais Paris comme vous. J'y ai travaillé, mes camarades aussi, et il y a longtemps que nous avons tout préparé pour y être bien reçus. Vous n'avez rien prévu : tant pis pour la France ! Vous portez des pantalons rouges : faute stupide, que des Allemands n'auraient jamais commise. Rien ne résiste à une organisation comme la nôtre, et je vous plains d'être en lutte avec notre civilisation redoutable...

Il continue ainsi longtemps, tandis que notre ami, souffrant de ses plaies vives et sentant fuir le sang de son cœur oppressé, perd connaissance.

Cet Allemand parlait d'or.

Oui, leur organisation a failli nous perdre et c'est une leçon.

Oui, leur civilisation est redoutable, mais non point pour les seuls Français : pour le genre humain.

La faute de ce bavard, commun à tous ceux de sa race, est de confondre les deux grands mots qu'il vient de prononcer. Il sait, comme nous, qu'un des éléments de la civilisation, c'est l'ordre, par conséquent l'organisation. Et n'ayant, de l'homme civilisé, qu'une réelle application au travail méthodique, il proclame que cette vertu suffit. Cela s'appelle, en français, prendre la partie pour le tout, et, dans toutes les langues, se tromper.

On appelait honnête homme, chez nous, au XVII[e] siècle, celui qui possédait une belle culture générale, des mœurs polies, une vie droite, un commerce agréable. C'était l'homme civilisé par excellence, usant de ses qualités d'intelligence, de cœur, de caractère, pour son bonheur et celui des autres.

Un être ainsi fait était essentiellement *organisé*. Nos voisins ont-ils cru qu'une organisation sociale heureuse tiendrait lieu de cette harmonie intérieure des individus, qui est à la source de toute civilisation ? Ils ont créé des cadres admirables : ils n'ont trouvé, pour les remplir, que des Allemands.

L'intelligence claire, l'esprit, le goût, toutes ces qualités françaises, qui affinent l'homme et l'élèvent sans effort au-dessus de ses pareils, manquent aux habitants de la vieille Germanie. Ils ont d'autres vertus, mais, privés des plus précieuses et le sachant, ils sont envieux comme des parents pauvres.

Se croyant méprisés, ils cultivent à l'extrême l'amour de soi. Ils se sont mis à adorer leurs méthodes et les ont proclamées souveraines. Leurs grosses qualités de labeur et de discipline les ont rendus forts : ils ont divinisé cette force. Ils croient aujourd'hui qu'ils sont le bras de Dieu.

Il faut pourtant les corriger et, pour cela, les connaître. Examinons-les à la guerre, puisque c'est là qu'ils opèrent maintenant. Ils ont un magnifique outillage, c'est entendu. Quelle intelligence y a-t-il derrière cette imposante machinerie ?

Prenons l'exemple de Reims. On dit que si nous arrivions à portée de Cologne, nous démolirions aussi leur cathédrale. Je suis sûr que non. Le calcul des Allemands est connu : tout dommage causé aux Français concourt au succès final ; plus le dommage est cruel, mieux le but est servi. Ce raisonnement est apparemment juste. Il contient tout le droit de la guerre : frapper fort, pour arriver plus vite à la paix. Devant Reims, des Allemands ne

peuvent donc pas hésiter. Ils voient tout de suite que la cathédrale est un bijou et, par surcroît, un lieu sacré, le temple des plus saintes traditions nationales. L'affaire est excellente. Les Français seront frappés, sur ces pierres, moralement et matériellement. Le but suprême de la guerre sera atteint et d'une façon magnifique : on braque les canons.

Devant Cologne, les Français raisonneront aussi, mais autrement. Ils savent qu'il est bon de démoraliser l'ennemi, mais qu'on peut, dans cette voie, manquer son but et, par certaines vexations, irriter les courages au lieu de les abattre. C'est simple d'avoir cette pensée ; un Allemand s'en trouve incapable. Nous ne détruirons même pas Cologne par représailles. Nous garderons, sur le champ de bataille, la faculté de voir au delà de la guerre. Les bourreaux de Reims doivent être punis dans Cologne ; mais il n'est pas utile que l'humanité entière soit châtiée pour cette faute d'un peuple. Respectons ce qui appartient au patrimoine universel, mais, à l'heure des traités, arrachons aux Allemands la ville et son temple, pour la rançon des murs où furent sacrés nos rois.

On nous a remis des couteaux, de grands couteaux de brigands. Beaucoup de nous, habiles à

manier le fusil, le revolver, la baïonnette, le sabre, l'épée, furent d'abord surpris d'avoir dans les mains cette nouvelle arme, familière aux assassins. Il fallut s'y habituer et c'est ainsi maintenant qu'on se bat dans les boyaux. Une opération barbare existe, qu'on appelle le « nettoyage » des tranchées. Ah ! ce n'est pas joli ! Tout le monde est soldat, mais tout le monde n'a pas été boucher. Il n'y a pourtant qu'à s'y faire : c'est la loi allemande.

Ayant prononcé que la force, à la guerre, primait tout droit, nos ennemis ont violé un à un, avec une sorte d'imbécillité, tous les usages que la loyauté des générations avait établis. Quand on a pris, en courant, une première ligne de tranchées et qu'on veut s'élancer vers la suivante, le temps manque pour désarmer et réduire à l'impuissance les prisonniers qu'on va laisser derrière soi. Dans le vieux temps, des règles auraient imposé à ces vaincus de se tenir tranquilles. Aujourd'hui, on sait qu'en vertu de la civilisation allemande ils trahiront : il faut donc les massacrer.

Il y a probablement parmi les soldats français des pillards et, si nous allons en Allemagne, des actes de barbarie et de vandalisme pourront être commis, çà et là, par nos hommes. Ils auront l'excuse des représailles, mais qu'importe ? Un

crime n'est jamais excusable. Ainsi la France, comme toutes les nations du monde dans tous les temps, pourra mériter alors le reproche de n'avoir pas su empêcher certains excès. Les Allemands seuls se jugeront exempts de critique à cet égard : les excès, quand c'est leur armée qui les commet, changent de nom ; ils deviennent œuvre de guerre et, à ceux qui les accomplissent, des docteurs en culture germanique ont dejà tressé des couronnes.

Le soldat, au fond de son trou, voit tout cela. Qu'y comprend-il ? Rien de très net. Un instinct le pousse à détester ces gens, qu'il sent brutaux, grossiers, différents de lui : précieux instinct, mais qui ne suffit pas.

La guerre finie, le premier rhéteur, utilisant l'ascendant que l'organisation allemande a exercé sur nous tous, ira dire aux gens qu'après tout les Boches se défendaient et qu'on ne se bat pas avec des fleurs. Bien conduite, je vois une campagne de réhabilitation allemande recueillir en France, dans peu d'années, des adhésions. Empêchons-la.

Il manque à la foule de discerner les causes. Les faits lui apparaissent : derrière chacun d'eux, montrons-lui, sans nous lasser, le principe. C'est le rôle de l'élite, ici des officiers. Nous devons systématiquement nous appliquer à connaître l'âme

allemande, l'histoire du peuple allemand. Honneur à ceux qui, depuis la guerre, ont apporté, dans la presse ou en librairie, leur contribution sagace à cette science, nouvelle pour la plupart d'entre nous, mais nécessaire. Sans les livres, avec notre seul discernement, nous pouvons d'ailleurs essayer, dans chaque espèce, de reconnaître ce qui est un méfait de la guerre ou un crime germanique.

Nous faisions dans nos casernes des théories morales aux hommes : paroles vaines alors. Nous en avons d'utiles à répandre aujourd'hui. Apprenons au soldat à connaître exactement l'ennemi qui se terre devant lui. Quand il admire, laissons-le faire : il est bon qu'il prenne, au plus grand exemple qui soit, le goût de l'ordre, de la hiérarchie, du travail organisé, de la force matérielle. S'il ressent de la haine, donnons-lui les raisons profondes de sa colère. Armons-le contre l'argument stupide : *ce sont des hommes comme nous !* Non, l'Allemand n'est pas comme les autres, car il y a, dans sa constitution psychologique, une tare, qui fera toujours de lui, pour des Français, un ennemi odieux dans la guerre et, ce qui est pis, un insupportable voisin dans la paix : il n'est pas intelligent.

XI

INTELLIGENTS

Ils sont intelligents, nos types. On a tort de les appeler des *poilus*. Ce nom grossier ne leur va pas et les désoblige. Il évoque des figures hirsutes, sauvages. Le troupier français, même vieux, hérissé de poils, reste un gaillard alerte, à l'œil malin, à la riposte impertinente. Les hasards de la campagne m'ont fait rencontrer, une seule fois, un capitaine un peu cabotin, qui prononçait avec emphase et d'un ton nasillard : mes poilus ! La littérature a voulu lancer ce mot : un autre a la vogue ici. Nous disons : *nos types*.

Entre eux, ils s'appellent souvent les « bon'hommes ». Mais c'est un nom pour la paix. En guerre, la couche un peu épaisse du bonhomme tombe aux premiers chocs et le type surgit.

Le type, c'est-à-dire le phénomène, le « numéro », l'exemplaire marquant d'un genre ou l'être original, qui constitue ce genre à lui seul. Chacun

de nos soldats a une physionomie déterminée, souvent cocasse, jamais banale. Un trait commun : la faculté de comprendre. Mais quelles formes diverses d'intelligence !

Ils m'exaspèrent parfois, quand ils paraissent tenir des raisonnements imbéciles. Cependant ce n'est pas la tête qui pèche alors. Le cœur est faible : on déraisonne parce que la vérité gêne ou compromet. L'orgueil fait le reste : on veut traiter de tout, spécialement de ce qu'on ignore. De l'esprit, du bon sens : c'est notre grande richesse nationale. Il reste à mettre en œuvre tous ces cerveaux bien faits.

Tout au début de l'hiver, notre compagnie fut désignée pour une prise d'armes dans un cantonnement voisin [11]. Nous voilà contents. Car huit jours plus tôt, dans ce même village, nous avions, au retour d'une marche, aperçu des troupes formées en carré. Au milieu, le drapeau. Face à lui, un groupe d'officiers. A quelques pas, bien campé, la tête fière, le corps vêtu du bel uniforme bleu clair que nous ne connaissions pas alors, un grand capitaine, le héros de la fête, attendait la croix et le baiser de son chef. Le canon hurlait tout autour. Les clairons ouvrirent le ban. Nous tournâmes au prochain carrefour et nos yeux auraient bien pleuré

de perdre l'enchantement d'un pareil spectacle. Cependant nous tendions nos êtres, afin de percevoir encore, malgré le bruit de nos pas sur la route, les notes, plus faibles chaque fois, des cuivres joyeux, qui battaient l'air pour fermer le ban, crier la gloire d'un soldat, faire défiler les camarades. Dans nos rangs, pas un souffle, mais, çà et là, le saut vif qu'on fait pour prendre le pas. Nous nous consolions en défilant aussi, le regard perdu, la gorge serrée, à la cadence de la musique lointaine.

Aujourd'hui, prise d'armes. C'est donc notre tour de jouir du beau spectacle. Nous partons, l'âme en gaîté, et l'on nous apprend, sur la place du bourg, où nos hommes viennent de s'arrêter, claquant fièrement les talons, que nous serons les mornes témoins d'une dégradation militaire.

On fait vite. C'est une si triste besogne. Quelques commandements brefs. Autour de la place de la foire, adossées contre les grands arbres, les compagnies s'alignent. Silence de mort. Il fait froid. *Présentez les armes !* Les yeux angoissés se portent, sans que bougent les têtes, vers la petite rue d'où va déboucher le condamné. Il apparaît, au milieu de six baïonnettes pointues. Front bas, nez cassé, menton brutal, un menton comme je

n'en ai jamais vu, long, plat, en spatule. De grandes jambes, pas d'épaules. Les bras pendent, tirés par des mains lourdes. Il regarde, comme une bête essoufflée. Un greffier bien portant, affublé d'une tenue d'arrière qui nous étonne, pantalon et képi rouges, lit avec force, en roulant les *r*, un jugement interminable, où reviennent sans cesse les nom, prénoms, âge, domicile et profession du misérable. On nous dit cinq fois comment s'appellent ses père et mère. Il a trois enfants. Il a quitté le front pour aller boire et faire la fête. Pendant ce temps, les camarades trimaient, terrassaient, souffraient, mouraient. Dix ans de réclusion : c'est mérité.

Un officier vient vers nous et, tout bas, demande.

— Le plus ancien adjudant.

— C'est moi.

— Venez vite.

Le sous-officier qu'on appelle ainsi se détache de nos rangs. Il court vivement, se campe au milieu de la place, sabre au clair. Je l'observe, tandis que se prolonge la morne lecture. Ses traits se sont altérés ; il a rougi, puis pâli ; il serre les dents. Cependant ses yeux brillent. La mission de bourreau dont le voilà chargé l'émeut violemment. A d'autres elle donnerait plus que de l'émoi, du dé-

goût. Mais ce réserviste, que nous aimons pour son cœur d'or, a pris au sérieux son métier de soldat. Il comprend qu'en lui va s'incarner un instant la France même. De son bras il va châtier un mauvais fils ; tous les camarades verront son geste, en tireront la leçon. Il faut qu'il étouffe toute sensibilité et accomplisse avec noblesse et fermeté le rite sacré.

Le commandant, tourné vers le condamné, s'écrie, d'une voix forte :

— Vous êtes indigne de porter les armes. Nous vous dégradons !

Alors, nerveux, vif, le petit adjudant se porte d'un bond vers le malheureux. Il tire sur les boutons, qui résistent. On n'a pas eu le temps de les découdre à l'avance : c'est la guerre. L'homme ricane, parce qu'il en a attaché deux avec du fil de fer. Mais l'étoffe saute et le sous-officier, ayant fini, s'efface. Alors, au pas, entouré de ses gardes armés, le dégradé passe devant nos rangs. Dans son trouble, l'adjudant a oublié de lui arracher son képi. Un des troupiers qui l'escorte y songe tout à coup et, d'un geste violent, le décoiffe. Le lamentable cortège a bientôt parcouru son chemin. Devant un fourgon, deux gendarmes reçoivent celui dont l'armée ne veut plus.

Un rayon de soleil vient à ce moment caresser nos visages. Nous mettons nos colonnes en mouvement et, tandis que les soldats, l'âme chargée de pensées, s'ébranlent, la clique déchire l'air tout à coup et les notes les plus alertes, les plus pimpantes, les plus folles d'entrain et de gaîté éclatent, étourdissent les échos, font bondir les cœurs.

Je sens notre joie d'être de braves soldats. Nous avons rejeté un misérable, indigne de nous. On nous a montré ce qu'il en coûtait de trahir le devoir. Mais la vie est belle, la France est glorieuse et maintenant nous allons fièrement à notre destin, la tête haute, la poitrine ivre d'air pur.

Un quart d'heure plus tard, nous avions pris le pas de route. J'étais en tête de la compagnie et si bien perdu dans mes pensées que je me trouvai bientôt parmi les derniers hommes d'une compagnie qui nous précédait.

— Bonjour, mon lieutenant.

— Bonjour. Quelle compagnie ?

— La compagnie de fer ! Capitaine N... Tous des braves.

— Alors, ça va ?

— Ça va comme ça peut, mon lieutenant. On rigole, mais on est bien malheureux tout de même.

— Evidemment.

— On est comme ce pauvre type...

— Lequel ?

— Celui qui est parti avec les gendarmes. Ah ! c'est un *pas-de-chance*. Il est bien comme nous.

Je crus rêver.

Je venais de recevoir docilement une grande leçon et je songeais que tous ces hommes en avaient fait, comme moi, leur profit. Une leçon si claire : le crime puni, méprisé, sous des vêtements déchirés ; le devoir et la discipline honorés avec éclat, au tumulte belliqueux des cuivres, au cliquetis des baïonnettes fines, mirant les feux d'un soleil complice. Je voyais deux sortes d'hommes : ce misérable et nous tous, les braves.

Mon soldat voyait deux camps, les forts et les gueux, et se rangeait parmi les gueux.

Je le regarde. Il est beau ; figure énergique, bons yeux. Que vaut-il ? Je l'interroge.

— Et chez toi, bonnes nouvelles ?

— Chez moi ?

— Oui, ta femme, tes gosses ?

— Ça vivote, mon lieutenant.

— Combien d'enfants ?

— Trois !

— Comme le type, alors ?

— Ah ! mais, ce n'est pas la même chose.

— Pardon ! ce sont tous des malheureux...

— Oui, mais le papa des miens ne se fait pas f... en prison. On grogne, mais on fait son boulot, mon lieutenant. Faudrait pas confondre.

— C'est vrai qu'il n'avait pas l'air bien franc, le bonhomme...

— Franc ? Dites que c'est un dégoûtant. On devrait les fusiller, des gens comme ça.

— Et des gens comme toi, est-ce que ça ne mérite par des coups de bâton ?

— Pourquoi, mon lieutenant ?

— Pour t'apprendre à parler. Qu'est-ce que tu racontais tout à l'heure ? Tu étais un *pas-de-chance*, comme l'autre ?

— Oh ! mon lieutenant, je causais. Quand on cause, il faut être prudent. Mais on comprend les choses et l'on n'est pas pour les « feignants ».

Direz-vous que cet homme est un sot ? Je pense que la foule, dont il fait partie, est imbécile. Vous ne trouverez guère en France que des hommes intelligents, mais submergés par la bêtise collective. Quand il cause, dit-il, il est prudent. Sous un régime d'ordre, la prudence populaire consisterait à se parer de vertus. Aujourd'hui le peuple juge habile de se solidariser avec les *parias*. Ils en sont

encore aux *Misérables*. On leur a dit qu'il fallait prendre en pitié les réprouvés : ils le font. A part soi, chacun connaît le droit chemin et sait la différence entre le bien et le mal. Réunis en troupeau, les pauvres types suivent les voies qu'imposent les mauvais bergers. Ce n'est pas l'intelligence qui manque, mais le caractère.

— Ils ne comprennent rien à ce qui se passe, me disait un camarade désenchanté. Toutes les leçons de la guerre seront perdues.

Ils comprennent fort bien. Voyez-les faire. En rase campagne, au début, ils se montraient d'une souplesse d'esprit incomparable. Aussi habiles à flairer le Boche qu'à faire main basse sur un poulet et à le trousser, ils saisissaient avec la même acuité les nécessités et les ressources de leur métier de soldat. Ils utilisaient le terrain comme s'ils avaient passé leur jeunesse à s'y exercer. Ils patrouillaient méthodiquement, fouillant, sans une imprudence, sans une faute, les villages et les maisons. Ils devinaient, devançaient, complétaient la pensée de leurs officiers. L'écueil, avec ces gaillards, c'est qu'ils musent, se dispersent et vous entraînent. Chacun fait de la guerre son affaire propre. Il faut être malin soi-même pour tenir, au milieu d'eux, la place du chef.

Au début de la guerre de tranchées, on n'avait point de boyaux derrière les lignes, et, le soir, il fallait communiquer par la plaine entre les cantonnements et le front. Presque tous les types atteignaient le but en ligne droite, par les nuits les plus noires, alors que pas une étoile ne pouvait les orienter, que pas un arbre n'était visible. L'instinct ne les guidait pas. Quiconque se fie à lui est sûr de tourner dans les betteraves et, après avoir, pendant quelques belles heures, « gardé les vaches, » il retombe à son point de départ. Ils marchaient selon des règles, restées obscures pour moi, mais que la raison de chacun d'eux avait reconnues et adoptées : le fait est qu'ils arrivaient.

Devant les tranchées, ils ont percé tous les mystères de la plaine. Ils savent où se trouvent les petits postes qu'on ne voit pas, les mitrailleuses dont aucun créneau apparent ne trahit la présence. Des torpilles ont aujourd'hui ravagé nos tranchées. Interrogez un homme au hasard. Il vous montrera l'endroit d'où elles partaient et vous dira ses raisons de juger ainsi. Ils connaissent où se cachent les batteries d'artillerie allemande. Quand les obus passent en sifflant, ils sont capables de déterminer leur direction, la pièce qui les a envoyés, le point visé et, suivant le bruit de l'air qui se déchire au-

dessus de leurs têtes, ils décident si ce sont des 105, des 150 ou des 210. Non, ces gens ne sont pas sots.

Mais leur intelligence est en détresse. Elle n'a jamais été guidée : ils comprendraient tout, s'ils savaient quelque chose. Que connaissent-ils ? Que leur ont appris les maîtres indignes, auxquels ils se sont asservis ? La vivacité même de leur esprit les a conduits au désarroi : ils ont fait, depuis qu'on a jeté en pâture à leurs cerveaux les formules les plus folles, le tour de tous les sophismes et des vérités aussi : ils ne croient plus au vrai. Alors chacun rentre en soi et cultive son vil intérêt. C'est le régime de l'ignorance, de la paresse et du dégoût. On a désenchanté ce grand peuple. Il a l'œil vif : à quoi bon ? Que lui sert aujourd'hui d'être né malin, d'avoir cette force de l'esprit qui peut et doit tout dompter, quand des lourdauds, qu'on n'attendait pas, se présentent en foule, avec des muscles durs et, dans les mains, des armes terribles ? Si on ne les secouait, beaucoup de nos hommes se sentiraient humbles et désemparés devant la grande machinerie allemande. Ainsi, dans la vie, le rustre, qui s'élève par le labeur, le caractère, l'obstination, prend, en face de l'esprit fort, des airs avantageux et s'impose. Un sot, qui travaille, intimide

un homme de valeur qui ne fait rien. La fainéantise et l'ignorance rendent stupide. Et les belles raisons ne valent guère contre un coup de massue.

Mes amis, mes soldats, mes « types », prenez conscience de votre haute intelligence française. Il faut commencer par là. Car c'est un précieux trésor, la richesse souveraine, la source d'une force indomptable. Exercez-vous, à l'école des bons maîtres, à bien penser, ensuite à vous conduire selon votre droite raison ; cultivez enfin la vigueur de vos bras et vous excellerez sans peine dans les combats.

Vous avez affaire à des gens surfaits. L'allemand est un *fort en thème*. Il recueille des premiers prix, mais par votre faute. Cessez de jouer légèrement avec votre intelligence. Usez-en, au lieu de l'user en bavardages. Vous appellerez bientôt à vous les suffrages, le respect, l'admiration du monde. Tandis que les peuples s'inclinent devant la maison Krupp et s'avilissent ainsi, vous pouvez rendre à la France sa place glorieuse, toujours vacante, depuis qu'elle-même s'en est détournée, de reine des nations. Vous détenez seuls le pouvoir de ramener l'harmonie dans ce concert de l'Europe, qui fait un si horrible vacarme aujourd'hui. Un maladroit chef d'orchestre résidait en Allema-

gne : il a montré ses tristes talents. A nous la baguette !

Quand verrons-nous que nous gaspillons, par nos folies, des facultés que ne possède aucun peuple ? Il faut que nous restaurions en France l'ordre intellectuel. Nous conduirons nos types, avides de clarté, de vérité, de sagesse, dans les chemins droits qu'ils avaient désappris. Chez nous seulement il existe des cerveaux assez puissants pour retrouver, dans la confusion universelle, la route véritable, solide sous le pied humain, où la foule, pleine d'allégresse, pourra se répandre, si, d'un pas ferme, un vrai chef sait l'y guider.

XII

LES LETTRES

Jamais les Français et les Françaises n'avaient écrit autant de lettres qu'aujourd'hui. Dans la paix, tandis qu'on « tirait » ses deux ans ou ses trois ans, on envoyait des nouvelles aux parents, mais rarement et sans ferveur. On inscrivait, en gros caractères, les deux ou trois phrases classiques : « Chers parents, Je mets la plume à la main pour vous dire que je suis en bonne santé et j'espère que la présente vous trouvera de même. Si c'était un effet de votre bonté, vous pourriez m'envoyer une pièce de trois francs, ou même de cent sous. Je ne trouve plus rien à vous dire pour le moment, et je vous embrasse de loin. Votre fils pour la vie. »

D'où vient la vogue des quelques formules qu'on retrouve toujours dans les lettres des gens du peuple ! Un soldat, écrivant, en 1913, au ministre de la guerre, terminait par ces mots : « Ne

trouvant plus rien à vous dire, je vous serre la main. » Ils pèchent par indigence. N'écrivant jamais, ils se trouvent effarés devant un papier blanc. A tous les gens qu'on rencontre, on dit à l'improviste : « Comment allez-vous ? Pas mal, merci. » On parle ainsi, même lorsqu'on est sérieusement malade. Il n'existe aucun rapport, quand des gens s'abordent, entre ce qu'ils devraient dire et ce qui leur sort immédiatement des lèvres. N'en cherchez pas davantage entre ce que voudrait écrire un illettré et les mots qui tombent sur son papier. Ses idées étant en fuite, il se cramponne à des clichés. Pourquoi ceux-là et pas d'autres ? Tout le peuple de France, depuis, sans doute, bien des générations, a mis la plume à la main, a espéré que la présente trouverait ses chers parents de même, finalement n'a plus rien trouvé à dire et, bon enfant, l'a avoué.

De père en fils, on se copie ainsi. On copie presque toujours quelqu'un, quand on écrit. Un de nos hommes, un bon vieux, que nous avions embusqué à la cuisine des officiers à cause de son âge, nous a quittés récemment. Sous prétexte d'équilibrer les classes, on l'a envoyé dans un régiment territorial. Là, il perd sa qualité de vieux et sombre dans la foule. Sa première lettre nous a navrés. Il écrit à une ordonnance : « Mon cher Paul. J'ai

l'honneur de te rendre compte que je suis « après » piocher dans des boyaux. C'est triste quand on a été aux cuisines. Plus rien à te dire pour le moment. Mes compliments aux officiers. Ton ami pour la vie. »

Pauvre type ! Il voyait chaque jour des notes militaires commençant par la formule obligatoire : j'ai l'honneur de vous rendre compte. Il trouvait cela très bien, très digne. Il s'applique en écrivant sa lettre et veut mettre ce qui se fait de mieux : il n'hésite pas.

Donnez aux gens du peuple, quand d'aventure vous leur écrivez, de bons modèles ; ils rédigeront à leur tour de jolies lettres.

A la guerre, les occasions ne manquent pas. Les « marraines » sont d'aimables correspondantes, généreuses et douces : nous aimons ces Françaises, qui prennent la peine de joindre aux gâteries dont elles comblent nos soldats des billets gentiment tournés. Les types déchiffrent avec un grand sérieux les lettres de la protectrice inconnue. Tous les mots qu'ils y trouvent sont pesés, goûtés, savourés ; les sentiments de cette femme lointaine, de cette jeune fille dont l'écriture a si grand air, flottent comme une caresse sur la carcasse du bonhomme ; les formules affectueuses ébranlent son

âme fruste ; il s'émeut, s'étonne. Est-ce donc ainsi qu'on écrit ? Mais s'il suffit de laisser aller son cœur et de mettre sur le papier ce qu'on éprouve au fond de soi, on va pouvoir répondre à la dame. Chacun s'applique et les formules habituelles sont délaissées pour des tours nouveaux, dont on se sert, après la marraine, avec orgueil et sans gaucherie.

Car tous ces écrivains d'occasion n'étaient maladroits que par ignorance. Quand vous leur écrivez, douces femmes de France, songez que vous leur enseignez un art nouveau. Jamais ceux et celles dont l'éducation est plus fine n'avaient correspondu avec eux, hors le service ou les affaires. Cette fois, on cause ; on exprime des sentiments humains ; les cœurs se mettent fraternellement en présence ; et tout un vocabulaire inconnu vient enchanter des âmes, à qui ne manquait que l'usage de certains mots pour s'épanouir.

Vous qui écrivez à nos soldats, ne vous lassez pas de chanter votre divine musique. Songez qu'ils en apprennent docilement les notes, pour charmer leurs femmes, leurs fiancées, la vieille maman qui pleurera d'entendre son petit lui parler si doucement. N'envoyez pas de sermons, pas de tirades. Bavardez tout bonnement. Ils seront éblouis de voir que le cœur d'une grande dame est si près de

celui d'un pauvre homme. Ils admireront qu'un pauvre homme puisse à son tour, avec des phrases presque pareilles, dire son respect à la belle dame et des tendresses à sa promise.

Je rencontrai, l'autre matin, dans la tranchée de tir, un caporal, dont les propos, habituellement, m'amusaient. Je m'apprêtais à lui faire conter quelque histoire, quand il me tendit gravement un papier.

— J'ai reçu cette lettre de ma vieille. Lisez, mon lieutenant.

Je m'aperçus qu'il avait les yeux gonflés. Il ajouta, à mi-voix, avalant un sanglot :

— Ils ont tué mes deux frères.

— Tué tes frères ? Qui ça ?

— Les Boches. Lisez.

Je dépliai le papier, déjà noirci, graisseux, à moitié déchiré aux plis : depuis une heure, toutes les mains de l'escouade l'avaient froissé. Voici ce que je lus :

« Mon cher enfant,

« J'ai bien de la peine. Tes deux frères Georges et Auguste ont été fusillés. Les Allemands les ont conduits de la gare à l'église Saint-Louis, les mains liées derrière le dos. Mes malheureux enfants

savaient que leur dernière heure avait sonné. Ils ont dû creuser leur fosse. Pense, cher fils, à ce qu'ils ont souffert à cette minute. Ils ont supplié les Allemands pour avoir grâce. Mais ces misérables ne les ont pas écoutés. Pense, mon cher fils, quel coup pour ta mère quand elle a vu couler le sang de ses malheureux enfants, sans défense et qui n'ont même pas eu le bonheur d'être soldats. »

Je ne reproduis pas ce document pour les faits qu'il rapporte. Chacun de nous a lu des récits aussi atroces un peu partout. Pas davantage pour les sentiments qu'exprime cette femme. Française et mère, il importe peu qu'elle appartienne au plus humble peuple : elles sont comme toutes celles de chez nous. Ce que je note, c'est que, pour peindre ce qu'elle a vu, pour exprimer l'horreur et la pitié mêlées dans son âme, sa plume a trouvé les mots qu'il fallait.

Pour les sortir de leurs formules habituelles, il faut donner aux pauvres gens des modèles nouveaux, mais surtout les mettre en face d'eux-mêmes. Ils n'ont pas coutume de se regarder vivre. Leurs sentiments, leurs pensées, leurs actes, commandés par la tradition, l'exemple, l'habitude, se déroulent avec les jours qui passent ; jamais ils n'y portent attention. Et, s'il faut parler ou écrire,

n'ayant rien noté, ils se trouvent au dépourvu.

— Beau temps, aujourd'hui ! vous disent-ils.

— J'espère, écrivent-ils, que la présente vous trouvera de même.

Mais apprenez-leur d'autres mots : vous verrez s'ils savent les utiliser. Et que des événements tragiques surviennent, forcent leurs regards : vous jugerez s'ils sont capables d'observer, de raconter, d'écrire des lettres à faire pleurer.

Les événements tragiques, depuis le 2 août, se répètent sans arrêt. Des millions d'hommes, dans tous les gourbis du front, noircissent du papier ; des millions de femmes, dans toutes les demeures de France, remplissent des pages. Et chacun raconte ce qu'il voit, note ses pensées, répand son cœur.

Ces lettres de la multitude sont belles : je m'en réjouis. Je les crois bienfaisantes, et c'est encore mieux.

Elles révèlent à ceux qui les reçoivent, à ceux mêmes qui les écrivent, des choses qu'on n'exprime jamais en parlant : les sons s'arrêteraient plutôt dans la gorge. Les lèvres narquoises, qui débitent des blagues et de l'argot à toutes les heures du jour, trembleraient au passage de certains mots, qui viennent du fond de l'âme. Nos types profèrent

des horreurs sans broncher et rougissent de montrer leur beauté intérieure. La pudeur des soldats ressemble à celle des jeunes filles, comme la nuit au jour ; elle existe pourtant et nous cacherait des trésors, s'il n'y avait les lettres. Quand ils écrivent, il leur semble qu'ils parlent tout bas : ils osent.

Et des femmes ont découvert ainsi, depuis la guerre, que leur vieux compagnon de misère les chérissait ; des maris ont eu la révélation de l'amour attentif et fervent de leurs femmes. On vivait côte à côte sans prononcer les mots dont le cœur a besoin : on les écrit maintenant.

Les ménages, séparés depuis tant de mois, sont plus unis que jamais. Pas tous. Car, dans les grandes crises, rien ne demeure médiocre, pas plus le vice que la vertu, et, tandis que les bonnes unions se resserrent, les mauvaises se désagrègent. Nous vivons dans un temps de basse débauche et de pure exaltation des vertus familiales.

Cependant, comme Roxane, les Françaises déchiffrent avec surprise les admirables billets qui leur arrivent du front.

— Il ne m'avait jamais parlé ainsi, pensent-elles.

C'est un enchantement. Eux, qu'on appelle avec gravité : « Mon cher époux, » sont émerveillés

aussi. Une vie nouvelle leur apparaît, sentimentale et douce, dont ils ne soupçonnaient rien et, comme ils ont du loisir dans la tranchée, ils rêvent, après chaque courrier, à la grande joie d'être aimé.

Voyez comme elles savent trouver, quand elles parlent de l'absent, les formules éternelles, ces humbles femmes du pays de France. L'une d'elles apprend que son mari, atteint de bronchite, a quitté le front pour l'hôpital. Un camarade d'escouade de son homme a pris soin de lui annoncer doucement la nouvelle. Elle lui répond :

« Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre il y a deux jours. Elle m'a donné une bien grande émotion. Mon pauvre Charles est peut-être très malade maintenant et il ne voudra pas me le dire. Je n'ai encore rien reçu de lui. S'il pouvait se soigner à l'hôpital un bon mois, puis aller au dépôt, pour venir ensuite me rejoindre, *je pourrais lui rendre les douceurs voulues*. Il doit avoir beaucoup maigri, ce pauvre ami. Enfin espérons que Dieu voudra bien m'écouter.

« Je ne vois plus rien à ajouter pour aujourd'hui. Ma petite fille se joint à moi pour vous remercier et vous dire : bonne chance.

« Une dame française, qui vous souhaite bien du

bonheur et qui espère avoir un jour la chance de connaître le bon camarade de son mari. »

Elle lui « rendra » les douceurs voulues. La belle formule ! Comment ai-je pu avancer que les simples répétaient des phrases toutes faites ? En voici une, vraiment nouvelle et d'un sens profond. On rend ce qu'on doit : on rend un culte à Dieu, des honneurs à un souverain, et, nous assure cette femme, des douceurs à son mari. Mme de Sévigné n'aurait pas mieux dit.

Elle ajoute qu'elle est une dame française. Nous sourions, quand des gens, qui s'essaient au beau langage, nous présentent à leurs dames, à leurs demoiselles, tandis que nous n'avons à leur montrer que nos femmes et nos filles. Je ne souris pas, cette fois. On nous crie ici, à tous les carrefours : qui vive ! Et nous aimons à répondre, d'une voix claire : France ! Cette femme aussi. Je la salue, pour avoir terminé sa lettre par une note aussi grave, encore annoblie par le tour naïf qu'elle a choisi.

Chères Françaises, écrivez-nous beaucoup ! Vous êtes, par vos lettres, présentes parmi nous. On croit que la guerre a séparé les hommes et les femmes : jamais l'union de leurs cœurs n'a été aussi étroite. Nos mères, nos épouses, nos sœurs peuplent nos rêves et c'est ici le pays des rêves sans fin. Vous

régnez sur nous, dans nos tranchées, dans nos gourbis. Vous intervenez jusque dans nos querelles, que, d'un joli geste, vous savez apaiser.

Nous avons, un jour, joué à l'un de nos adjudants un mauvais tour, que, sans une lettre de femme, il ne nous aurait pas pardonné.

Une vache avait, en octobre 1914, erré quelque temps entre les lignes allemandes et les nôtres. On la convoitait dans les deux camps, pour son lait, pour sa viande. Un beau matin, plus de vache. Nous supposons que les Boches ont réussi à l'attraper.

Six mois plus tard, nous avançons nos lignes. Dans un ravin, à égale distance des tranchées ennemies et des nôtres, des hommes signalent une masse noire. Les betteraves sont hautes : on distingue mal. Mais le vent tourne et nous apporte des bouffées d'odeur infecte : c'est la vache crevée. Elle se trouve à peine à cinquante mètres des Allemands. Les types pestent contre ces « malpropres, » qui n'ont pas eu le courage de se débarrasser d'un pareil voisinage. Deux jours après, nous recevrons l'ordre, qui sera promptement exécuté, d'enfouir la bête, mais, pendant quarante-huit heures, on va s'amuser.

Le sergent-major s'enferme toute la matinée du

premier jour. Sur un grand écriteau de bois qu'a touché la compagnie pour y inscrire le nom d'un boyau, il grave, au fer rouge, des lettres mystérieuses. Nous l'interrogeons. Il roule des yeux de conspirateur et nous confie, un doigt sur la bouche :

— C'est pour la vache. Vous verrez. Pas un mot à Julien.

Ici on désigne les grands amis par leurs prénoms. Julien, c'est l'adjudant, avec qui le chef est très lié.

La nuit venue, notre compère disparaît, sa pancarte sous le bras. Il revient sans elle, se frotte les mains, rit à se mordre les oreilles et laisse échapper de ses lèvres malignes ces mots brefs :

— L'écriteau est sur la vache. On va rigoler.

Le lendemain, en effet, nous eûmes grande envie de rire quand l'adjudant, pénétrant en coup de vent dans notre poste, salua celui de nos camarades qui commandait alors la compagnie, claqua les talons et prononça :

— Mon lieutenant, je tiens à vous rendre compte moi-même que les Bochcs se sont avancés cette nuit jusqu'à la vache et y ont planté un écriteau.

— Un écriteau ?

— Oui, mon lieutenant, sur la vache crevée.

Il paraissait indigné. Il nous proposa d'aller lui-

même, le soir venu, retirer la pancarte. Nous protestions, avec de petits gestes hypocrites.

— C'est dangereux, mon ami.

— Dangereux tant qu'on voudra. Il faut voir ce qu'ils ont écrit et leur répondre.

— Oui, mais pas toi. Envoie un bonhomme. Ce n'est pas la place d'un adjudant. Elle sent mauvais, cette vache.

— Mon lieutenant, elle pue...

— Alors, laisse-la.

Il hésitait. Traîtreusement, j'ajoute :

— D'ailleurs tu te ferais tuer.

Il est brave. Cela le fait bondir.

— Mon lieutenant, je n'ai pas peur.

Son parti est pris. A la tombée du jour, il court au bout d'un poste d'écoute, saute dans la plaine, et, s'étant glissé sous le réseau, alors léger, des fils de fer, s'avance, en rampant, vers la bête.

Vous ai-je dit que Julien est boucher de son état ? Sur l'écriteau, le sergent-major a écrit ces mots perfides :

GRANDE BOUCHERIE JULIEN S***

Viande 1er choix.

Le kilo : 3 francs.

Le nom patronymique figure en toutes lettres.

Arrivé près de la vache, le pauvre type se bouche le nez, allonge le bras, saisit la planchette et, tandis que les Boches, qui peut-être l'ont entendu, tirent dans tous les sens, s'en revient à nous, toujours rampant et se barbouillant de boue, l'écriteau collé contre son cœur.

Il entra dans une colère froide quand il vit qu'on l'avait joué. Nous étions bien coupables, l'ayant lâchement poussé à se lancer dans la plaine. Ce fut au sergent-major qu'il s'en prit.

Il le chercha, décidé, nous dit-il, à lui donner une leçon. C'est un garçon violent et ses poings paraissent durs. Nous ne nous sentions pas rassurés.

Mais, mariés tous deux, ils reçoivent l'un et l'autre, chaque jour, des lettres de leurs femmes, qu'ils lisent côte à côte. Dans ces lettres, une phrase revient souvent : « Je suis heureuse que tu aies ce bon ami dans les tranchées. » Ce soir, au moment où l'adjudant entre dans le gourbi du chef, résolu à faire un exemple, le sergent de jour tend à chacun sa lettre quotidienne. Ils oublient tout le reste, s'assoient, lisent.

Nous arrivons alors, anxieux de connaître la tournure qu'a prise le drame, prêts à intervenir avant les propos irréparables.

Ils lisent. Silence lourd, précurseur d'orage. Quatre longues pages chacun. L'adjudant lève la tête le premier et jette, en pliant sa lettre, un regard oblique vers le chef. Le fourrier me souffle à l'oreille.

— Ça va-t-être terrible !

Nous retenons notre respiration. Voici que le sergent-major a fini. Il se tourne lentement vers son ami et, d'une voix humble, chargée d'angoisse, demande :

— Bonnes nouvelles ?

— Oui, fait l'autre sèchement.

— Figure-toi, reprend le chef en s'attendrissant, que ma femme m'envoie le dernier devoir de la petite.

Là-dessus, l'adjudant change de couleur, dévisage son adversaire avec des yeux de convoitise et, frappant lourdement du poing sur la table, s'exclame :

— Ça, c'est épatant ! Fais voir.

XIII

L'HONNEUR

— Moi, dit un officier, je ne punis jamais.

— Moi, fait un autre, je ne les « rate » pas. Prison, prison, prison. C'est la seule façon de conduire les hommes.

Ils ont tort tous deux, surtout le second. A la guerre, les punitions ne doivent être infligées qu'avec mesure. On vit avec la troupe et l'on possède mille moyens d'agir sur elle : un chef qui punit trop marque son impuissance.

Il faut sévir quelquefois : ce n'est pas une affaire de goût, mais de conscience. On ne dit pas : je ne punis jamais. On peut dire : je voudrais ne jamais punir.

Un homme, de caractère assez sombre, prenait l'habitude, au dernier jour de chaque période de repos, de s'isoler dans quelque auberge écartée et de boire. Père de cinq enfants, ne recevant aucune nouvelle des siens, qui vivaient en pays occupé, il

noyait ainsi son chagrin chaque fois qu'arrivait l'heure de retourner aux tranchées.

On met quelquefois un peu de mollesse à châtier es hommes qui se prennent de boisson au cantonnement. Mais on ne permet jamais qu'ils manquent au rassemblement quand est venue l'heure d'aller rejoindre, au front, le poste de combat.

Ce soir-là, par suite de je ne sais quelle complicité, notre homme, absent sur les rangs, fut porté présent. On partit : la relève eut lieu sans lui.

Son escouade, arrivée aux tranchées, fut désignée, non pour la garde, mais pour une corvée pénible. Manquant, il y « coupa ». Ses camarades le savaient, mais point ses chefs.

Il faisait extrêmement noir. Je circulais une heure plus tard, dans un boyau, quand je croisai un type, qui paraissait venir de l'arrière.

— Bonsoir, vieux.

— Bonsoir, mon lieutenant.

Par quel coup du destin, cet homme ayant passé, la curiosité me prit-elle de le faire parler encore ?

— Eh ! dis donc, là-bas !

— Mon lieutenant ?

— Qui es-tu ?

— C'est moi, mon lieutenant.

Ils répondent toujours ainsi la nuit. Cela ne nous renseigne guère. J'insiste.

— Ah ! à la fin, dis-moi ton nom.

Il se nomme alors, mais, sa conscience n'étant pas nette, l'idée lui vient de s'excuser en bredouillant :

— Je suis un peu en retard, mais je ne savais pas l'heure du rassemblement.

Il m'apprenait sa faute. Elle me parut sans excuses. Quatre jours de prison.

Vous pensez bien qu'ici nous ne mettons pas les hommes dans des cachots. La peine réside d'abord dans l'humiliation : on la porte à la connaissance des camarades au rapport ; on l'inscrit au livret, où elle restera toujours, tache indélébile. Enfin, comme il est des natures que n'émeuvent pas ces sortes d'épreuves, le commandant a décidé que les types punis de prison resteraient aux tranchées tandis que leurs camarades seraient au cantonnement.

Aussi, quand six jours plus tard nous allâmes au repos, mon homme resta-t-il en première ligne. Il nous vit partir avec quelque tristesse. J'éprouvai, moi aussi, de la peine à le laisser là, mais c'était justice.

Le lendemain, une grenade le tuait net.

Cinq orphelins, parce que j'ai puni cet homme ! Je songe en frémissant à la détresse de mon âme si le soutien d'une conscience ferme, sûre d'elle-même, m'avait manqué. Je savais que mon acte ne pouvait souffrir de critique et j'ai, sans remords, prié sur cette tombe. On vint, de droite, de gauche, m'apporter de vaines paroles.

— C'était écrit, disait l'un.

— Vous ne pouviez pas imaginer que cela irait si loin, faisait l'autre.

Ces propos me choquaient. Mon initiative avait agi dans ce malheur, je ne le savais que trop, mais il n'appartenait à personne de me déclarer innocent. Seule ma conscience pouvait m'absoudre.

Elle le fit. Cependant je pensai à tant d'actes que nous accomplissons, ici, légèrement et dont les conséquences redoutables nous échappent. Si nous punissons dans un mouvement de colère, ou par représailles, ou pour nous décharger sur un pauvre diable d'une responsabilité compromettante, nous ignorons jusqu'où ira porter notre faute. Elle deviendra crime et nous ne le saurons pas. A la guerre, nous ne sommes maîtres de rien, que de notre conscience. Malheur à ceux qui ne gardent pas la leur avec une sévérité farouche ! La vertu des soldats doit se montrer plus haute que celle

des autres hommes. Elle porte un si beau nom : l'honneur.

Méditons ce soir sur l'honneur et, pour déterminer le sens qu'il faut attacher à ce grand mot, prenons, dans la vie journalière des armées au front, un exemple très simple.

On nous a donné des permissions de six jours. Les hommes, obligés de prendre des trains militaires, revenaient parfois aux tranchées après deux semaines d'absence. On comptait les six jours à dater de leur arrivée à la gare destinataire jusqu'à leur retour à cette gare. Tout le temps perdu, en deçà ou au delà, dans des trains à lente allure et au parcours fantasque, constituait du « rabiot ». Quant aux officiers, autorisés à voyager isolément et par les express, ils rentraient plus vite que les hommes. Personne ne pouvait d'ailleurs contrôler les horaires et décider si nous avions dépassé les six journées de présence à nos foyers que notre titre nous accordait. On vit alors trois types d'officiers : les *froussards* nous arrivaient le sixième jour, n'en ayant donné que quatre à leur famille ; les *roublards* prenaient neuf jours et, si on leur demandait des comptes, racontaient des histoires d'horaires où le plus fin des colonels ne voyait goutte ; du troisième type est un de mes amis,

qui resta chez lui six fois vingt-quatre heures et voyagea, à l'aller et au retour, par les trains les plus rapides. Il satisfit ainsi à ses obligations, très douces, vis-à-vis de sa mère et des siens et à ses devoirs sacrés envers ses chefs.

Je l'ai admiré. J'en connais un autre, qui a une haute conception de son devoir. Il a volontairement quitté sa femme et je ne sais combien d'enfants tout petits pour aller aux armées. Il n'a pas hésité cependant à tricher un peu et à rester, à la faveur du flottement qui régnait, un jour de plus dans sa maison. Quoique cet accroc à la correction ne l'empêche pas d'être un brave, attaché à bien servir, mon ami, qui n'a pas triché, vaut davantage : c'est un homme d'honneur.

La différence vient des mobiles. L'un, pour obéir, veut une loi éclatante : le bien l'émerveille et il court à lui comme un artiste vers les grands spectacles de la nature. Il doit, sans doute, à son éducation, autant qu'à la qualité première de son âme, ce goût de se soumettre aux obligations ennoblissantes, mais il reste un pécheur voué aux faiblesses : il va au bien par amour et l'amour est inconstant.

L'autre, moins brillant, ne tombera jamais. Un homme d'honneur est celui qui vérifie lui-même

jalousement tous ses actes. Il ne connaît qu'un juge, mais implacable : sa conscience. Celle-ci règne en lui despotiquement. C'est, à sa manière, un individualiste, un homme qui se contrôle soi-même. On nous parle des citoyens conscients : en voilà un.

Et je pense qu'aux individualistes purs, aujourd'hui vieillis et déçus, qui voulaient affranchir l'âme humaine et qu'a trahis la liberté, on pourrait proposer ce culte, nouveau pour eux : l'honneur.

Ils souhaitaient que l'homme libre décidât souverainement du bien et du mal et fît sa loi. Ils erraient, car la souveraineté n'appartient pas à la raison de chacun, mais aux lois mêmes. Celles-ci sont supérieures à nous. Elles ne sont pas l'expression de notre volonté, ni même de la volonté générale. Elles découlent, malgré nous, de la nature des êtres et des choses et nous ne les dominons pas : elles nous dominent. Ma raison a la faculté, non de faire, mais de reconnaître les lois. Elle peut, dans cette recherche, se tromper et je n'appelle pas cela une prérogative, c'est une infirmité.

Ainsi le sage ne forge pas des lois à sa taille, mais adhère aux véritables. Et quand le culte qu'il leur voue est si fervent que son âme se fait ombra-

geuse et jalouse, cette jalousie s'appelle l'honneur.

Je veux bien devenir individualiste ainsi. Chacun peut nourrir, au fond de son être, une flamme divine, qui brille pour soi seul et dont il savoure secrètement la chaleur. Un être vertueux est celui dont les actes sont droits : l'homme d'honneur cultive la droiture jusque dans sa pensée profonde et pour sa satisfaction intime. Sa vertu n'apparaît pas plus haute, mais plus sûre. L'honneur, égoïste, orgueilleux, cherche et trouve sa récompense en soi-même. On a voulu exalter la conscience individuelle et l'on n'a réussi qu'à créer des générations de destructeurs. Qu'on fasse des hommes d'honneur et l'individu, devenu beau comme un dieu, méritera de s'admirer soi-même.

L'honneur militaire consiste à faire son devoir de soldat jusqu'à la mort. Dans ce sens, l'honneur est une vertu courante chez les Français. Je ne connais pas un camarade, pas un homme de mon entourage, qui ne soit prêt, dans les heures tragiques, à donner immédiatement son sang à la patrie.

Mais tous ne sont pas également aptes aux menus héroïsmes quotidiens dont est tissé le véritable honneur. Ce jeune officier, qui s'est jeté le premier dans la tranchée ennemie, a bien gagné sa

croix : c'est un brave. Et ce soldat timide, que je rencontre toujours devant le parapet de tir, guettant l'ennemi, n'aura pas de récompense. Il est logique que les honneurs humains aillent à celui qui a rendu un éclatant service. L'autre a sa part de mérite cependant et non la moindre.

Il a la joie de sa conscience : plaisir de qualité rare. Rares, en tout cas, ceux qui savent s'en délecter. Celui auquel je pense n'a cessé de m'émerveiller. Toujours à son poste, toujours serviable, obligeant envers ses camarades, digne devant ses chefs, passant, sans rougir, du fusil à la pelle, travaillant, se battant, mangeant, dormant bien : le soldat parfait. Il ne connaît qu'une loi : son devoir. Et qu'un juge : sa conscience. C'est un homme digne. On a beaucoup parlé de la dignité démocratique, si basse, si mesquine. Elle consiste à n'accepter aucun ordre, aucun frein. Ennemie de toute supériorité, elle hait tout ce qui est noble et se complaît dans une égalité stupide. La vraie dignité ne lui ressemble guère : c'est la fierté des âmes indépendantes, rebelles aux jougs avilissants, attachées avec ténacité, avec orgueil, à tous les devoirs, obscurs ou éclatants.

Après la guerre, ceux qui survivront aux farouches combats, auxquels nous nous préparons

depuis un an, se feront les apôtres de l'honneur. Nous aurons trop vu ici la supériorité des consciences sévères et jalouses, pour n'avoir pas compris que la grandeur de l'homme est tout entière dans la fermeté de son âme.

Les Français s'organiseront, sans doute, à l'exemple des Allemands. Mais on ne fera pas d'eux de vils esclaves, car chacun, libre, fort, brave, mettra son orgueil à se contrôler soi-même. Il est trop naturel qu'au pays de toutes les frondes l'honneur redevienne une vertu nationale.

XIV

LA PATRIE

Voici un veilleur dans la tranchée. Il fait bonne garde et son visage, tourné vers la ligne ennemie, paraît chargé de haine. Je le frappe à l'épaule.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis de veille, mon lieutenant.

— Mais encore ?

— Je guette les Boches.

— Et derrière ton dos ?

— Il y a les camarades qui dorment.

— Oui, mais derrière eux ?

— Les betteraves.

— Et encore derrière ?

— Dame ! je ne sais pas...

Je le regarde dans les yeux : ils sont vides. Le pauvre homme serait bien aise de faire une bonne réponse, mais où la chercher? Aidons-le.

— Eh ! grand étourdi, il y a la France.

— C'est pourtant vrai, mon lieutenant. Je n'y pensais pas.

Comment y penserait-il? On lui répète depuis son enfance que tous les hommes sont frères, qu'il n'y a plus de frontières, que la patrie est une invention coupable des tyrans et des grands capitaines. Le patriotisme n'a conservé que deux refuges : la terre, la tradition. On se solidarise momentanément entre Français, par la vertu de la guerre, épreuve commune. Mais pour s'aviser que la France existe et l'aimer, il faut avoir vécu près de son sol ou connaître son histoire. Cet homme travaille à la ville. Il n'est attaché à aucun champ, à aucune prairie, à aucun ruisseau familier, et les livres qu'on donne à ses pareils ne lui ont enseigné, sur notre passé, que des erreurs.

Si je pose à un paysan la même question, il ne montrera pas plus d'éloquence. On a meurtri, sinon tué, ces petites patries qu'étaient nos villages. Il ne suffit pas, pour reconnaître la France dans un coin de terre, d'y couler des jours heureux ou tristes. Ce qui fait le prix d'un morceau de sol, ce sont aussi les morts qui l'ont possédé à tour de rôle : ces morts portaient les noms des gens d'aujourd'hui, faisaient des gestes pareils à chaque saison, se réjouissaient, aux grandes fêtes, avec

des chansons et des danses immuables, allaient prier dans la petite église qui est encore là et menaient, dans des costumes auxquels leurs corps étaient accoutumés, une vie simple, riche de souvenirs et de promesses. Un paysan, qui garderait toutes ces mœurs sans réfléchir davantage, serait patriote avec ses pères, sinon avec ses trente-neuf millions de frères vivants. Il aimerait la France dans sa durée, sinon dans son étendue et sa force présentes, et, ne connaissant pas grand'chose, mais plus d'histoire que de géographie, il serait encore capable de mourir sur un champ de bataille, en sachant pourquoi. Il y avait d'ailleurs, dans nos campagnes, pour élargir les vues des pauvres gens et leur montrer, autour d'eux, le domaine de la Patrie, des voix écoutées : les aïeules racontaient des histoires héroïques ; le curé réunissait ses ouailles, pour chanter, après les victoires du roi, le *Te Deum;* le seigneur qui allait aux armées, apportait l'écho des guerres nationales. Ainsi Jeanne d'Arc, toute enfant, pouvait penser à la France dans son village perdu de Domrémy. Cependant la France, pour une paysanne de ce temps-là, où il n'existait point de télégraphe et guère de postes, point de chemins de fer et guère de routes, constituait un empire plus lointain que

l'univers entier pour un homme du xxᵉ siècle.

Aujourd'hui, la terre natale n'a plus la même vertu. Les chansons d'autrefois sont oubliées : paysans et bergères débitent des couplets de cafés-concerts. On ne va plus à l'église et les vieilles femmes se taisent. Elles ne se reconnaissent pas dans leurs enfants, déguisés en citadins. On n'aime point les morts : c'étaient des ignorants, dont on rougit. Les jeunes gens ne dansent plus que la valse, le cake-walk, le tango argentin.

Ils ont tort. Quatre montagnards des environs de Saint-Flour, qui savent encore la bourrée, nous l'ont sautée bien des fois au cantonnement. Nous ne nous lassions pas de regarder les minauderies de ces lourdauds barbus. Leurs souliers boueux frappaient le sol avec force. Ils se saluaient, se prenaient à la taille, reculaient, tourbillonnaient, gardant un même sourire béat. Et l'accordéon plaintif déchirait l'air. Ces quatre hommes avaient apporté parmi nous, avec leur danse, tout leur vieux pays d'Auvergne.

Un peu de patriotisme provincial a seul survécu dans les âmes des ruraux. Il est étroit, exclusif, mais je ne m'en offense pas. Depuis le début de la guerre, nos soldats ont erré partout. Des mobilisés du Nord, parcourant la vallée de la Vienne,

si belle entre Limoges et Angoulême, n'ont pu cacher leur mépris pour ces terres où il ne pousse que de l'herbe et des arbres.

— On ne fait donc pas de blé par ici ?

Et les gens du Centre, habitués aux vallées fraîches, aux jolies prairies, aux châtaigneraies opulentes, considèrent avec stupeur les plaines riches et monotones de la Picardie ou de l'Artois.

Pour fortifier et élargir ce frêle amour que chacun de ces hommes porte à son coin, il aurait suffi de leur enseigner les fastes de la patrie commune.

La guerre était une occasion. Que leur a-t-on dit dans les journaux ? Qu'ils allaient combattre pour la civilisation et pour la liberté du monde. Personne n'a pensé, parmi nos écrivains populaires, à chanter les louanges du pays et à réclamer pour lui seul le bénéfice du beau sang qu'on allait répandre à flots.

Ils ont lu, comme moi, dans les feuilles du matin, des phrases de cette qualité : « Ce n'est pas pour nous que nous luttons, c'est pour le monde et pour l'avenir. Que sont quelques mois de guerre, au regard des cinquante ou cent années de prospérité et de paix qui se préparent ? Que nos armes triomphent et voilà la terre en repos. »

Ainsi ce n'est pas pour nous que nous luttons,

et ce sang versé, ces ruines, ces douleurs atroces, ces dévastations et ces deuils sont pour le bonheur du genre humain ! De malheureux Français osent écrire, quand ils ne savent pas penser. Ils ignorent qu'ils ont une patrie. Ils regardent dans les nuages des formes vagues, alors que vit devant leurs yeux la plus sainte, la plus animée, la plus tragique figure : cette France, héritage de cent générations d'aïeux, où nous sommes nés, où nous aimons à respirer et que nous laisserons à nos fils, douce et belle comme elle était à nos premiers regards.

Nous sommes quelques-uns, qui ne voulons pas qu'on touche à notre parler, à nos vieux usages, à nos chères habitudes, à notre sol, à nos maisons. Nous avons des qualités et des défauts : qu'on nous les laisse ! Que les Allemands, chez eux, cultivent leurs vertus ou leurs vices, mais qu'ils n'empiètent pas sur nous. A chacun sa patrie. Nous nous battons pour la nôtre.

Cette guerre atroce sera, sans doute, longue encore, et toujours plus cruelle. Que ferons-nous après ? Ce sera, disent les rêveurs, le désarmement universel. Moi, qui songe à mon foyer, à mes enfants, je ne parle pas ainsi. Après la guerre, je souhaite que nous fassions en sorte de mettre défi-

nitivement notre France en sûreté. Nous ne serons d'ailleurs pas seuls à bénéficier de la victoire, à entreprendre des affaires, à nous développer. D'autres nations, plus que la nôtre, seront en mesure de tirer un profit considérable de la paix, qu'elles auront, comme nous-mêmes, chèrement conquise. Des peuples ardents, dans les deux mondes, deviendront, suivant une loi fatale, menaçants pour les voisins moins vigoureux. Dieu nous garde d'être alors parmi les gens fatigués ! La guerre finie, nous serons condamnés à entretenir nos muscles. Nous allons vaincre, malgré tant de faiblesses qui pouvaient nous perdre. Que la victoire nous rende le goût d'être forts ! Je ne peux pas songer à l'humanité, mais à la France seule, tandis que coule à flots le sang français. Je ne suis pas tenté de trahir nos morts, ni de ruiner la cause pour laquelle ils périssent par milliers. Ils tombent pour que soit sauve la patrie : tous les jours que Dieu me donnera, si je survis aux hécatombes qui vont venir, je les consacrerai à la sauvegarde de cette patrie sacrée. Après cela, si j'ai cinq minutes à perdre, je m'occuperai du genre humain.

Cependant nos soldats sont là, attachés au devoir nouveau, qui a surgi. Ils tiennent leur poste, les uns sans comprendre, les autres comprenant de

travers. Une force intérieure les pousse : comme la foi prouve Dieu, leur instinct patriotique rend à la pérennité de la race un hommage émouvant.

Ces simples, qui ne savent guère ce qu'ils font ici et ces dupes, qui se battent pour des mots, subissent l'ascendant d'une troisième sorte de Français : ceux qui connaissent et aiment la patrie.

Car il existe des gens qui ne sont tombés ni dans l'ignorance, ni dans les erreurs néfastes. Tandis que les démagogues prêchaient la guerre sociale, ils préparaient leurs âmes, en silence, aux épreuves de la guerre nationale. Les hommes en place s'occupaient du bonheur de l'humanité : eux songeaient à la grandeur française. On désorganisait l'armée : ils l'aimaient comme le suprême recours. On voyait peu ces sages sur la place publique : ils vivaient dans leurs foyers. La famille est une première patrie : qui aime l'une sert l'autre. Nous avons, à travers la France, des quantités d'admirables familles, riches ou pauvres, qui ont offert au pays leur plus beau sang. Une jeunesse d'élite en est sortie, se ruant au premier rang : ainsi les meilleurs se sont portés avec exaltation vers la mort pour sauver les autres.

Je songe obstinément, toutes les fois que ma pensée cherche un type de famille française, aux

foyers lillois, auprès desquels s'est écoulée mon enfance. Que de jeunes gens déjà fauchés, dont les silhouettes robustes n'animeront plus les rues et les maisons de ma vieille cité ! Derrière les arbres grêles, qui, par delà les tranchées ennemies, ferment ici notre horizon, s'étend une riche et noble partie de la France, où des mères, des veuves attendent encore, en pleurant, ceux qui ne reviendront plus. Là j'ai appris à connaître ma patrie. Je ne suis pas Lillois, mais j'ai fait à Lille toutes mes premières études et j'y ai noué de chères amitiés. Mon pays n'est pas la Flandre, où j'ai vécu, ni l'Ile-de-France, où je suis né. J'appartiens à toute la France, mais c'est à Lille qu'on me l'a dit. Parce que j'ai grandi, avec tous mes camarades, dans la ferveur des traditions nationales, je n'ai point de peine ni de mérite à servir aujourd'hui. Je voudrais qu'on mît dans chaque âme française le même culte ardent. On ne se bat pas mieux, mais avec plus d'amour.

J'ai senti ma tendresse plus vive pour la Patrie, le jour où j'ai su que l'ennemi avait souillé Lille. Dans les rues que je parcourais enfant, je pense avec horreur que des Prussiens, ce soir, font des patrouilles. Ils cantonnent à la « citadelle » où j'ai commencé mes classes et gagné mes premiers ga-

lons. A la tombée du jour, je faisais des efforts inouïs pour ne pas m'endormir avant le couvre-feu et j'entendais avec délices la longue note qui se mourait dans la nuit. Des Allemands dorment en ce moment dans la chambrée où j'eus mes bons sommeils de vingt ans. Est-ce un fifre qui les réveillera demain ? Que diront les échos du Bois de la Deûle et ceux du Bois de Boulogne ? Ils peuvent, les soldats bottés, frapper du talon les pavés durs de Lille : ce sol ne leur appartiendra jamais.

Mon veilleur, qui guette les Boches avec colère, ne pense pas à tant de choses. C'est pourtant un brave et il eût fait un patriote, si on lui avait appris. Un jour, j'irai m'asseoir avec lui dans un coin de tranchée et je lui enseignerai doucement à chérir la France.

Quels modèles lui donnerai-je ? Je choisirai parmi ceux que la guerre nous a déjà ravis. Le jeune poète Gauthier Ferrières est mort, il y a peu de jours, aux Dardanelles. L'image d'un poète devant un rustre ? Pourquoi pas ? C'est l'heure des chants guerriers et des rêves magnifiques. J'avais un tendre attachement pour cet être délicieux. C'était un Français fervent. Sur quelques points, il sentait et raisonnait autrement que nous : dès qu'il s'agissait de la France, l'accord se faisait. Il admirait

tous nos grands hommes, d'un amour personnel, ardent, ombrageux. Il eut des colères farouches contre Jules Lemaître, qui avait touché à Chateaubriand. Il ne permettait pas davantage qu'on s'occupât de Racine, hormis pour le glorifier. De l'Empereur, il connaissait, à la lettre, toutes les campagnes. Il les racontait en s'animant et je verrai toujours sa belle figure se contracter, tandis qu'allant et venant dans mon bureau, il récitait, d'une voix que l'émotion voilait, les proclamations de son héros. Il parlait avec un pareil orgueil du Roi Soleil et connaissait, aussi parfaitement que les historiens de l'école contemporaine, les mérites des traités de Westphalie. L'amour donnait à ce chercheur de nuées la clairvoyance d'un sage et les vues d'un prophète, dès qu'il s'agissait de la France. Hélas ! il s'est trompé une fois, quand il a rêvé, au début de la guerre, qu'il entrerait, avec nous tous, en Alsace.

Oui, quand s'éteindront les fournaises,
Après les glorieux combats,
C'est avec les couleurs françaises
Que nous retournerons là-bas.

Alors du Rhin jusqu'à la Meurthe,
On pourra rire et rire encor...

Une balle turque a claqué et la joie de ce bel enfant de France ne chantera pas sur la route de Strasbourg. Du moins est-il mort en héros, et, par une grâce du ciel, sur une terre d'épopée, sur un de ces rivages d'Orient, dont les couleurs et la gloire antique enchantaient sa muse.

A l'image de cette âme, façonnons les nôtres. Pour instruire les ignorants, qui ont oublié jusqu'au nom de leur pays et corriger les bavards, qui rendent à des mots sonores le culte réclamé par la France, il faut soi-même être un ami jaloux de la patrie. Ne rougissons pas d'entretenir pour elle une passion exclusive : nous sommes en noble compagnie.

Et l'ennemi même nous fait la leçon.

On nous a remis ici, pour alimenter nos méditations et pour en faire l'objet de conversations particulières avec les hommes ou de causeries dans les cantonnements, le texte d'une longue lettre trouvée sur un prisonnier. J'en ai retenu un passage frappant. L'Allemand essaie de prouver à son correspondant que son pays arrivera, faute de mieux, à une paix honorable, une paix blanche.

« Sur quoi, ajoute-t-il en substance, j'assieds cette conviction ? D'abord sur notre patriotisme, sur notre sens de la discipline, sur notre génie d'or-

ganisation, et puis, et avant tout, sur l'incapacité d'organisation de nos adversaires. »

« Ah ! certes, ajoute-t-il, s'ils unissaient leurs ressources à nos qualités d'initiative et de méthode, nous serions perdus. A l'idée de ce que nous ferions à leur place, à l'idée de ce qui nous menacerait s'ils savaient utiliser leur puissance, j'ai le frisson. Nous aurions les reins cassés. »

Pour leur casser les reins, comme ils disent, que faut-il ? Discipliner nos forces, mais d'abord les connaître. Si nous savions notre valeur, nous ne permettrions pas qu'on la gaspillât.

Terminons ces pages en regardant ensemble notre patrie avec des yeux d'amour : c'est un bon emploi du temps dans la tranchée.

Il est cinq heures. Mes camarades font un bridge au fond d'une cave et je lis auprès d'eux. La ligne a été calme cet après-midi et, des deux parts, on n'a ni bombardé ni tiraillé. Tout à coup, voici, au dehors, une fusillade. On sort du trou vivement. Les balles allemandes rasent les parapets en gémissant. Les nôtres crépitent. Que se passe-t-il ? Des hommes lèvent le menton et, la figure grimaçante, le cou tendu, regardent le ciel. Là-haut, un avion ennemi survole les tranchées. C'est vers lui que sont braqués les yeux et les armes. Les veilleurs

d'en face tirent sur nos terrassements pour occuper notre attention, nous émouvoir, détourner de leur camarade nos regards et nos coups. Beaucoup de tapage et de vie pour une vilaine bête de mort, qu'on voit à peine au fond du ciel et dont le ronflement est si lointain qu'on dirait un moustique. Maintenant l'artillerie gronde. Les obus montent en sifflant et piquent dans l'air, autour du Taube, des quantités de menus nuages, blancs et ronds, pareils à des tampons d'ouate.

— Trop court !

— Vois celui-là, s'il l'a frôlé !

— Passera !

— Passera pas !

L'Allemand louvoie, au milieu de ce vacarme et de cette mitraille : chasse passionnante. Rarement on atteint le gibier de proie, à qui vont, avec les obus ou les balles, les injures, la menace. Mais on barre avec plus ou moins de succès sa route et, quand il vire, on marque un point.

Ainsi presque chaque matin, aux premières heures et chaque soir, avant le repas, nous assistons à des drames aériens. Sur tel de nos avions, les Allemands ont pu gaspiller, en quelques minutes, plus de deux cents obus. Nos cœurs battent quand un de nos pilotes, bravant tout, pique

droit sur leurs lignes et va se perdre dans l'horizon. Ils font rage, avec leurs mitrailleuses et leurs grosses pièces, et nous rions d'aise en pensant que ce Français les regarde, les nargue, et que se vident leurs caissons.

C'est pourtant une invention de chez nous, cette petite chose merveilleuse, devant qui nos âmes se font humbles, à force d'admirer. Voilà près d'un an que nous nous cassons le cou à regarder toujours dans les airs le même miracle et nous ne sommes pas rassasiés. Au début, nous ressentions du dépit devant les avions ennemis. Ils semblaient usurper, en planant sur nos têtes, une de nos gloires. Nous savons maintenant que la maîtrise des airs nous demeure. Ils ont des appareils nombreux et bien faits, une organisation remarquable : comme toujours ils utilisent avec méthode le bien des autres. Le génie nous reste. A Hébuterne, un pilote français prit part à l'attaque des tranchées. Il descendait à cinquante mètres de terre, faisait cracher sa mitrailleuse dans les boyaux, remontait légèrement et plongeait à nouveau, jetant la mort sur l'ennemi, grisant nos hommes d'enthousiasme. Le patriotisme a pu, sous les paroles berceuses des philosophes humanitaires, s'endormir au fond des âmes. Je l'ai vu remonter tout à coup dans les

yeux, comme afflue le sang sous la peau aux minutes de grand émoi. Après une chasse à l'homme au haut des airs, quand nos vieux soldats, les membres courbaturés, l'âme exaltée, font descendre leurs regards du ciel à la triste terre des tranchées, ils se dévisagent les uns les autres sans rien dire, mais quelle lumière entre leurs cils poussiéreux ! La joie d'être Français brille en eux. A cette minute, on leur commanderait avec un mot heureux de fondre en larmes ou de s'embrasser tous. Ils s'en retournent, de leur pas lent, routinier, vers leurs abris et, le soir, s'endorment, la paix dans le cœur, avec un baiser de la France au front.

Les Allemands se disent maîtres en l'art de la guerre. Ils demeurent cependant, dans ce domaine comme partout, nos élèves. Leurs chimistes, dont on chante merveille, n'ont inventé ni la poudre sans fumée, ni la mélinite. Ces fusils redoutables, ces balles fines et mauvaises, qui ont bouleversé les méthodes de combat, nous les possédions avant eux. Leur empereur, partant en guerre, a prononcé avec orgueil :

— Je vaincrai, parce que j'ai mon canon.

Nous avons le nôtre, ce prodigieux 75, qui a fait l'étonnement de tous les soldats du monde. On ne célébrera jamais assez cette arme terrible. L'artille-

rie lourde de l'ennemi nous a pris en défaut au début, mais c'est la prévoyance française, non le génie français, qui a failli. Je pourrais m'attarder à louer la longue série de nos victoires passées, comme les Grecs, qui faisaient sourire Edmond About en se flattant, avec suffisance, de Salamine et de Marathon. Nous avons, Dieu merci ! des preuves assez proches de la solidité de nos têtes françaises et les lieutenants de Guillaume II ont trouvé leurs maîtres sur la Marne et sur l'Yser.

Sur mer aussi, quoi qu'on pense. S'il est vrai que les Anglais, quand ils vont à l'assaut, massacrent l'ennemi et lui refusent quartier, en criant : *Lusitania ! Lusitania !* je me reconnais sans force pour les blâmer. Car les Allemands sont des pirates. Mais, un moment, le monde a pu frémir devant la valeur militaire des flottilles germaniques : on devait craindre que l'empire des mers ne fût ravi, par de tout petits navires, aux flottes puissantes de l'Angleterre et de ses alliés. L'expérience a montré que, pour un moucheron qui pique çà et là et terrasse quelque lion, les lois de la nature ne changent pas le lion reste roi. Admirons tout de même ces instruments fantastiques, devant qui s'émerveillent les peuples, et qu'ont inventés des Français. Des fâcheux vous disent-ils de considérer en eux la

force allemande? Rappelez-leur notre Goubet, mort dans la misère, après avoir inventé le premier sous-marin et notre Gustave Zédé, constructeur du premier submersible.

— Alors nous avons créé pour les autres ?

— Peut-être.

— Et tiré les marrons du feu ?

— Sans doute.

C'est la preuve, une preuve de plus, que nous sommes mal organisés. Qui le conteste ?

Mais cela prouve aussi que nous pouvons aimer, chérir, vénérer avec orgueil et dévotion notre Patrie, comme la plus belle souveraine. Aimons-la et servons-la. Non pas avec des phrases, mais par nos actes. Nous avons, depuis cinquante ans, beaucoup parlé : le règne de l'éloquence est fini. Un effort patient, courageux, persévérant nous rendra la place que nous méritons d'occuper à la tête des nations. Des bavards, des rêveurs — il faut les appeler par leur nom : des traîtres à la patrie — avaient promis au peuple une existence paresseuse, dépourvue de souffrances, d'amertume et de conflits. Il est important, à l'heure où tous ses fils sont en face de la mort, que la France comprenne, pour toujours, la perfidie de ces promesses. Ce peuple

est maintenant assez sage et assez fort pour entendre la vérité.

Apprenons à nos enfants à goûter la saveur vivifiante du devoir accompli. Sentons-la nous-mêmes. Sachons que la paix ne sera pas éternelle. Il se peut que les peuples de l'Univers nous témoignent, après la victoire, une grande amitié. Espérons-le, sans l'escompter. Ce n'est pas assez que d'être aimés pour les arts où nous excellons et loués pour notre bonne grâce et la bravoure de nos armées. Quand la tâche magnifique sera remplie, n'ayons pas l'effroi de l'effort plus humble, du dur et monotone labeur quotidien. L'intelligence et la force françaises ont retrouvé la notion de leur existence et de leur valeur. On niait que nous fussions restés nous-mêmes. Nous savons, avec tout l'univers, que le sang de nos pères, rois de l'Europe et du monde par leurs mâles vertus et leur génie, coule toujours dans nos veines. N'allons pas, là-dessus, nous enorgueillir, mais prenons le parti d'être aussi vaillants après la paix que dans la guerre. A cette condition, nous rendrons à la France et à chacun de nous cette liberté, si follement invoquée depuis un siècle et toujours trahie.

Ainsi la gloire française rayonnera aux confins de la terre, quand nous voudrons. Entretenons

cette pensée dans nos cœurs. Proclamons-la autour de nous. Elle est, dans un temps comme celui-ci, le seul réconfort efficace et nous ne pourrons pas, après la victoire, nous passer d'elle, sous peine de retomber lourdement dans nos erreurs.

Pourquoi nous nous battons? Mais pour demeurer les maîtres de notre génie et, quand nous serons redevenus sages, en tirer de nobles joies et de justes profits.

Décembre 1914-Août 1915.

FIN

NOTES DE L'ÉDITION DE 1918

Page 12, note 1. — Charles de Navacelle, lieutenant au 338e Régiment d'Infanterie, petit-fils du maréchal Canrobert, mort pour la France devant Fouquescourt (Somme), le 12 décembre 1915.

Page 42, note 2. — Devant Fouquescourt. L'abri se trouvait à l'intersection des tranchées de première ligne et de la route Méharicourt-Fouquescourt.

Page 73, note 3. — Cheminée de l'usine de Hattencourt.

Page 97, note 4. — Cloche de l'église de Maucourt (Somme).

Page 108, note 5. — A la sortie de Vrély, à droite de la route conduisant à Rosières-en-Santerre.

Page 135, note 6. — Cathédrale d'Amiens.

Page 135, note 7. — Eglise de Vrély.

Page 139, note 8. — Faubourg d'Amiens.

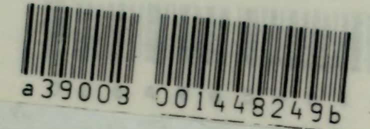
Page 150, note 9. — Méharicourt.

Page 152, note 10. — Calvaire de Maucourt. A l'intersection de la route Maucourt-Rouvroy-en-Santerre et de la route Méharicourt-Fouquescourt.

Page 194, note 11. — Beaufort-en-Santerre.

TABLE DES MATIÈRES

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN




U D / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 14 04 18 12 2